

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

N^o

THÈSE

Année 1917

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

PRÉSENTÉE PAR

M. Achille ALFARIC

Né à Livinhac-le-Haut (Aveyron), le 17 février 1885

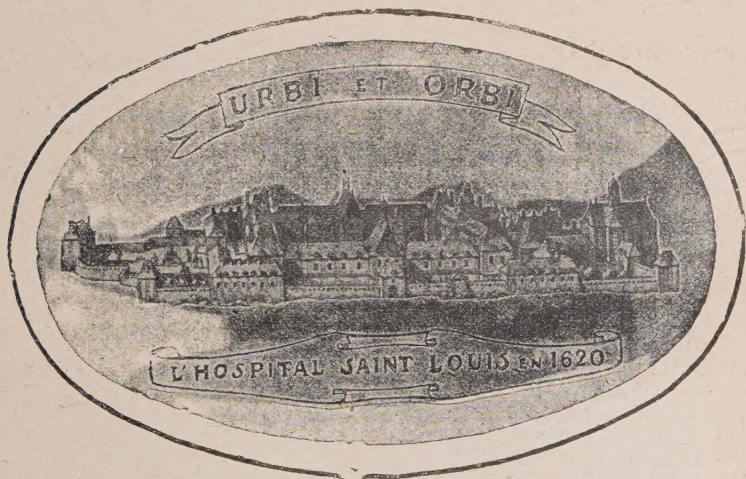
J.-L. ALIBERT

FONDATEUR DE LA DERMATOLOGIE EN FRANCE

SA VIE — SON ŒUVRE

1768-1837

Président : M. LE PROFESSEUR GAUCHER



PARIS

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

19, RUE HAUTEFEUILLE, PRÈS DU BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1917



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A PROSPER ALFARIC

MON FRÈRE AÎNÉ

En qui j'ai trouvé depuis mon enfance orpheline un tuteur éclairé, affectueux et bienveillant et à qui je dois le peu que j'ai appris et le peu que je suis devenu.

A MONSIEUR LE DOCTEUR J. AYRIGNAC

Mon compatriote, mon maître, mon ami

A MES MAITRES DES HOPITAUX

A mon Maître et Président de Thèse

MONSIEUR LE PROFESSEUR GAUCHER

Professeur de clinique des maladies cutanées et syphilitiques
à la Faculté de Médecine,
Membre de l'Académie de Médecine,
Officier de la Légion d'honneur,
Président de l'Association générale des Médecins de France.

AVANT-PROPOS

Les pages que nous consacrons aujourd'hui à la mémoire de J.-L. Alibert auraient été présentées deux ans plus tôt devant la Faculté de médecine si les événements de l'été 1914 n'étaient venus nous surprendre dans nos recherches et nous ôter brutalement la plume des mains. Elles seraient aussi vraisemblablement plus étendues et mieux documentées si, depuis lors, nos obligations militaires ne nous avaient tenu éloigné des sources d'information où nous avions espéré puiser plus largement. Elles ont été rédigées sur des notes patiemment rassemblées avant la guerre. Puissent-elles, malgré les imperfections résultant de ces circonstances, trouver faveur auprès de nos juges et intéresser les quelques lecteurs à qui il plaira de les parcourir.

Qu'ils trouvent ici l'expression de notre gratitude et nos vifs remerciements tous ceux, amis ou correspondants inconnus, qui nous aidèrent par leurs recherches personnelles ou la communication de documents en leur possession, à mettre au point cette biographie :

M. l'abbé Mayran, qui s'offrit aimablement à consulter pour nous les *Registres de catholicité* de Villefranche-de-Rouergue, et le *Grand Registre des Délibérations de la Confrérie des Pénitents-Noirs* ;

M. Goudal, professeur au Collège de Villefranche, et auteur d'une Histoire de cet établissement, qui prit la peine de compulser à notre intention les Archives de la ville, d'interroger

plusieurs notaires de la région et de recueillir d'intéressantes anecdotes auprès des représentants actuels de quelques familles autrefois amies de celles du Docteur ;

M. Camille Couderc, notre distingué compatriote, conservateur-adjoint au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, qui voulut bien prendre dans sa riche collection personnelle, pour nous les communiquer, une liasse de lettres autographes d'Alibert et une brochure imprimée, ailleurs introuvable, contenant l'éloge de ce professeur, par Marjolin ;

M^{me} veuve Girou de Buzareingues qui eut l'extrême amabilité de rechercher dans les Archives de sa maison un lot précieux de lettres écrites par Alibert, entre 1826 et 1832, à son élève Girou de Buzareingues ; lettres que nous avons pu consulter à loisir et avec grand fruit ;

M. le D^r Delpech, notre bienveillant et sympathique ami, qui nous confia également trois missives autographes d'Alibert conservées dans les papiers de sa famille ;

M. Lempereur, Archiviste du département de l'Aveyron, avec qui nous eûmes l'honneur de correspondre et d'échanger quelques renseignements ;

Nos amis, Roger de Barrau, Louis Ricome, Maurice Pechdo, et tous ceux enfin que nous pourrions oublier dans cette énumération et qui nous prêtèrent cependant leur part de concours.

Enfin, qu'il nous soit permis, en terminant, d'adresser à M. le Professeur Gaucher l'hommage de notre respectueuse reconnaissance pour l'honneur qu'il nous fait en acceptant la présidence de cette thèse.

A. A.

1768-1794

LA JEUNESSE D'ALIBERT

1° A Villefranche-de-Rouergue :

La famille. Le Collège.

Les « *Annales de Villefranche* », d'Etienne Gabrol, mentionnent « un acte au fonds du 27 avril 1657, passé par devant M^e Alibert, notaire. » C'est ainsi qu'apparaît pour la première fois dans l'histoire de la petite ville du Rouergue ce nom qu'elle a donné depuis à l'une de ses rues, en mémoire d'un de ses plus illustres enfants. Nous le retrouvons en 1671, avec Bernard Alibert, notaire et procureur, quatrième consul de la cité ; dans les années 1703 et 1704 en la personne d'un autre consul, M^e Jean-François Alibert, procureur et notaire. Enfin, M^e Pierre Alibert qui nous intéresse davantage puisqu'il fut le père de Jean-Louis, figura pendant plus de vingt ans parmi les Conseillers au sénéchal et présidial de Villefranche-de-Rouergue. Il exerçait encore ces fonctions, en 1791, quand furent supprimés les présidiaux. Bien que les preuves manquent d'une filiation directe entre ces divers personnages, il est permis de penser, en raison de leurs titres et de leurs fonctions, qu'ils appartenaient à la même lignée. De loin, ils nous apparaissent comme des magistrats honorables qui durent figurer avec avantage parmi les notables de l'endroit.

M^e Pierre Alibert épousa en justes et légitimes noces demoiselle Claudine Alric dont la famille comptait pareillement un

conseiller au présidial, en 1791. Leur union fut féconde. Huit enfants, quatre garçons et quatre filles se succédèrent au foyer des époux, en l'espace de treize ans, de 1763 à 1776 : Marianne, Guillaume-Emmanuel, Rose, Jean-Louis-Marc, Jean-François-Pierre-Louis, Marie-Félicité, Jean-Emmanuel, Claudine-Gabrielle-Rose.

Jean-Louis-Marc, celui qui va nous occuper, se place donc le quatrième entre ses frères et sœurs. Les diverses notices biographiques qui lui ont été consacrées assignent à sa naissance des dates plus ou moins fantaisistes. Presque toutes la font remonter à 1766, et, tandis que les unes la situent au 2 mai, les autres la reportent au 12 ou au 16 du même mois. Or, Jean-Louis naquit deux ans plus tard, exactement le 2 mai 1768, ainsi qu'en témoigne un acte de baptême conservé dans les *Registres de catholicité* de Villefranche (1).

L'enfant grandit au sein de la nombreuse maisonnée sous les regards attentifs de ses parents. Quelle part d'influence chacun d'eux exerça sur lui ? Quelles émotions douces ou tristes lui survinrent dans ces premières années de la vie ? Quel souvenir en gardait-il plus tard ? Nous ne le savons pas. Nul de ses compatriotes ne nous l'a raconté, et lui-même, qui cependant se donna si souvent le plaisir de parler et d'écrire, a oublié de rédiger ses mémoires.

En revanche, il s'est exercé un jour à décrire le coin de terre et la ville où il avait grandi. On devine qu'il a tracé cette page avec amour et enthousiasme. Alexis Monteil (2)

(1) Voici cet acte inséré dans le *Régistre* de l'année 1768 :

« Le second de may est né et avons suppléé les cérémonies du baptême après
« avoir été ondoyé à la maison à Jean-Louis-Marc fils à M^e Pierre Alibert, conseil-
« ler au présidial de cette ville et à dame Claudine Alric mariés parrain Jean-Louis
« Alric ad^t, marraine dame Marie-Rose de Gailhard épouse à M^e Mazière cons^e au
« même présidial qui ont signé.

« Gailhard de Mazière.

« Alric Ad^t.

Mour. vic. »

(2) ALEXIS MONTEIL, *Description du département de l'Aveyron*, t. I, pp. 75-76.

a laissé du même site une description plus sobre, plus précise, plus délicatement nuancée ; celle d'Alibert, malgré quelques traits un peu forcés, est cependant fidèle et bien brossée dans l'ensemble :

« Villefranche, dit-il,..... est une cité peu étendue, mais fort « agréable par sa position. Elle est bâtie au confluent de deux rivières, dont le cours n'est point sans quelque charme pour l'observateur. Elle est contenue dans une vallée riante, autour de laquelle s'élèvent des collines fertiles, qui semblent la préserver des orages et des autres calamités atmosphériques. La Suisse, tant préconisée par ceux qui la visitent, n'offre pas de site plus pittoresque ni de paysage plus attrayant. La vue se repose sur tout avec volupté sur la jolie plaine du Radel dont l'Aveyron baigne les bords et rafraîchit la verdure. Cette plaine est voisine d'un côteau où rampent des vignes fécondes que les habitants cultivent avec gaieté. Les brouillards viennent rarement troubler ce beau ciel et les vents n'y soufflent que pour le purifier.

« L'intérieur des murs de la ville renferme une multitude d'ouvriers diligents qui s'exercent sur différents métaux, comme matière première de leur travail. Le bruit des marteaux qui rendent le cuivre malléable anime cette population naturellement vive, affable et spirituelle. On y fabrique aussi des toiles qui sont d'une utilité précieuse pour l'économie domestique et pour la marine. La cité de Villefranche est fameuse, dans cette contrée méridionale de la France, par ses bosquets, ses jardins, ses prairies, ses ruisseaux, ses colombiers, ses fêtes, ses processions, son urbanité. Dans la saison de l'été, quand les nuits sont éclairées par la pleine lune, on rencontre souvent de joyeux vigneron qui parcourent les rues en fredonnant dans leur patois des chansons dont ils sont eux-mêmes les inventeurs (1). »

C'est dans la petite cité pleine du bruit des marteaux battant le cuivre, du grincement des métiers tissant le chanvre, au milieu de ces artisans laborieux, que Jean-Louis dut sentir de bonne heure le prix et la nécessité du travail. C'est dans ses promenades hors la ville, en flânant le long des rives om-

(1) ALIBERT, *Physiologie des passions*, t. II, pp. 134-135.

breuses de la rivière ou par les chemins tortueux grim pant vers les coteaux, qu'il dut éprouver les premiers ravissements en face d'une nature aimable et riante. Les impressions de l'enfance sont souvent vives et durables. Nul doute que lui n'ait subi à cet âge l'empreinte des gens et des choses de sa vallée. Cela peut expliquer, au moins en partie, l'activité personnelle qu'il déploya à l'âge d'homme et le tour poétique de ses productions.

Quand vint pour lui le moment d'entreprendre des études sérieuses, son père le mit entre les mains des Doctrinaires, ou Pères de la Doctrine chrétienne. Ceux-ci, qu'il ne faut point confondre avec les Frères des écoles chrétiennes, étaient avec les Oratoriens, l'une des Congrégations enseignantes les mieux réputées et les plus florissantes de l'époque. En 1621, ils avaient fondé un collège à Villefranche, par les soins des consuls de la ville et sur ordonnance de Bernardin de Cornéillan, évêque de Rodez. Cet établissement ne le cédait en rien à celui que tenaient les Jésuites dans la capitale du Rouergue. Il jouissait même d'un avantage tiré de la position de Villefranche qui « se trouve en ung climat bénin et favorable », tandis que Rodez... est toujours exposé aux rigueurs « d'une rude saison, inaccessible en hiver, très incommode pour les soins qu'il faut prendre pour l'éducation des enfants et très rebutante pour la jeunesse qui doit vaquer assidument à l'étude (1). » Aussi les collégiens affluaient-ils à Villefranche qui a « bienvenue de beaucoup de noblesse voisine et de plusieurs autres maisons de condition. » Au surplus, la réputation d'habiles éducateurs dont jouissaient les Doctrinaires, jointe à « leur simplicité, leur modestie, leur désintéressement, leur charité et leur esprit évangélique »,

(1) GOUDAL, *Histoire du Collège de Villefranche-de-Rouergue*, Villefranche, 1908, p. 25.

était bien faite pour entretenir et développer ce mouvement. Dès 1668, les élèves y étaient au nombre de plus de 600.

Parmi ceux-ci, plusieurs, dans la suite, firent honneur à leurs maîtres. L'histoire régionale conserve fièrement leurs noms. À côté de celui d'Alibert qui sut franchir les limites de la province, briller à Paris et rayonner par delà les frontières de France, nous n'en citerons qu'un autre : celui de Laromiguière. Le nom du philosophe doit trouver sa place ici auprès du nom du médecin, à cause de leur communauté d'origine, de leurs débuts semblables, du contre-temps qui leur survint en 1791 et qui les aiguilla sur des voies différentes, au bout desquelles chacun d'eux devait trouver la célébrité. Ils se connurent et se rencontrèrent souvent au cours de leur carrière. Observons seulement qu'ils ne furent point condisciples au collège de Villefranche, comme on l'a raconté à tort. Alibert entra à peine dans sa cinquième année quand Laromiguière quitta cet établissement pour entrer au noviciat, en 1773. Mais, l'un après l'autre, ils y reçurent les mêmes leçons, des mêmes maîtres et d'après les mêmes méthodes.

Dans ces années qui précédèrent la Révolution, les études au collège de Villefranche étaient singulièrement plus développées qu'à l'époque de son ouverture. Tandis qu'en 1630, on y professait seulement les humanités et la philosophie, en langue latine, vers le temps où le jeune Alibert y entra le programme englobait encore l'étude du latin, du grec, du français, de l'histoire, de la géographie. Les Doctrinaires accordaient même une large part à l'enseignement des sciences, puisque, déjà en 1756, les consuls de la ville avaient voté une somme de mille livres pour l'achat « d'une bonne machine « pneumatique, d'un microscope et de machines concernant « l'hydostatique, l'optique et les couleurs » et que, cette même année, avait été instituée une chaire de mathématiques, « cette « siance qui par la clarté et évidence de ses principes sur-

« passe toutes les autres, — cette siance triomphante qui, par ses démonstrations infaillibles, éclaire les plus opiniâtres au point qu'il n'est pas permis de douter. » Malgré tout, les études du grec, du latin et du français occupaient une part prépondérante. Les élèves acquéraient une connaissance approfondie de ces trois langues. De telle sorte qu'en fin d'études un bon rhétoricien devait traduire aisément un texte d'Homère ou de Platon, dissenter congrûment dans le dialecte de Cicéron et de Quintillien, voire même rimer un poème français à la manière de Fontane ou de Delille.

2° A Toulouse :

Le noviciat des Doctrinaires.

Tel est l'ensemble de connaissances que possédait Alibert à sa sortie du collège de Villefranche. Il lui fut donné de les étendre et de les perfectionner dans les années qui suivirent. D'intelligence vive, d'esprit curieux, il avait été remarqué par ses maîtres qui désirèrent l'attirer à eux. Lui-même, plein d'admiration et de reconnaissance pour ces bons et savants religieux, devait, avec sa nature généreuse, se représenter comme pleine d'attraits et de mérites une vie partagée entre la prière, l'étude et l'enseignement. Ajoutez à cela les dispositions rêveuses et mystiques de l'adolescence, favorisées vraisemblablement par les conseils onctueux d'un fin et habile directeur de conscience. Il n'en faut pas plus à cet âge pour faire éclore une vocation religieuse. Alibert l'éprouva pour son compte et s'en ouvrit à ses parents.

Ceux-ci ne furent ni surpris ni inquiets du projet de leur enfant. Dans ces familles nombreuses de province où se perpétuait le culte des anciennes traditions religieuses, on n'était point hostile à la fugue d'un cadet ou d'une fille vers le sémi-

naire ou le couvent. On la considérait, au contraire, comme une sorte de bénédiction sur la maison.

Jean-Louis entra donc chez les Doctrinaires. Le noviciat de cette congrégation, pour toutes les maisons qu'elle possédait dans le midi de la France, se trouvait à Toulouse. Il avait son entrée sur la petite rue Saint-Rome et s'étendait par ses jardins et dépendances, d'un côté jusqu'à la grande rue Saint-Rome où était leur chapelle; de l'autre jusqu'à la rue qui porte aujourd'hui le nom de Baour-Lormian et en bordure de laquelle s'élevait alors un pensionnat de demoiselles tenu par les religieuses de Saint-Pantaléon. « C'est là qu'en l'un des « derniers jours du mois d'octobre 1773, descendit le jeune « P. Laromiguière venant de son village de Livinhac ou du « collège de Villefranche et qu'il prit la soutane de la congrégation dans une cérémonie dont l'acte authentique fut « dressé par le P. Castaing, maître des novices » (1). C'est là aussi que dût se présenter, vers 1785, pour la même cérémonie, son jeune compatriote Alibert. Malheureusement, le registre de vêtue conservé aux Archives de Toulouse s'arrête en 1783 et l'acte mentionnant la prise de soutane nous manque pour ce dernier. Mais, à défaut de ce document, nous avons le témoignage de nombreux contemporains : Marjolin, Pariset, Daugnac, etc... Le doute n'est pas possible. Alibert entra bien dans la congrégation.

La durée du noviciat était de quatres années. Le programme d'études imposé aux novices est consigné en détail dans le compte rendu manuscrit d'un chapitre provincial réuni au Collège de l'Esquille, à Toulouse, du 1^{er} au 9 septembre 1786. Ce curieux document (2), signé par les recteurs de toutes les maisons de la province, nous apprend que le temps

(1) GATIEN-ARNOULT, *Pierre Laromiguière*, in *Mémoires de l'Académie de Toulouse*, 1878, t. X, p. 449-481.

(2) MAYJONABE, *Un chapitre de Doctrinaires en 1786*, in *Rev. de Lille*, oct. 1902

des novices se partageait entre l'étude de la théologie, de la philosophie et de la littérature; cette dernière branche, à vrai dire, les retenant beaucoup plus que les deux autres. Sans reproduire ici tous les noms d'auteurs et d'ouvrages indiqués dans ce programme, notons que le discours en prose et les compositions en vers y étaient en grande faveur. Dans le courant de la 2^e année, le novice devait composer « deux petits « ouvrages en vers, l'un français, l'autre latin » ; pendant la troisième, « deux poèmes » dans les mêmes langues ; la quatrième était « toute consacrée à la prose ». Ces détails ont leur importance quand il s'agit d'Alibert.

Le postulant qu'il était alors s'adonna avec un goût très vif à ces exercices littéraires qui convenaient si bien à ses aptitudes. Par contre-coup une telle gymnastique intellectuelle tendait à développer en lui les dispositions naturelles de son esprit. Son imagination pouvait se donner libre carrière et sa plume en traduire les mille fantaisies sous forme de phrases cadencées et harmonieuses.

Pendant qu'il poursuivait ses études dans la maison de la rue Saint-Rome, tout près de là, dans un autre établissement dirigé par les Doctrinaires, son aîné, Laromiguière, « cette bouche d'or », comme l'appelait plus tard l'abbé Sicard, professait à l'Esquille un cours de philosophie, brillant prélude des originales et éloquentes leçons qui allaient illustrer quelques années après sa Chaire de Paris et lui mériter une réputation européenne. C'est à Toulouse, à cette époque, entre 1785 et 1789 que ces deux hommes ont dû se connaître et se lier d'amitié.

Alibert, son noviciat terminé, eut-il le temps de recevoir les ordres ? Fut-il envoyé, à son tour, comme régent, dans l'un des collèges tenus par les Doctrinaires dans les petites villes du midi ? Impossible de l'affirmer. Cependant, une tradition orale, recueillie de la bouche de quelques « Anciens »

de Villefranche, veut qu'il soit revenu enseigner dans le collège même de sa ville natale. Le Dr Daugnac, dans un article nécrologique qu'il lui consacra, le 4 décembre 1837, faisant allusion à son passage chez les Pères de la Doctrine chrétienne, dit simplement qu'« il avait su, par une heureuse application « de ses talents à l'instruction de la jeunesse, s'y préparer un « brillant avenir, quand la Révolution française détruisit tous « les établissements d'éducation (1) ».

La Révolution, en effet, se déchaîna sur ces entrefaites, brisant un trône, bouleversant un état social, détruisant, dans sa fureur de réforme, toutes les institutions de la vieille France. Elle fut accueillie diversement au sein des congrégations enseignantes. Chez les Oratoriens et chez les Doctrinaires qui dirigeaient avec éclat, depuis l'expulsion des Jésuites, en 1762 le plus grand nombre de collèves, elle rencontra de nombreux et fervents adeptes. C'est que, depuis quelque temps, l'élite de ces deux corps, au lieu de s'enfermer, strictement dans les doctrines du passé, prêtait au contraire une oreille attentive aux voix modernes qui montaient du dehors. « Oratoriens et « Doctrinaires étaient alors fort suspects de se laisser tenter « du démon des idées nouvelles et déjà, dans ces écoles, Des- « cartes, ou plutôt l'espèce de catéchisme mi-cartésien, mi- « théologien, qui était le livre de la loi de ces philosophes, « était moins en honneur que Bacon, Locke et Condil- « lac » (2).

Ainsi donc, pour nous en tenir aux Pères de la Doctrine chrétienne, ils étaient, en philosophie, déjà suspects de modernisme, comme on dirait de nos jours. Sous le rapport de la discipline, ils avaient aussi, probablement, plus d'une pec-

(1) C. D. DAUGNAC, *Quelques mots sur J.-L. Alibert*, in *Revue de l'Aveyron et du Lot*, 4 décembre 1837.

(2) ARMAND MARRAST, *Le National*, 25 août 1837.

cadille à se reprocher ; autrement on ne comprendrait pas certain règlement édicté par les supérieurs de leurs divers établissements, le 9 septembre 1786, visant, entre autres détails, « la régularité extérieure dans nos maisons, dans les « classes, dans les voyages » et « l'introduction des femmes « dans nos maisons et des écoliers dans les chambres des ré- « gents et des professeurs (1) ».

Cette liberté de pensée, ce relâchement de discipline et d'austérité nous aident à comprendre l'attitude qu'adoptèrent les Doctrinaires en face de la Révolution. Beaucoup adhérèrent à la Constitution civile du clergé. On cite même un Père Roger, qui, le 14 juillet 1791, prononça à Toulouse l'éloge funèbre de Mirabeau, mis en parallèle avec Voltaire, ce qui provoqua un énorme scandale. D'autres, parmi les jeunes surtout, sans aller aussi loin dans la violence, adoptèrent l'évangile nouveau avec enthousiasme. Quand leur congrégation fut dissoute, ils se séparèrent sans désespoir, peut-être avec soulagement. S'ils n'avaient point prévu pareille aventure en y entrant, ils s'accommodèrent d'en sortir pour aller exercer ailleurs leur science ou leur talent. Plusieurs n'y réussirent pas trop mal dans la suite, tels Royer-Collard, Laromiguière, Maine de Biran, Alibert, etc...

3° A Paris :

L'Ecole Normale et l'Ecole de santé de l'An III.

Cependant, après avoir détruit les Facultés et les Collèges, supprimé l'Université et les Congrégations, il fallut réorganiser l'enseignement sur de nouvelles bases. Cette tâche échet à la Convention. Un exposé complet de l'œuvre remarquable de cette assemblée n'entre pas dans le cadre d'un travail com-

(1) MAYJONABE, *Loc. cit.*

me celui-ci ; mais il faut au moins signaler, en écrivant la vie d'Alibert, la Création de l'Ecole Normale et de l'Ecole de Santé, de Paris.

L'Ecole Normale de la Convention, assez peu connue à cause de sa durée éphémère, fut créée par décret du 9 brumaire, an III. Elle fut organisée suivant des vues grandioses. Il ne s'agissait de rien moins, annonçait Lakanal, avec l'enthousiasme et la phraséologie pompeuse de l'époque, que de « former un très grand nombre d'instituteurs capables d'être les « exécuteurs d'un plan qui a pour but la régénération de l'entendement humain. » Dans « ce séminaire de la nature, « de la vérité, de la raison et de la philosophie », des savants d'un renom incontesté allaient se constituer « les premiers « maîtres d'école d'un peuple ». Les élèves devaient y apprendre non pas précisément les lettres et les sciences, car on les choisissait parmi « des citoyens déjà instruits », mais « l'art d'enseigner ». Ils étaient désignés par les administrations de districts, qui devaient envoyer à l'Ecole « un nombre d'élèves proportionné à la population ». Ils recevaient une indemnité de déplacement pour le voyage et un traitement fixe pour la durée de séjour dans la capitale. Après quoi, leur scolarité terminée, ils iraient, aux quatre coins de la nation, travailler à leur tour à la « recreation » de l'entendement d'un peuple offert au monde comme modèle.

A part ces intentions quelque peu prétentieuses, il faut bien reconnaître que jamais, sans doute, école supérieure ne groupa dans ses chaires semblable pléiade de professeurs. Volney enseignait l'histoire, Bernardin de Saint-Pierre la morale, Sicard la grammaire, Garat l'analyse de l'entendement, La Harpe la littérature, Buache et Mentelle la géographie, Daubenton l'histoire naturelle, Haüy la physique, Berthollet la chimie, Laplace et Lagrange les mathématiques, Monge la géométrie descriptive. Leur enseignement se don-

nait sous forme de *cours*, où les professeurs devaient « parler leurs idées », et sous forme de *Conférences*, où les élèves pouvaient soumettre à leur maître des objections à résoudre séance tenante.

L'Ecole normale fut installée à Paris, aux Jacobins de la rue Saint-Honoré. Elle fit son ouverture le 1^{er} pluviôse, an III, sous la présidence de Lakanal et de Deleyre. Mais l'esprit en était, paraît-il, trop ouvertement révolutionnaire. Il inquiéta bientôt les partisans de la contre-révolution qui regagnaient chaque jour du terrain et fut cause de sa suppression. En effet, le 30 floréal suivant, l'école était fermée et les élèves renvoyés chez eux.

En même temps qu'elle créait l'Ecole normale, l'Ecole centrale, le Muséum d'histoire naturelle, l'Ecole des langues orientales vivantes, etc..., la Convention se préoccupait de réorganiser l'enseignement des sciences médicales. C'était répondre à un besoin pressant.

Les anciennes Facultés de médecine, les collèges de médecine et de chirurgie avaient été supprimés, le 8 août 1792, par arrêté de l'Assemblée législative. Ces institutions étaient d'ailleurs en pleine décadence et ne répondaient plus aux nécessités de l'époque. Les Facultés de Paris et de Montpellier avaient sans doute formé des hommes remarquables et jouissaient encore d'une célébrité spéciale; mais, en plein XVIII^e siècle, elles restaient comme figées dans la routine des méthodes du moyen âge. Les élèves en sortaient « rompus à la « scholastique et à l'interprétation des textes d'Hippocrate, « de Galien et des vieux maîtres qui constituaient alors toute « la médecine classique; mais les études pratiques, telles que « nous les concevons aujourd'hui faisaient défaut. La clinique « proprement dite au lit d'hôpital n'existait pas (1). » De

(1) PAUL TRIAIRE, *Récamier et ses contemporains*, Paris, 1899, p. 60.

plus, repoussant systématiquement toute critique, tout conseil, toute réforme, tout progrès, les Facultés achevaient de ruiner elle-même tout ce qu'elles gardaient de prestige. A Paris, tandis que la Société de médecine et l'Académie de chirurgie attiraient à elles tout ce qui restait de médecins savants et de chirurgiens habiles, la Faculté était tombée à ce point, qu'« au moment de sa suppression, il y avait deux ans qu'elle n'avait pas reçu de docteurs (1). »

De 1792 à 1795, tout enseignement médical étant aboli, un grand nombre de praticiens étant partis aux armées, d'où beaucoup ne revinrent pas, la grande corporation allait s'affaiblissant de plus en plus. Comme on ne faisait plus de médecins dans les écoles, des charlatans apparaissaient à foison un peu partout. Le pays souffrait déjà de cette situation ; mais surtout, les commissaires aux armées se plaignaient hautement dans leurs rapports du manque croissant de médecins militaires. C'est alors que la Convention s'émut et chargea Fourcroy, l'un de ses membres, de présenter un projet au Comité de l'Instruction publique. Ce travail fut, en réalité, rédigé par Chaussier dont la compétence sur cette question s'était révélée, quelques années avant, dans une étude sur la réorganisation de l'enseignement de la médecine. Lecture en fut faite par Fourcroy, à la tribune, le 7 frimaire an III, et l'Assemblée donna à ce texte force de loi, le 14 du même mois.

Les législateurs de l'an III se préoccupaient surtout de fournir des médecins aux armées. Dans ce but, ils établissaient trois écoles de santé : à Paris, à Montpellier et à Strasbourg. Ils introduisaient dans le programme des études pratiques d'anatomie et de chimie, créaient l'enseignement clinique et fondaient des hôpitaux, insistant sur ce fait que les élèves doivent étudier les maladies surtout au lit des malades. Le personnel enseignant comprenait des professeurs

(1) PAUL TRIAIRE, *Récamier et ses contemporains*, Paris, 1899, p. 62.

titulaires et des professeurs adjoints, en nombre égal. Les élèves se rangeaient en deux catégories : l'une formée des jeunes gens désignés par les administrations de districts, moyennant certaines conditions de civisme, d'instruction et de moralité ; ils recevaient un traitement fixe et portaient le titre d' « élèves de la patrie » ; — l'autre, comprenant les étudiants envoyés et entretenus par leurs familles.

L'Ecole de santé de Paris s'installa dans les bâtiments de l'Ancienne Académie de chirurgie, construits en 1774, auxquels on adjoignit l'ancien couvent des Cordeliers supprimé en 1790. Trois hôpitaux furent affectés à l'enseignement : l'hôpital de l'Humanité pour les maladies externes ; l'hôpital de l'Unité pour les maladies internes ; et l'hôpital de l'Ecole, sorte de clinique de perfectionnement pour les cas rares et compliqués. Les titulaires des différentes chaires et leurs adjoints furent nommés par le Comité de l'Instruction publique, sur la désignation de Fourcroy et de Thouret, tous deux membres de l'ancienne Société de médecine. Au nombre des premiers se trouvaient : Chaussier, appelé de Dijon, Hallé, Chopart, Desault, Corvisart, Pelletan... ; parmi les seconds : Dubois, Pinel, Boyer, Baudelocque... ; en un mot, des hommes de science et de mérite, les plus brillants représentants des vieilles institutions dissoutes.

L'Ecole Normale et l'Ecole de Santé virent tout de suite accourir dans leur sein un grand nombre d'élèves avides de recueillir l'enseignement de ces maîtres illustres. Cette génération bouillante, enthousiaste, se composait : pour une part, de jeunes gens à qui leur âge n'avait pas permis antérieurement de choisir une carrière ; pour une autre part, d'hommes jeunes, instruits et déjà passés maîtres, que la tourmente révolutionnaire avait arrachés à l'enseignement congréganiste. De ceux-ci était précisément Alibert.

Comment s'opéra pour lui cette migration? Pour laquelle des deux fondations quitta-t-il sa province? Est-ce l'Ecole de Santé qui l'attira dans la capitale? On serait aujourd'hui tenté de le croire. Et pourtant non. Pariset qui connut ce détail de la vie d'Alibert et qui lui-même fut, à cette époque, envoyé à Paris par son département, Pariset faisant un jour l'éloge de son ancien condisciple et ami, a raconté ceci, en parlant de l'Ecole Normale : « Alibert y fut envoyé avec le fidèle Laromiguière; et ces deux maîtres devenus élèves recueillaient avec émotion les paroles qui sortaient de la bouche des premiers hommes de la France et peut-être du monde (1). »

Ce renseignement a pu être contrôlé en ce qui concerne Laromiguière. Le nom de celui-ci figure sur la liste des Normaliens désignés par le département de la Haute-Garonne. On sait, d'autre part, qu'à l'Ecole Normale l'ex-professeur du collège de l'Esquille fut bientôt remarqué par Garat. Un jour qu'il avait rédigé et envoyé au maître des observations judicieuses sur sa dernière leçon, Garat commença sa conférence par ces paroles flatteuses : « Il y a ici quelqu'un qui devrait être à ma place. » Et dès ce moment il accorda son amitié à Laromiguière. — Pour Alibert, les mêmes preuves nous manquent. Son nom n'est pas inscrit sur les listes aveyronnaises; mais il put être choisi en dehors de son département, comme Laromiguière. Or, les registres de délibérations des assemblées de districts n'ont pas été partout dépouillés et la liste des élèves de l'Ecole Normale de l'an III reste encore incomplète. Parmi les noms inconnus qui dorment dans de poussiéreuses archives départementales un chercheur plus heureux découvrira peut-être un jour celui d'Alibert. D'autre part, on sait que, de bonne heure, Alibert devint l'admirateur fervent de Bernardin de Saint-Pierre et fut honoré de son amitié. Mais précisément l'illustre écrivain occupait à l'Ecole

(1) PARISSET, *Discours prononcé sur la tombe d'Alibert*, le 7 nov. 1837.

Normale la chaire de morale et il se peut fort bien que les relations amicales de ces deux hommes aient commencé là, comme celles de Garat et de Laromiguière.

Pariset ajoute d'ailleurs : « Dans ses entretiens avec deux « médecins qui étaient l'honneur de la philosophie et des « lettres aussi bien que de la profession, Roussel et Cabanis, « Alibert conçut le goût le plus vif pour la médecine (1). » C'est donc qu'il n'était pas allé à Paris pour entreprendre des études médicales. Il s'y trouvait déjà quand le goût de ces études le prit. Il s'y était même créé de hautes relations dont il subissait l'influence. C'est probablement quand l'Ecole Normale ferma ses portes et lui rendit sa liberté qu'il se fit inscrire à l'Ecole de Santé, où venait d'entrer Pariset lui-même qui a dû connaître parfaitement tous ces détails de la bouche de son ami.

Alibert avait alors 26 ans. Des études classiques qu'il avait poursuivies laborieusement pendant le premier tiers de sa vie il sortait, l'esprit affiné, la mémoire meublée de connaissances, le jugement exercé à la critique. Dans les exercices de dissertation littéraire, d'argumentation philosophique, il avait appris l'art de coordonner les idées, de les exposer avec méthode, logique et clarté. Parvenu à l'âge de professer avec autorité, il redevenait élève; mais s'il paraissait renoncer à l'enseignement ce n'était que pour un temps. Ses acquisitions antérieures n'étaient point perdues. Au contraire, elles le préparaient magnifiquement à aborder les études médicales et à parcourir plus tard avec succès tous les honneurs de la carrière.

(1) PARISSET, *loc. cit.*

1794-1800

ALIBERT A L'ÉCOLE DE SANTÉ

1° Ses maîtres et ses condisciples.

Nulle période peut-être dans les Annales de la médecine n'est plus intéressante que celle qui vit, en France, la destruction des Facultés, des Collèges de médecine et de chirurgie et des Sociétés savantes et, bientôt après, la rénovation prodigieuse de l'enseignement médical. L'Ecole de santé de l'an III marque la transition entre l'Ancienne Faculté et la Faculté d'aujourd'hui. Etablie avec les débris de la première et des vieilles sociétés dissoutes, elle dura jusqu'en 1806, date à laquelle elle reprit le nom de Faculté et fut englobée dans la vaste organisation de l'Université. Elle est donc à l'origine de nos institutions médicales actuelles. Ayant rompu avec des programmes et des méthodes surannés, elle réalisait un notable progrès et portait en germe l'enseignement moderne. C'est à cette école, en effet, que se formèrent tous les grands médecins qui ont porté si haut le renom de la science française dans la première moitié du dix-neuvième siècle.

L'esprit qui l'animait était excellent. D'un côté des maîtres savants, réputés dans leur art, exerçant comme un apostolat la noble mission qui leur était confiée ; de l'autre une jeunesse ardente, studieuse, avide d'apprendre ; chez tous, le louable désir de réaliser dans le domaine scientifique les perfec-

tionnements que d'autres poursuivaient dans l'ordre militaire, politique et social.

De telles dispositions, favorisées par les circonstances, ne manquèrent pas de porter tout leur fruit. Des hommes comme Desault, Corvisart, Pinel, — pour ne citer que ceux-là, — virent accourir autour d'eux les étudiants séduits par leurs brillantes leçons. Le talent personnel et l'enseignement original qui les avaient mis au premier plan, dès avant la Révolution, revêtaient désormais une sorte de consécration officielle et trouvaient à s'exercer sur un auditoire plus nombreux. Desault triomphait à l'Hôtel-Dieu, où, le premier, il avait eu l'idée d'enseigner la chirurgie au lit des malades et fondé cette clinique de pathologie externe qui eut tant de succès. Dans son auditoire il remarquait Bichat qui devait recueillir son œuvre et la publier après sa mort. De son côté Corvisart, avec non moins d'éclat, enseignait la pathologie interne, s'efforçant de rajeunir et de vivifier les données de la médecine traditionnelle aux neuves clartés de la clinique et de l'anatomie pathologique. En rivale de l'Ecole de la Charité dont il était le chef, se dressait l'Ecole de Pinel dont la doctrine, basée sur des méthodes relevant autant de la philosophie que de l'observation directe et de la clinique, eut aussi son heure de célébrité.

Il faudrait citer, à côté de Desault, son savant ami Chopart, ses deux brillants disciples : Boyer, qui continua et vulgarisa son œuvre ; Antoine Dubois, qui ne tarda pas à abandonner la chirurgie dans laquelle il était pourtant passé maître pour l'obstétrique à laquelle il imprima de si grands progrès. Il faudrait encore mentionner Chaussier qui donnait à l'étude de l'anatomie et de la physiologie une direction véritablement philosophique ; Hallé qui créait la science de l'hygiène ; Cabanis enfin, plus passionné de littérature, de philosophie, de politique, que de pure médecine, mais qui exerça cependant

une influence considérable par ses écrits d'une prodigieuse érudition et d'une remarquable perfection littéraire.

Sous de tels maîtres, Alibert, déjà très cultivé lui-même, fit de rapides progrès et se distingua bientôt parmi les plus laborieux et les mieux doués de ses condisciples. Or, ceux-ci s'appelaient Bichat, Bretonneau, Dupuytren, Récamier, Richerand, Pariset, etc..., esprits d'élite, tous passionnés pour l'étude des sciences médicales et qui rivalisaient entre eux d'ardeur et de zèle.

2° La Société médicale d'Émulation et ses Mémoires.

Collaboration d'Alibert : Eloges; Discours...

Ce zèle s'accompagnait même d'une certaine audace, à en juger par la tentative que firent bientôt ces brillants élèves pour s'imposer à l'attention. L'idée leur vint, en effet, de se « constituer en assemblée régulière et délibérante », pour travailler en commun au progrès de la médecine. « Passionnés « pour notre art, disait l'un d'eux, avides de connaissances et « de vérités nouvelles, nous voudrions forcer toutes les sciences « humaines à payer un tribut à la médecine (1) ». Ils se réunirent donc, rédigèrent un règlement qu'ils soumirent au ministre de l'Intérieur et eurent la joie d'obtenir de lui l'approbation la plus flatteuse. D'autre part, dans les bâtiments de l'Ecole, le citoyen Thouret mit à leur disposition un local spacieux et commode pour la tenue de leurs séances et parut lui-même à la première, le 5 messidor, an VI. Ainsi fut créée la *Société médicale d'Émulation*.

A cette société dont l'initiative appartenait aux jeunes, plusieurs de leurs professeurs et d'illustres médecins étrangers se

(1) *Mémoires de la Société médicale d'Émulation*, t. I, 1798. Discours préliminaire.

hâtèrent de donner leur adhésion; tels Desgenettes, Fourcroy, Larrey, Pinel, Portal, comme membres résidants; Barthez, de Montpellier, Bell, d'Edimbourg, Spallanzini, de Pavie, comme membres correspondants. « Ainsi, pouvaient-ils dire, « s'est réalisé un pacte d'union entre ceux qui savent et « ceux qui désirent savoir; ainsi s'est formé pour nous cette « affiliation respectable qui doit éclairer notre jeunesse et « notre inexpérience, en même temps qu'elle nous honore (1) ».

Les séances des nouveaux émules, comme ils s'intitulaient, étaient consacrées à la lecture et à la discussion des mémoires présentés par les divers membres. Ces études se rapportaient à des sujets très variés. Réunies et imprimées en fin d'année, elles ont donné la matière de 12 volumes, intéressants aujourd'hui encore pour l'histoire de la médecine. Les *Mémoires de la Société médicale d'Emulation* contiennent, en effet, au milieu de dissertations sans grand intérêt, de remarquables articles : tels, ceux de Bichat sur les membranes, ou ceux de Pinel sur le traitement moral des aliénés.

Alibert, qui fut, au dire de certains, le fondateur, en tout cas l'un des organisateurs les plus actifs de la Société, reçut d'emblée le titre et les fonctions de Secrétaire général, qui passèrent ensuite à Bichat et à Récamier. Dans le 1^{er} volume des *Mémoires* qui parut en l'an VI, il trouvait le moyen d'insérer à lui seul six articles où se révèlent déjà son esprit d'observation et les grâces fleuries de son style. En outre, c'est à lui qu'il faut attribuer vraisemblablement le *Discours préliminaire* qui se trouve en tête de ce 1^{er} volume. Le 2^e, an VII, contient son remarquable *Discours sur les rapports de la médecine avec les sciences physiques et morales*; le 3^e, an VIII, l'*Eloge historique de Spallanzani*; le 4^e, an IX, l'*Eloge historique de Louis Galvani*. Dans ces éloges académiques, Ali-

(1) *Mémoires de la Société médicale d'Emulation*, an VI, t. I. Discours préliminaire, p. I-XII.

bert, secrétaire de la *Société médicale d'Emulation*, se proposait, suivant la remarque de Marjolin, « de suivre de près « les traces de Vicq d'Azyr et de Louis, ces illustres secrétaires de l'Académie de chirurgie et de la Société royale de « médecine. » S'ils ne sont pas dépourvus de l'emphase et de l'exagération laudative que comporte ce genre de discours, ils ont le mérite d'exposer assez exactement les expériences et les découvertes des deux savants dont ils retracent la vie. De même, l'*Eloge de Roussel* que l'amitié dictait à Alibert quelques années plus tard, est l'histoire agréablement racontée d'un homme de bien.

3^e Collaboration d'Alibert au *Magasin encyclopédique* et à l'*Almanach des Muses*. Articles médico-littéraires. Bluettes poétiques. Critique, etc.

En même temps, Alibert se consacrait à des études et à des publications plus personnelles. L'exemple des savants dont il louait les travaux lui faisait désirer davantage la célébrité et la gloire pour lui-même. L'ambition se développait en lui de rendre son nom célèbre. Comment ? Par quels moyens ? Il ne savait trop encore. De là, sans doute, la variété de ses tentatives. Très assidu à l'hôpital, il écoutait attentivement les leçons de ses maîtres et observait scrupuleusement la marche et les phénomènes des maladies. Dans le service de Pinel, il se livrait avec Duméril, son collègue de la *Société philomatique*, à des expériences thérapeutiques et publiait avec lui des *Observations et expériences sur quelques médicaments diurétiques et fébrifuges appliqués à l'extérieur* (1). Avec Ventenat, botaniste distingué, il faisait l'examen anatomique du coing, étudiait les propriétés physiologiques de ce fruit, son

(1) *Magasin Encyclopédique*, 1797, t. XVII, pp. 161-173.

usage économique et médicinal, ce qui lui fournissait la matière de deux autres mémoires dont Bichat lui-même rendait compte avec éloge (1).

Sur ces sujets arides, Alibert répandait en abondance des fleurs littéraires, comme on enrobe dans des pilules sucrées des substances amères. De plus, il choisissait, pour les exposer, l'une des publications les plus répandues et les plus appréciées de ce temps. En effet, outre sa collaboration aux *Mémoires de la Société médicale d'Émulation*, au *Bulletin des sciences* publié par la *Société philomatique*, il insérait, dès 1795, de nombreux articles au *Magasin encyclopédique*, recueil scientifique et littéraire, dirigé par Millin, homme laborieux et d'une rare érudition. Dans cette riche collection, utile à feuilleter pour connaître le mouvement intellectuel en France et à l'étranger sous la Révolution et l'Empire, on trouve en maints volumes la signature d'Alibert au bas de pages aux rubriques très variées : médecine, philosophie, littérature, critique, etc... Tantôt, par exemple, il traite *Du pouvoir des consolations sur l'homme souffrant*. A son avis, les « Esculapes modernes », bornant leur avare pitié à l'homme physique, « négligent trop les secours moraux » et il leur fait cette généreuse exhortation : « Et vous aussi, prêtres d'Epidaure, ... « vous qui cultivez l'art qui fait aimer les hommes, l'art qui « suspend ou qui soulage les douleurs, et vous aussi n'oubliez « pas que, lorsque vous ne pouvez guérir, votre fonction est « de consoler... Soyez humains envers celui que la nuit de la « mort va bientôt envelopper de ses ombres (2) ».

Tantôt il traite *De l'influence des causes politiques sur les maladies et la constitution physique de l'homme* (3). Ailleurs, c'est une *Dissertation pour servir de réponse au mémoire du*

(1) V. *Magasin Encyclopédique*, 1796, t. IX, pp. 306-309, et 1798, t. XVIII pp. 145-155.

(2) *Magasin Encyclopédique*, 1797, t. II, pp. 300-308.

(3) *Magasin Encyclopédique*, 1795, t. V, pp. 298-305.

Dr Valli sur la vieillesse (1). Ailleurs encore ce sont *Quelques réflexions sur la valeur des systèmes dans l'étude des sciences* (2).

Dans ce dernier article, Alibert passe en revue les principaux systèmes philosophiques qui ont tour à tour agité l'univers. Il cite Pythagore, Platon, Epicure, Zénon, Descartes, Spinoza, Malebranche, Leibnitz, etc... « Leurs opinions, dit-il, d'abord reçues avec applaudissement, ont vu la génération suivante s'empressez d'en faire justice ; mais ce n'est pas leur chute qui doit nous étonner, c'est la vogue qu'elles ont eues. » En passant il consacre une note à « Kant qui prétend saper jusque dans leurs fondements toutes les théories modernes de l'entendement et de la raison humaine... Ses prédications révolutionnaires ont entraîné déjà l'Allemagne et l'Angleterre ; il s'avance vers la France, environné d'interprètes et de commentateurs. Ah ! qu'il craigne d'y trouver son tombeau... Le Professeur de Königsberg laissera tous jours entre lui et ses lecteurs le bouclier imposant de son impénétrable obscurité ; comme Jupiter, il ne tonne que derrière des nuages... » — Voilà pour les philosophes et leurs systèmes. Dans les sciences physiques, en médecine, les systèmes ont pareillement fait faillite. Diverses doctrines d'une vogue retentissante ont bientôt cédé le pas à d'autres. Nulle d'entre elles n'est parvenue à englober et à expliquer la totalité des faits. « Que conclure, en général, de ces opinions contradictoires ? Que rien n'est plus dangereux pour un malade qu'un médecin qui approche de lui avec un système en tête ; que pour être efficaces nos moyens curatifs ne doivent être qu'une imitation de ceux de la nature et qu'enfin, comme l'a fort bien dit un philosophe moderne, pour tirer tout le parti possible de l'observation, il ne faut mar-

(1) *Magasin Encyclopédique*, 1797, t. II, pp. 448-464.

(2) *Magasin Encyclopédique*, 1797, t. XVI, pp. 460-472,

« cher qu'avec elle, s'arrêter au moment qu'elle nous abandonne et avoir le courage d'ignorer ce qu'on ne peut encore savoir ». Donc, pour l'étude des faits, rejeter tout esprit de système et s'en tenir à l'observation directe ; afin de ne pas se laisser égarer, faire choix d'une méthode qui serve de fil conducteur dans la recherche ; telle est à peu près la conclusion d'Alibert. Or, la méthode qui lui paraît seule bonne c'est la méthode analytique. Il l'affirme déjà ; il y reviendra sans cesse, dans la suite, en s'appuyant sur l'autorité de Cabanis et de Condillac dont il s'affirme le disciple.

La collaboration d'Alibert ne se bornait pas à des comptes rendus scientifiques, à des dissertations médico-philosophiques, Elle abordait volontiers la critique littéraire. C'était chose assez naturelle de la part de l'ancien Doctrinaire, nourri d'études classiques, amateur des belles œuvres qu'il avait eu l'occasion d'étudier longuement dans les littératures anciennes ou modernes. Dans ses moments de loisir, en manière de délassement, il aimait revenir quelquefois dans la société des poètes. Un jour il en tirait *Quelques réflexions sur les poèmes médicaux* (1) et plaisantait assez aimablement sur les efforts tentés par des médecins pour enfermer dans des rimes des sujets qui jurent d'y être. Il citait Jérôme Fracastor, auteur de la *Syphilis* ; Scévole de Sainte-Marthe « qui fut appelé « l'Ambidextre parce qu'il cultivait avec un égal succès les « muses latines et françaises » Claude Quillet « qui s'est rendu « célèbre par sa *Callipédie* » ; Milcolomb Flemming, « praticien « de Londres qui écrivait du temps de Boerhave ; etc... » Un autre jour, il adressait une *Lettre au citoyen A. L. Millin, rédacteur du « Magasin Encyclopédique des Lettres et des Arts » sur la 2^e édition de la Jérusalem délivrée traduite en vers français par Baour-Lormian* (2). Parmi les éloges et

(1) *Magasin Encyclopédique*, 1797, t. XIII, p. 526-537.

(2) *Magasin Encyclopédique*, 1797, t. II, p. 505-512.

les critiques qu'il adressait à l'auteur de la traduction, il glissait cette remarque sur la poésie de l'époque : « Si je ne me trompe, citoyen, nous voyons naître dans ce moment deux sortes de poètes en France ; les uns manquant de fond et de génie, s'efforcent d'introduire dans notre versification le néologisme révolutionnaire ; ils cherchent à captiver l'oreille par une vaine création de mots nouveaux qui n'en imposent qu'au vulgaire et que le bon sens réprouve toujours ; les autres, au contraire, fidèles à la langue des La Harpe, des Delille, des Ducis, des Le Brun, des Saint-Lambert, suivent avec succès la route qui leur a été tracée par ces grands maîtres. Fontanès, Andrieux, Legouvé, Fêlus, et vous aussi, jeune Lormian, vous êtes de la bonne école ! vous êtes de ceux que Voltaire appelait *pusillus grex*. » — A l'épreuve du temps, tous ces « grands maîtres » nous apparaissent singulièrement rappetissés ; ils sont, en poésie, les derniers représentants du classicisme mourant. Si Alibert les plaçait si haut, c'est qu'il était lui-même un fervent adepte de ce genre littéraire et franchement ennemi des tendances nouvelles. Il resta tel jusqu'à la fin et s'efforça longtemps de maintenir dans cette ligne les littérateurs qui fréquentaient chez lui. Sur le tard, quand « le romantisme parvint à s'introduire dans la place, Alibert le combattit à outrance ; et lorsqu'il se vit complètement débordé, il s'enveloppa dans son manteau et garda le silence (1) ».

A cette époque de sa jeunesse, l'étudiant en médecine qu'il était encore désertait d'aventure le temple sévère d'Esculape pour celui plus frivole des Muses. Il fréquentait les cénacles et s'exerçait à l'accouplement des rimes. Voici, en effet, ce qu'on pouvait lire dans le *Magasin Encyclopédique*, en 1797 : « Une société de littérateurs dont le plus âgé n'a pas 30 ans et qui s'est nommée *Société littéraire d'Emulation* a tenu le 20

(1) Dr POUJÉS DE LA SIBOUTIE, *Souvenirs d'un médecin de Paris*, 1910, p. 105.

« nivôse, une assemblée présidée par Baour-Lormian... Parmi
« plusieurs lectures agréables qui ont reçu de justes applau-
«dissements et quelques autres moins dignes d'occuper un
« public éclairé, on a particulièrement goûté un *Poème sur*
« *l'Émulation* du citoyen Alibert (1) ». Et la revue donnait un
fragment de ce poème qui n'est ni mieux ni plus mal rimé
que s'il eut été signé par Fontanes ou Legouvé.

Vers le même temps, Alibert insérait dans l'*Almanach des Muses* une *Épître à Sophie sur quelques ridicules* (2), jolie fantaisie d'un tour spirituel et finement satirique. On lui a encore attribué la paternité d'un poème intitulé *La dispute des fleurs*, qui aurait été imprimé séparément en un petit volume in-18. Ce volume est aujourd'hui introuvable. Est-ce parce que lui-même, plus tard, prit soin de le faire disparaître ? On raconte, en effet, que devenu un médecin célèbre, il n'aimait pas s'entendre rappeler ces fantaisies de jeunesse.

4^o La thèse : *Dissertation sur les fièvres pernicieuses
ou ataxiques intermittentes.*

Ce qu'il y a de certain, c'est que sa célébrité ne se fonda point sur ces essais en vers, plutôt médiocres, non plus que sur ces dissertations littéraires ou philosophiques, élégantes, émaillées de citations et de réminiscences, parées de toutes les fleurs et de tous les artifices de la rhétorique mais trop rapides et trop superficielles. Elle trouva son origine dans des travaux plus sérieux portant sur la médecine proprement dite. Tout le reste n'était que hors-d'œuvre, exercices d'écolier, essais d'apprenti qui se fait la main avant d'aborder des œuvres maîtresses.

(1) *Magasin Encyclopédique*, 1797, t. V, p. 415.

(2) *Almanach des Muses*, an VII, p. 83-86.

La thèse par laquelle Alibert termina ses études médicales était déjà d'une autre envergure. Préparée soigneusement dans le service du Dr Pinel, à qui elle était dédiée, elle apportait une sérieuse contribution à l'étude de ces *fièvres* connues jusque-là sous la dénomination vague et indéterminée de *maligues*. Cette *Dissertation sur les fièvres pernicieuses ou ataxiques intermittentes*, présentée et soutenue à l'Ecole de Paris le 28 brumaire, an VIII (1799), valut à son auteur les félicitations et les encouragements du jury. La brochure qui la fit connaître au public médical n'obtint pas une moindre faveur.

Elle était précédée d'un avertissement qu'il faut au moins signaler parce que Alibert y précise deux choses qui lui tiennent à cœur et sur lesquelles il reviendra souvent : d'abord, les bienfaits de la méthode analytique que l'Ecole de Condillac avait introduite en philosophie et que des professeurs comme Pinel et Cabanis s'efforçaient d'appliquer en médecine ; en second lieu, la nécessité de revenir à l'étude d'Hippocrate et des grands maîtres de l'antiquité qui suivaient déjà cette méthode « en quelque sorte à leur insu et par la seule impulsion « de leur génie. »

Employant lui-même cette méthode, Alibert se livrait à une étude serrée et précise des fièvres intermittentes. Se basant sur un grand nombre de faits directement observés, sur d'autres rapportés dans le savant ouvrage de l'Italien Torti, il les passait au crible de sa critique et s'efforçait de tirer au clair leurs manifestations embrouillées et confuses. Il exposait les formes variées de ces fièvres, leur marche rapide et insidieuse et les bienfaits qu'on pouvait attendre pour leur traitement des préparations de quinquina.

Cette monographie, modèle d'analyse et de saine critique, devint rapidement, au dire de Marjolin, « un livre classique ». Elle eut, dès l'année suivante, une 2^e édition dans laquelle se trouvaient indiquées de nouvelles variétés de fièvres et, en

outre, l'histoire circonstanciée des diverses espèces de quinquinas. Une troisième édition, encore grossie, parut en 1804 sous ce titre : *Traité des fièvres pernicieuses intermittentes* ; traité qui fut lui-même réédité en 1820 et dont il fut fait, suivant Biett, « des traductions nombreuses dans presque toutes les « langues de l'Europe. »

5^e Travaux divers.

Alibert, dès sa sortie de l'Ecole, recueillait donc pour la première fois de nombreux et sérieux suffrages. Sa jeune ambition s'en trouva stimulée et accrue. Comme il était « fort « adroit et qu'il connaissait une foule de procédés et recettes « pour arriver à la célébrité, il prit bientôt rang parmi les « médecins les plus distingués de son temps (1) ». Il ne négligeait rien pour cela. En 1800, il donnait une traduction du *Traité des pertes de sang chez les femmes enceintes* du Dr Pasta, de Bergame. En 1803, il éditait le *Système physique et moral de la femme*, de son ami décédé, le Dr Roussel, et plaçait en tête du volume un *Eloge historique de l'auteur* où il est dit à un endroit : « Ce n'est pas le succès rapide qu'obtint « cet ouvrage qui rendit heureux le Dr Roussel ; c'est le plaisir de le composer. Il y a tant de volupté à répandre ses « sentiments et ses pensées ». Alibert, qui goûtait cette volupté mieux que personne, savourait encore comme on le voit, celle de répandre les sentiments et les pensées d'autrui quand ils lui paraissaient bons.

A cela d'ailleurs ne se bornait pas son activité. Il s'était déjà montré capable de concevoir et de traiter lui-même un sujet original. Il entendait bien continuer et faire mieux. Pour le

(1) RÉVEILLÉ-PARISE, *Galerie médicale*, n° 8, in *Gazette médicale de Paris*, 30 mars 1839.

moment, un autre sujet le tentait, fort ingrat en apparence : l'étude de la thérapeutique et de la matière médicale, qui n'étaient alors qu'un immense chaos. En effet, les traités de thérapeutique se ramenaient à de simples recueils de recettes populaires. La crédulité, plus que le raisonnement, attribuait à certaines préparations des propriétés aussi étranges que la composition en était singulière. On combattait par des remèdes doués de propriétés supposées des états pathologiques qui n'existaient que dans l'imagination. Ni ce fatras, ni le verbiage qui l'enveloppait ne pouvaient désormais satisfaire la pléiade de médecins sérieux et réfléchis qui luttaient de toute leur ardeur juvénile pour le rajeunissement et le progrès de la médecine. Eux qui appelaient à leur secours la physique, la chimie et la physiologie ne pouvaient faire moins que de fonder sur elles la thérapeutique. Bichat l'avait clairement indiqué. Alibert avait eu certainement d'importants entretiens sur ce sujet avec son illustre ami. Toujours est-il qu'il entreprit, suivant le vœu de Stahl, « de nettoyer cette étable d'Augias. » Cela devait le conduire à publier en 1804 les *Nouveaux Éléments de Thérapeutique*, dont nous aurons à parler plus loin.

Alibert révélait ainsi, dès ses débuts dans la carrière médicale, des dispositions laborieuses et un esprit fertile. Toutefois, à papillonner de-ci de-là, il risquait de ne pas faire œuvre suivie et de passer à côté de la gloire. Il en était encore à tâtonner et à chercher sa voie définitive. Il avait besoin d'un champ d'étude plus uni pour fixer son activité hésitante et d'une tribune plus haute pour se faire entendre de plus loin. Il allait trouver tous ces avantages à l'hôpital Saint-Louis.

L'HOPITAL SAINT-LOUIS AVANT 1800 (1).

1^o Causes de sa fondation.

Jusqu'à la fin du xvi^e siècle, Paris ne posséda pour abriter la foule des malades et des miséreux qui lui venaient de la cité, des faubourgs et des provinces, que son vieil Hôtel-Dieu, fondé, suivant la tradition, par l'évêque Saint-Landri, au vi^e siècle. La ville comptait bien, dans son enceinte, quelques maisons d'assistance, montées par des ordres religieux ou de généreux bourgeois; mais elles étaient toutes de cadre restreint et de destination spéciale. Seul, l'Hôtel-Dieu, humble hôpital à son origine, démoli vers la fin du xii^e siècle et rebâti avec plus d'ampleur sur la rive droite du petit bras de la Seine, à proximité de Notre-Dame, augmenté par la suite d'un bâtiment annexe sur la rive gauche, constituait, après des transformations successives, un grand établissement hospitalier. Protégé, dès le début, par les rois de France, il avait obtenu de Louis VII, Philippe-Auguste, Saint-Louis et leurs successeurs, franchises, privilèges et largesses. Nombre de riches l'avaient gratifié de dons, de legs, ou institué en sa faveur des fondations pieuses. De sorte que son domaine était devenu très riche et ses revenus fort importants.

Mais, d'autre part, ses charges se développaient également

(1) La documentation de ce chapitre a été empruntée à *l'Histoire de l'hôpital Saint-Louis*, par le Dr DOGNY, Paris, J.-B. Baillière et fils, 1911.

dans une progression croissante. Si ses ressources étaient encore suffisantes, ses bâtiments par contre devenaient trop exigus. A l'extension croissante de la ville ne correspondait pas un agrandissement proportionné de l'hôpital. Celui-ci devenait impuissant à recueillir le flot continu et grossissant des infortunés de toutes catégories qui affluaient vers lui. A certaines époques de disette, de guerre ou d'épidémie, c'était un véritable débordement. On avait beau augmenter dans les salles le



Vue de Paris en 1620.

nombre des matelas et des couchettes, en disposer jusque dans les greniers, porter de quatre à six ou à huit le nombre des « gisants » dans les lits de grand modèle, beaucoup de ces malheureux n'y trouvaient point place.

Sous le rapport de l'hygiène et de la prophylaxie, l'insuffisance de l'Hôtel-Dieu apparaissait mieux encore. Ses bâtiments, élevés suivant les besoins à des époques différentes, formaient une masse imposante, mais irrégulière, enchevêtrée, sans espaces libres entre les divers corps de logis. Dans ses salles, mal éclairées, mal aérées, meublées de massifs lits de bois, insectes et microbes trouvaient un champ propice à

leur pullulation. La contagion y exerçait par moments de terribles ravages. D'ailleurs, nulle séparation entre blessés et fiévreux, femmes enceintes et accouchées, malades contagieux et non contagieux. Ils s'entassaient là pêle-mêle. Les médecins, les religieuses, les gens de service allaient des uns aux autres sans précautions et propagaient ainsi la contagion dans l'intérieur même de l'hôpital; tandis qu'elle était véhiculée au dehors par les malades sortants et par les hardes des Poulleries qu'on vendait chaque année sans désinfection préalable. On comprend donc que l'Hôtel-Dieu, malgré de longs et d'importants services rendus, était devenu, par son manque d'espace et par sa mauvaise organisation, non seulement insuffisant, mais dangereux.

Un tel état de choses ne pouvait pas laisser les pouvoirs publics indifférents. En présence des nombreux décès causés par les maladies épidémiques, la peste surtout, dans le courant du xvi^e siècle, diverses tentatives plus ou moins heureuses furent faites pour décongestionner l'Hôtel-Dieu et isoler les contagieux. Les administrateurs de l'hôpital manifestèrent officiellement cette intention pendant l'épidémie de peste de 1516. Pour créer des salles d'isolement, on décida d'agrandir l'Hôtel-Dieu; mais, on se heurta, du côté du Petit-Pont à l'opposition des gens du Châtelet, du côté de Notre-Dame aux répugnances de l'évêque. Le projet n'eut pas de suite. Trois ans plus tard, le 13 avril 1519, François I^{er}, par lettres patentes, ordonnait « pour éviter à la contagion de maladie de
« peste qui peut advenir quand les malades et actaintz de
« peste sont portés à l'Ostel-Dieu de notre bonne ville de
« Paris, logez et couchez avec les autres malades de divers
« maladies ordinaires, faire bastir et construire une grande
« closture de maisons qui se nommera la Charité aux faux-
« bourg Saint-Germain ». Les travaux furent commencés, mais bientôt interrompus, puis abandonnés, le roi occupé à

ses guerres du Milanais ne pouvant plus continuer à fournir des fonds. Les années passèrent. En 1561-1562, une nouvelle épidémie de peste fit périr à l'Hôtel-Dieu 68.000 personnes. Le fléau reparut en 1584. Mais, c'est seulement pendant l'épidémie de 1596 que, pour la première fois, on isola les pestiférés de l'Hôtel-Dieu dans une maison du faubourg Saint-Marcel. En 1606, ce fut sur Paris et la cour une véritable épouvante. Pour fuir la peste, la reine Marguerite se retira à Issy, la cour à Fontainebleau. Le maître Barbier de l'Hôtel-Dieu déclara tout net « qu'il ne voulait ni entendait se mettre au hasard de panser les malades de contagion. » De la frayeur causée par cette épidémie sortirent cette fois des décisions efficaces. Les administrateurs de l'Hôtel-Dieu et le président du Parlement, Achille de Harlay, après avoir conféré ensemble, proposèrent au roi de reprendre en les développant les mesures d'isolement dont on avait fait l'essai en 1596. Le roi approuva le projet. En conséquence, on procéda, au faubourg Saint-Marcel à l'acquisition de trois immeubles avec huit arpents de terrain adjacent. On aménagea le tout pour recevoir des pestiférés. Ce fut l'hôpital Saint-Marcel.

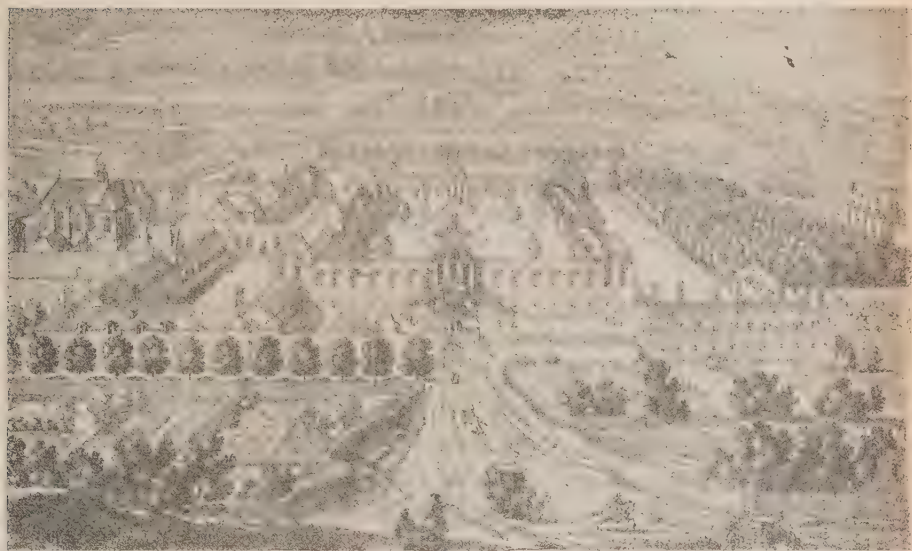
Mais cet établissement était de dimensions trop restreintes. De plus, sa position éloignée sur la rive gauche le rendait peu accessible aux malades de la rive droite. C'est pour combler cette double lacune qu'en mai 1607, Henri IV rendit un édit ordonnant la fondation « d'un autre hôpital hors les faubourgs « de laditte ville, du costé de notre ville Saint-Denis », c'est-à-dire au nord de Paris. Et il voulut, pour honorer la mémoire du saint roi, son aïeul, mort de la peste devant Tunis, en 1270, que cette maison destinée à recevoir des pestiférés portât le nom d'Hôpital Saint-Louis.

2° Son aménagement, son rôle et son administration.

La vieille enceinte de Charles V qui limitait encore Paris en 1606, courait, pour la partie nord de la ville, à peu près sur l'emplacement des boulevards actuels de la Bastille à la porte Saint-Denis. Au delà de ses murailles et de son large fossé s'étendait le marais, étendue plate et humide, occupée par des jardins potagers qui alimentaient en légumes le marché de Paris. Plus loin, des champs, des vergers, des trous de carrières à plâtre, alternaient sur les pentes sud des collines de Belleville et de Saint-Chaumont dont les hauteurs, surmontées de moulins à vent, barraient l'horizon.

C'est au pied de la butte de Belleville qu'on résolut de bâtir l'hôpital Saint-Louis. Au préalable, les administrateurs de l'Hôtel-Dieu firent dresser des plans. Sur les trois qui furent présentés, le roi en choisit un qu'on attribue généralement à Claude Vellefaux et dont les Archives de l'Assistance publique conservent encore le parchemin visé par Maximilien de Béthune, duc de Sully. Après ce choix, l'acquisition du terrain, l'adjudication de l'entreprise furent rapidement menées. Deux mois après la promulgation de l'édit, le 13 juillet 1607, Henri IV en personne posait la première pierre de la chapelle. Les travaux commencèrent aussitôt sous la direction de Claude Vellefaux lui-même, « maistre masson juré es-œuvres de « massonneryes du Roy ». Trois ans après, ils étaient à peu près terminés. En mai 1610, dans la chapelle complètement aménagée, on célébrait la première cérémonie; et c'était hélas! un service funèbre pour son fondateur, le roi Henri IV qui venait de périr assassiné, le 14 du même mois. En octobre, les salles des quatre grands corps de bâtiment étaient en voie d'achèvement et l'on entreprenait le pavillon royal, aujourd'hui pavillon Gabrielle.

Ce beau monument rapidement jailli du sol, avec ses façades en briques rouges, ses angles en pierres de taille, ses pignons de style Louis XIII, fait aujourd'hui encore, en plein Paris, le ravissement de l'artiste. A l'époque où il fut bâti, sa situation hors la ville, en plein champ, proche les vergers de la



« L'Hôpital de Saint-Louis entre les Faubourgs Montmartre et Saint-Laurent a été fondé par le Roi Henri le Grand l'An 1607 et achevé en 1670, pour y retirer et puer les Pestiferez pendant la contagion. On y tient a present quelques Pauvres affligés de maladies qui se communiquent comme le Scorbut et la dissenterie et des convalescens de l'Hôtel-Dieu pour y prendre l'air et ils y sont sollicités par quelques Religieuses ».

Courtille, ses salles spacieuses exclusivement réservées aux malades, ses logements en retrait pour le personnel, ses services annexes desservis par un tour, témoignaient du souci qu'on avait eu d'en faire une véritable maison de contagieux. Avec cela, une double enceinte de murailles et, dans l'intervalle, un chemin de ronde gardé, le jour par des archers, la nuit par des chiens, achevaient de lui donner un caractère de lazaret bien garanti des évasions.

Ainsi disposé, mais n'étant qu'un hôpital d'attente et d'isolement, Saint-Louis ne devait s'ouvrir que par intermittences, aux époques d'épidémie. Pour cette raison, il n'eut pas de longtemps un personnel régulier. Quand on y envoyait des malades, le Bureau de l'Hôtel-Dieu désignait également le personnel nécessaire en médecins, religieuses, aumôniers et gens de service, pour le temps que durait chaque épidémie.

Les premiers pestiférés arrivèrent à Saint-Louis en 1616. L'hôpital resta ouvert jusqu'en 1636, puis ferma ses portes. De 1651 à 1652, en pleine guerre civile de la Fronde, il reçut un grand nombre de blessés. En 1670, il rouvrit ses salles à des scorbutiques ; il en vit revenir en 1677 et 1679. En 1693, il faillit abriter des fours à cuire le pain, au moyen desquels le roi projetait de nourrir le pauvre peuple qui mourait de disette ; mais, sur protestation du Parlement, les fours furent placés aux Tuileries. De même, en 1719, le Régent songea à y installer la Monnaie, mais le Bureau de l'Hôtel-Dieu se mit en travers du projet et obtint gain de cause. Après 20 ans de fermeture, Saint-Louis s'anima de nouveau en 1729, à propos d'une épidémie de scorbut. Transformé en magasin à blé en 1731 et 1740, il devint en 1749 un dépôt de « mendiants valides, arrêtés dans l'intérêt de la sûreté publique ». Il vit revenir de 1754 à 1767 des foules de scorbutiques. Puis il ferma de nouveau ses portes. Mais, en 1773, un violent incendie ayant détruit, dans la nuit du 30 au 31 décembre, la majeure partie des bâtiments de l'Hôtel-Dieu, un grand nombre de malades durent être transportés en hâte à Saint-Louis qui, dès ce moment, fonctionna comme une véritable annexe de l'Hôtel-Dieu.

Ce tragique incendie de l'Hôtel-Dieu eut comme heureux effet de faire éclater aux yeux de tous la nécessité de réformes depuis longtemps attendues. Le sentiment populaire s'accordait avec l'opinion de gens plus éclairés, médecins, philan-

thropes, pour réclamer, au profit des malades, plus de place et d'hygiène que n'en comportait l'Hôtel-Dieu massif et surpeuplé. Les pouvoirs publics abordèrent donc cette irritante question et tentèrent de la résoudre. Ce n'était pas chose aisée.

En mai 1773, des lettres patentes du roi ordonnaient la suppression pure et simple de l'Hôtel-Dieu et le transfert de ses services dans les hôpitaux Saint-Louis et Sainte-Anne, qui recevraient à cette fin les transformations nécessaires. Mais les



Cour intérieure de l'hôpital Saint-Louis.

Administrateurs de l'Hôtel-Dieu protestèrent ; la discussion dura des années ; l'Hôtel-Dieu ne fut point supprimé, mais au contraire, rebâti. Cependant, en 1780, Necker, directeur des finances, songea de nouveau à transformer Saint-Louis en un hôpital ordinaire. Son projet échoua pareillement devant la résistance du Bureau. En 1780, la question ayant été portée devant l'Académie des Sciences, cette docte assemblée nomma une commission d'enquête. Tenon, qui en faisait partie, rédigea un rapport concluant au remplacement de l'Hôtel-Dieu par quatre ou cinq hôpitaux séparés, parmi lesquels no-

tamment Saint-Louis et Sainte-Anne, qui devaient être tous deux démolis et reconstruits. Et peut-être cette double démolition aurait-elle été effectuée si la Révolution n'était venue, sur ces entrefaites, suspendre brusquement ce projet, bouleverser sur ce point comme sur tant d'autres les institutions de la vieille France et imposer un ordre de choses nouveau.

L'ancien Bureau de l'Hôtel-Dieu cessa de fonctionner au début de l'année 1791. A partir de cette date, une nouvelle direction groupa sous un contrôle unique l'Hôtel-Dieu et ses dépendances, Saint-Louis et Sainte-Anne, ainsi que le Grand Bureau des Pauvres et l'Hôpital général. Elle porta le nom d'Administration générale des hôpitaux et hospices de Paris, et devait fonctionner jusqu'en 1849, date à laquelle lui succéda l'Administration de l'Assistance publique actuelle. L'organisation créée par les Consuls, en 1791, accordait donc à l'hôpital Saint-Louis et à quelques autres une véritable autonomie. Du même coup, l'Hôtel-Dieu perdait de son omnipotence. Il échangeait même son nom contre celui plus prétentieux de *Grand Hospice d'Humanité*, de même d'ailleurs que le ci-devant hôpital Saint-Louis devenait, en ces temps ennemis des saints, l'*Hospice du Nord*.

Tels sont, rapidement indiqués, les motifs qui avaient dicté au bon roi Henri son édit de fondation de l'hôpital Saint-Louis ; les services intermittents que cet établissement avait rendus comme asile de contagieux jusqu'en 1789 ; les désaffectations qu'il avait subies à diverses époques et enfin les dangers de disparition totale qu'il avait courus. La connaissance de son histoire obscure pendant tout le XVIII^e siècle permettra de mieux apprécier l'importance et la célébrité qu'à partir de 1800 sut lui donner Alibert.

1800-1815

**ALIBERT, MÉDECIN DE L'HOPITAL
SAINT-LOUIS**

Très peu de temps après la soutenance de sa thèse, Alibert fut nommé médecin-adjoint à l'Hospice du Nord (1). Il eut pour collègues, en y entrant, un vieux médecin nommé Delaporte et un chirurgien très jeune, Richerand, son condisciple et ami qui l'y avait précédé de quelques mois. La rapide ascension des deux amis vers les hautes charges de la profession pourrait surprendre ceux qui les poursuivent aujourd'hui ; mais il faut savoir qu'à cette époque si voisine du XVIII^e siècle, les lettres et la philosophie menaient à tout par l'intermédiaire des salons influents. Or le plus influent de tous, celui de la veuve Helvétius, qui accueillait Pariset, Récamier, Dupuytren, s'était ouvert aussi devant Richerand et vraisemblablement devant Alibert. Cabanis, que la noble dame chérissait « comme un fils » et fixait auprès d'elle, y faisait la pluie et le beau temps. D'autre part, Cabanis avait de nombreuses relations dans le monde politique et savant et exerçait une grande influence dans les Conseils du gouvernement. Il avait largement contribué, après la Terreur, à la réorganisation de l'enseignement médical. Il publiait même, à ce propos, en 1790, des *Observations sur les Hôpitaux* où il demandait :

(1) Hardy place en 1803 la nomination d'Alibert à l'Hôpital Saint-Louis. Mais la 2^e édit. de la *Dissertation sur les fièvres intermittentes* porte déjà cette mention : par J.-L. Alibert, médecin-adjoint à l'Hospice du Nord. Or cette édition est de 1801. C'est donc qu'Alibert était déjà à Saint-Louis cette année-là. C'est en 1807, au dire de Dauvergne, qu'il en devint le médecin-chef.

d'une part, qu'on augmentât le nombre des hôpitaux et qu'on réduisit les dimensions et l'importance de chacun ; d'autre part, qu'on instituât des écoles pratiques, regardées, disait-il, par tous les gens sensés, comme seules propres à réformer les études de médecine. A l'Ecole de santé où il avait été nommé, par la suite, professeur de clinique, il s'appliquait à distinguer et à favoriser les jeunes élèves de talent. Entre tous, il en chérissait deux, et ne s'en cachait pas. Il les chargeait de surveiller l'édition de son célèbre traité sur les *Rapports du physique et du moral de l'homme*, et prenait soin de remercier dans la préface de ce livre ses « jeunes confrères, les citoyens Richerand et Alibert, pour l'intérêt qu'ils ont mis à cette publication. » Il ajoutait même ces paroles flatteuses : « Ne sont-ils point des premiers parmi ces élèves déjà célèbres dont s'honore l'Ecole de médecine de Paris et dont les succès attestent la perfection des méthodes d'enseignement employées par ses illustres professeurs et l'excellent esprit qui dirige l'administration de ce bel établissement ? (1) » Rien d'étonnant donc, qu'avec de telles notes et un tel appui Richerand et Alibert aient pu obtenir, de si bonne heure, un titre de médecin et de chirurgien de l'Hospice du Nord. Alibert, pour son compte, n'en fit jamais mystère. « Il aimait lui-même à rappeler que l'amitié avait puissamment contribué à le faire appeler à cette place qu'il méritait d'ailleurs si bien d'obtenir (2) ».

1^o Etat de l'hôpital Saint-Louis, en 1801.

Depuis 1791, l'Hôpital Saint-Louis, ou Hospice du Nord, était ouvert en principe aux malades de toutes catégories. En

(1) CABANIS, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Paris, 1802, Préface p. 39.

(2) *Discours prononcé par le Pr Marjolin dans la séance publique de la Faculté de médecine de Paris du 5 mars 1838.*

réalité, c'était encore, en 1801, quand Alibert y entra, une maison fort délaissée, servant de refuge à une lamentable clientèle. La cause en était dans sa situation excentrique. Sans doute, alors, les maisons de Paris avaient largement débordé de ce côté l'ancien fossé de Charles V ; cependant le bel établissement d'Henri IV restait trop éloigné du centre de la ville. Les médecins n'y faisaient pas tous les jours leur visite. Aussi, peu à peu, s'était-on habitué à n'envoyer là que des malheureux atteints de maladies chroniques et particulièrement d'*ulcères*. Et « sous ce dernier titre, remarque Hardy, « étaient confondues toutes les ulcérations quelconques dé-
« pendant de la syphilis, de la scrofule, de la dartre, et même
« d'un traumatisme ancien, qu'on ne savait guère alors distin-
« guer les unes des autres (1) ». Le 27 novembre 1801, un arrêté du Conseil d'administration des Hospices consacrait officiellement cette spécialisation, en faisant de Saint-Louis l'hôpital « des maladies chroniques soit contagieuses, comme
« la gale, la teigne, soit rebelles et cachectiques, comme les
« dartres, le scorbut, les ulcères, les écrouelles... » C'est vers le même temps que furent instituées des consultations externes où les soins et les médicaments étaient fournis gratuitement aux scrofuleux, teigneux et galeux de la ville.

En face de ces affections disparates des téguments, Alibert comprit tout de suite qu'il y avait là un champ vaste et neuf à exploiter. Jusqu'alors les élèves ne fréquentaient pas cet hôpital, parce qu'ils ne pensaient pas y trouver les moyens de s'instruire. Les malades, de leur côté, ne s'y laissaient interner qu'avec répugnance, parce qu'ils n'espéraient guère y trouver la guérison de leurs maux. Plein d'ardeur et de confiance, notre jeune docteur conçut le projet de travailler au soulagement des uns et à l'instruction des autres. La tâche était ardue ;

(1) HARDY, *Documents pour servir à l'histoire de l'hôpital Saint-Louis (Annales de Dermatologie et de syphiligraphie, 25 nov. 1885).*

il l'entreprit résolument. Entrevoyait-il au bout de l'effort la fortune et la gloire ? Peut-être, car il avait l'ambition de les conquérir toutes deux.

2° Les précurseurs en dermatologie. Alibert et sa méthode

Divers auteurs, à travers les âges de la médecine, avaient abordé la pathologie cutanée, soit indirectement et en passant, dans des ouvrages de pathologie générale, soit d'une manière directe et suivie, dans des traités spéciaux.

Chez les Grecs déjà, Hippocrate, à qui il faut toujours remonter parce que son génie embrassa toutes les parties de la science médicale, Hippocrate avait nettement remarqué les relations qui existent entre certaines lésions de la peau et les troubles intérieurs de l'organisme. Aussi distinguait-il des maladies cutanées de cause interne et d'autres de cause externe.

Pline, Celse, Galien, les Arabes avaient étudié ces maladies; mais une regrettable confusion de dénominations et de doctrines dans les travaux de ces auteurs, en rendant souvent le contrôle impossible, avait empêché tout progrès sérieux.

Mercuriali, en 1576, proposa de ranger les maladies cutanées en deux groupes, suivant qu'elles se manifestaient à la tête ou sur le reste du corps. Classification un peu arbitraire mais commode et qui devait être reprise en 1714 par Daniel Turner (1) et, plus tard, par Alibert lui-même.

En 1776, Plenck (2), professeur à l'école médico-chirurgicale de Vienne, donna une classification toute différente. Envisageant les maladies de la peau d'après leurs seuls caractères extérieurs, sans souci de leur localisation, il les divisa en

(1) TURNER, *Treatise on the diseases incident in the skin*, Londres, 1714.

(2) PLENCK, *Doctrina de morbis cutaneis*, Vienne, 1776,

quatorze classes : Maculæ. Pustulæ. Vesiculæ. Bullæ. Papulæ. Crustæ. Squammæ, Callositates. Excrecentia cutanea. Ulcera cutanea. Vulnura cutanea. Insecta cutanea. Morbi unguium. Morbi pilorum.— C'était déjà, en germe, la classification de Willan.

L'année suivante, en 1777 (1), paraissait en France l'ouvrage de Lorry, praticien renommé, critique érudit et judicieux, théoricien aux larges vues, écrivain délicat. Absorbé par les devoirs d'une pratique étendue, « présent à tous les « besoins des pauvres et à toutes les exigences des grands », disait Alibert, trouvant néanmoins le temps de se livrer à des travaux de cabinet, écrivant la nuit pour se reposer des fatigues du jour, Lorry, après avoir lu et médité les anciens, après avoir observé lui-même de nombreux cas de maladies cutanées dans sa clientèle de la ville et des hôpitaux, revenait aux idées d'Hippocrate, qu'il commentait et développait. Après le médecin grec et à l'aide de faits nouveaux, il montrait les répercussions que peuvent avoir à la surface de la peau certains troubles, certaines lésions des organes profonds et, de ce fait, distinguait à son tour deux grandes catégories de maladies cutanées, suivant que celles-ci relèvent d'une cause interne ou d'une cause externe.

Les travaux de ces précurseurs, Alibert ne les ignorait pas. Son esprit curieux s'alimentait sans cesse dans le commerce des auteurs anciens et modernes. A plus forte raison dût-il rechercher ceux qui avaient abordé l'étude des maladies de la peau. Il appréciait même tout particulièrement certains d'entre eux, notamment Mercuriali et Lorry, à en juger par les emprunts qu'il leur fit. Néanmoins, il déclarait un peu orgueilleusement, en 1806 : « J'entre dans une carrière presque déserte, où peu d'hommes ont pénétré avant moi, où « nul travail antérieur ne m'a servi de guide, où tout est

(1) LORRY, *Tractus de morbis cutaneis*, Paris, 1777.

« nouveau pour l'observation, où tout est problème pour la
« pensée. J'ai frayé moi-même la route que je parcours. Qu'on
« juge des nombreux obstacles dont il m'a fallu triompher (1) ! »
Et cette déclaration fut cause que, dans le concert d'applau-
dissements qui salua son entreprise à ses débuts, quelques
voix s'élevèrent en France, en Angleterre, en Allemagne, pour
reprocher à l'auteur bouillant son manque de modestie.

D'où lui venait cette assurance ? et pourquoi semblait-il
faire le silence sur les efforts tentés par ses devanciers ? Il
est probable qu'abordant l'étude des maladies de la peau sur
une plus vaste échelle, disposant d'un champ d'observation
comme nul d'entre eux n'en avait eu, inaugurant une méthode
nouvelle et des procédés descriptifs jusque-là inusités, il eut
conscience de l'originalité de son œuvre et l'intuition qu'elle
allait éclipser les autres. Dans les premiers transports de son
enthousiasme, il se laissa aller à le proclamer un peu haut et
d'une manière trop exclusive. Oubli plutôt qu'injustice, car
on ne le vit jamais dénigrer ses confrères, pas même ses
rivaux. Dans la suite d'ailleurs, il répara généreusement
cette lacune en citant les noms de tous ceux qui l'avaient
précédé dans la carrière et en distribuant à chacun sa large
part d'éloges.

Mais ayant d'abord parcouru leurs écrits et analysé leurs
doctrines, il n'en retirait que des matériaux épars pour le
grand édifice qu'il rêvait de bâtir lui-même ; tandis qu'il avait
sous les yeux, à portée de la main, un riche et inépuisable
filon à exploiter, dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis. Là,
chaque jour, sur un grand nombre de malades il pouvait ob-
server, comparer, classer en catégories des lésions variées,
dont certaines n'avaient jamais été décrites, dont beaucoup
prêtaient à confusion avec des lésions d'aspect semblable

(1) ALIBERT, *Description des maladies de la peau*, Discours préliminaire, p. 1,
Paris, 1806.

mais de cause différente, dont la plupart, enfin, de nature ignorée, restaient sans traitement.

« Placé dans ce chaos nosocomial, dit Hardy, après plusieurs
« années d'études et de recherches scientifiques dans les au-
« teurs anciens et contemporains, Alibert entreprit d'y faire
« pénétrer la lumière. C'était alors le moment où les savants
« cherchaient à mettre de l'ordre dans les matières dont ils
« s'occupaient et la mode était aux classifications ; de Jussieu
« venait de faire paraître sa classification botanique. Alibert
« pensa qu'on pouvait faire pour les maladies ce qui avait si
« bien réussi pour les végétaux et appliquant cette méthode
« aux affections cutanées, il entreprit de ranger ces maladies
« d'après leurs affinités de cause, de marche, de durée, d'ap-
« parence extérieure et de moyens de traitement, toutes cho-
« ses supposant une identité de nature. Ce fut là évidemment
« une œuvre de génie et, au lieu de ces ulcères à dénomina-
« tion commune, si variés d'origine et de nature, on put étu-
« dier, à l'hôpital Saint-Louis, des maladies syphilitiques,
« scrofuleuses ou dartreuses demandant un traitement diffé-
« rent et susceptibles de guérir par l'emploi de moyens appro-
« priés à chaque espèce nosologique (1). »

Ainsi Alibert transportait dans le domaine de la pathologie les procédés des botanistes. Il avait beaucoup étudié ceux-ci et tenait en particulière estime Linné « qui a régularisé la
« marche de tous les esprits..., couvert de fleurs le joug de
« la méthode », et Bernard de Jussieu dont le « génie est d'a-
« voir bien compris l'ordre qui règne dans cet univers et d'a-
« voir réuni tout ce qui est analogue ». Leur méthode devint
son fil d'Ariane. Il déclarait lui-même : « Dans ce vaste hôpital
« où tant d'objets appelaient à la fois ma curiosité et ma vigi-
« lance, mon esprit se fut souvent égaré sans le pouvoir tuté-
« laire d'une méthode rigoureusement analytique ; et cette

(1) HARDY, *Loc. cit.*

« méthode préférable à toutes a été celle des naturalistes (1) ».

La possession de cette méthode procura à Alibert de douces jouissances scientifiques. Alors, comme la nature l'avait gratifié d'un tempérament expansif, d'une parole éloquente, d'une plume alerte et facile ; comme, d'autre part, sa première formation l'avait orienté vers l'enseignement, il sentit que le moment était venu pour lui d'utiliser les dons qu'il avait reçus et les connaissances qu'il avait acquises. Il avait un peu plus de trente ans. C'est, d'ordinaire, l'âge du plein effort, où les beaux talents s'épanouissent. Il ne tarda pas à révéler le sien au public médical, en exposant sa méthode et sa doctrine, sous la double forme du cours clinique et du livre.

Dans cet exposé qu'il poursuivit jusqu'à la fin de sa vie, il convient de distinguer deux périodes actives s'étendant, la première de 1801 à 1815, la deuxième de 1829 à 1837, séparées par une troisième, pendant laquelle Alibert, désertant son service hospitalier pour le service des rois, eut le chagrin de voir, dans l'intérieur même de l'hôpital Saint-Louis, surgir et prospérer une école nouvelle qui combattit âprement la sienne, l'éclipsa un temps et faillit la faire oublier.

3° L'enseignement dermatologique d'Alibert.

A) Le Professeur

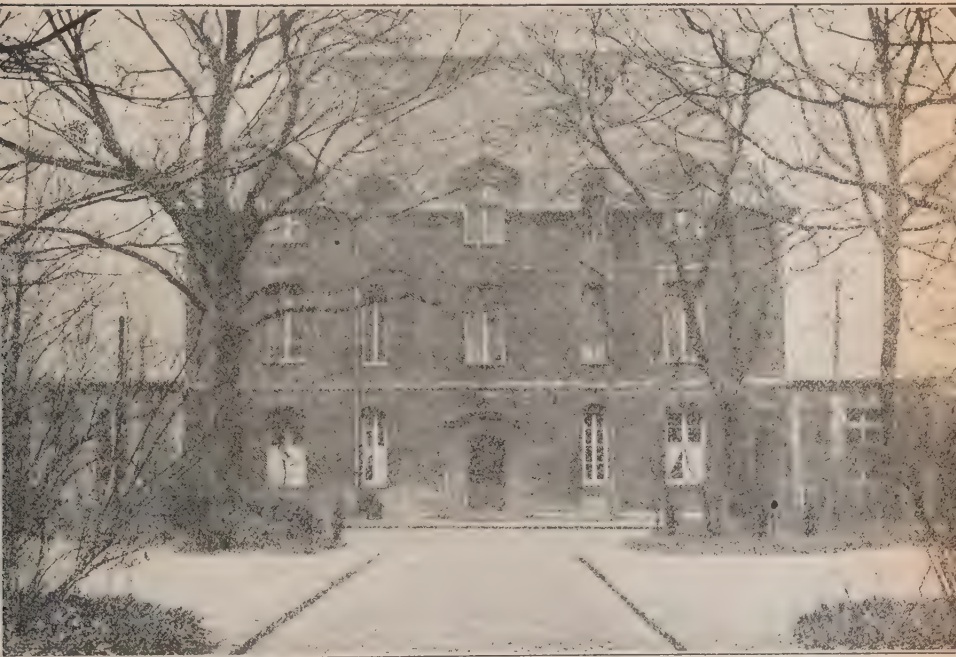
Les leçons sous les tilleuls du pavillon Gabrielle.

- Desault avait fondé la première clinique de chirurgie, Corvisart la première clinique de médecine ; Alibert qui avait été l'élève des deux illustres professeurs, à l'Hôtel-Dieu et à la Charité, institua, à leur exemple, la première clinique des maladies de la peau, à l'hôpital Saint-Louis. Le succès qu'il en

(1) ALIBERT, *Description des maladies de la peau*, Discours préliminaire, p. 2.

espérait ne se fit pas attendre. Il vit bientôt venir à lui une foule d'élèves, de praticiens déjà en renom et de savants étrangers de passage dans la capitale.

Les documents épars dans la correspondance, les souvenirs ou les ouvrages de quelques-uns de ceux qui l'entendirent,



Le pavillon Gabrielle en 1914.

certains détails qu'il a lui-même consignés dans ses livres, nous permettent d'évoquer assez exactement, à un siècle de distance, le maître, son auditoire et le lieu qui les réunissait.

Alibert choisit pour faire son cours le pavillon Gabrielle, coquettement isolé à l'est de l'enceinte quadrangulaire qui circonscrit l'hôpital Saint-Louis. Ce pavillon, demeuré intact jusqu'à nos jours, se divise en un rez-de-chaussée surmonté

de deux étages et d'un comble. La belle cour en miroir qui le précédait existe aussi, sauf que les tilleuls qui l'agrémentaient se sont mués en platanes. Par contre, les vastes jardins potagers qui le bordaient à l'est ont fait place à un faubourg populeux. Deux rues, orientées dans les directions nord-ouest sud-est et nord-est sud-ouest, limitent aujourd'hui de ce côté le pavillon et son jardin : la première est la rue Claude-Vellefaux, la seconde est la rue Alibert.

Au rez-de-chaussée du pavillon Gabrielle, l'administration avait fait aménager, sur la demande d'Alibert, un petit amphithéâtre destiné à recevoir le jeune professeur et ses élèves pendant les heures de conférence. Effectivement, c'est là qu'il donna ses premières leçons cliniques. Mais ce local ne tarda pas à devenir « trop petit pour contenir la foule des élèves et « surtout des médecins de toutes les nations qui venaient l'entendre (1) ». Alors, l'idée lui vint de transporter sa chaire en plein air, devant le pavillon. Comme il professait dans la fin du printemps et les premiers mois de l'été, la saison s'y prêtait à merveille. Un cadre de verdure égayé de chants d'oiseaux plaisait à son imagination poétique. En outre, sa mémoire, ornée de tous les souvenirs classiques, lui rappelait l'exemple des philosophes grecs, qui pratiquaient l'enseignement dans les jardins, les promenades, les places publiques, *sub Jove* ; et cette imitation des sages antiques n'était pas sans lui inspirer quelque fierté intime et sans rehausser à ses yeux sa double mission d'éducateur d'une élite et de guérisseur des foules. Ecoutez-le plutôt lui-même :

« Platon pratiquait jadis son enseignement dans un jardin du faubourg d'Athènes ; c'était sous des arbres chargés de fleurs et de fruits qu'il convoquait ses disciples chéris et électrisait leurs jeunes âmes ; il les haranguait tantôt dans une vaste plaine, tantôt sur

(1) DAUVERGNE, *Des nomenclatures et des classifications dermatologiques*, Paris, Masson, 1875, p. 4.

« le penchant d'une colline ; il semblait qu'il voulut se rapprocher ,
« davantage de la nature, comme pour mieux deviner ses merveilles.
« — Je n'ai ni la riche imagination ni l'éloquence entraînante du
« philosophe de la Grèce ; mais je suis tout plein du zèle qui l'ani-
« mait. Dans l'enceinte des cours spacieuses de l'hôpital Saint-Louis,
« près d'un pavillon solitaire, est une charmille où il semble qu'on
« respire un air plus salubre que dans les autres parties de ce vaste
« édifice ; c'est sous ces tilleuls dont la verdure est destinée à adou-
« cir la tristesse d'un lieu consacré à l'infortune que se rendent les
« malades préalablement choisis dans les salles et qui sont l'objet
« de l'entretien du jour. Ces malheureux, en proie pour la plupart
« à une multitude d'infirmités chroniques qui sèment tant d'amer-
« tume sur leur vie, se trouvent déjà rassurés, en songeant qu'on
« va disserter sur leurs maux et sur les remèdes appropriés à leurs
« longues douleurs. Ils s'avancent vers nous avec espérance, guidés
« par la main secourable de ces religieuses hospitalières sagement
« instituées pour adoucir les peines de l'existence, de ces vierges
« incomparables dont la voix est si consolante et dont les soins sont
« si généreux. Ils ne craignent pas d'exhaler leurs plaintes et de
« raconter l'histoire de leurs souffrances. Cette méthode de repré-
« sentation est sans contredit la plus instructive. Elle a déjà été fort
« utile à une foule de médecins qui habitent les provinces et qui,
« tous les ans, viennent s'initier dans les secrets d'une clinique rare
« et merveilleuse ce qu'on chercherait vainement ailleurs. Puissent les
« faits nombreux qu'ils ont observés, puissent les paroles qu'ils ont
« entendues de moi fructifier dans leur souvenir pour ma satisfac-
« tion particulière et pour la conservation de leurs semblables (1). »

C'est là, dans le jardin du pavillon Gabrielle, que, « mol-
lement apporté par un brillant équipage (2) », Alibert venait,
trois fois par semaine, exposer l'histoire des maladies de la
peau. Imaginez maintenant, sous le dôme vert des tilleuls, « un
public nombreux assis sur des bancs de bois » ; en face, l'o-
rateur « monté sur une estrade de planches peu solides,
« semblable à celles qui soutiennent les musiciens dans les

(1) ALIBERT, *Nosologie naturelle*, Avertissement, p. 6.

(2) *Lancette française*, 8 juin 1830.

« guinguettes » (1) ; entre les arbres les plus rapprochés, des tableaux suspendus aux branches et reproduisant les diverses formes de darts ; en arrière, dans la coulisse des massifs, de douces religieuses prêtes à conduire vers l'estrade les malades que le maître va appeler. Voilà le tableau d'ensemble.

Et voici Alibert, « d'une taille moyenne un peu ramassée. « Sa figure était agréable, bonne et cependant expressive et « même narquoise. Il était bien vêtu. Son linge était beau et « renouvelé chaque jour ; mais tout cela était mal arrangé. « A peine était-il assis qu'il croisait ses jambes et essuyait ses « pieds sur ses bas de soie blanc ; car il est resté fidèle à la « culotte courte jusqu'à sa mort. Tout en parlant, il chiffonnait sa chemise, son col, sa cravate, ce qui lui donnait l'air « un peu débraillé (2). » Ajoutez ces détails : « Dans le jardin, « sous les arbres... Monsieur Alibert gardait son chapeau en « parlant (3) », un « chapeau vacillant qui avait toujours l'air « de vouloir tomber (4) ». Il parlait avec un accent rouergat très prononcé ; « cet accent, au dire de tous ceux qui l'ont « connu, donnait à sa parole plus de piquant et de vivacité (5) » ; et la souple mimique de son visage expressif et mobile ajoutait encore aux effets de sa parole.

Portrait original, certes ! Discours plus pittoresque encore. Alibert possédait tous les dons naturels de l'orateur et savait mettre en jeu tous les artifices de l'art oratoire. Abordait-il des considérations générales sur les maladies ? sa voix se faisait grave, pleine, harmonieuse et déversait l'éloquence en larges périodes cadencées. Tour à tour, l'exclamation, l'apostrophe, l'antithèse et toutes les autres figures de la rhétorique venaient jeter leur éclat. Les citations latines alternaient avec

(1) HARDY, *Loc. cit.*

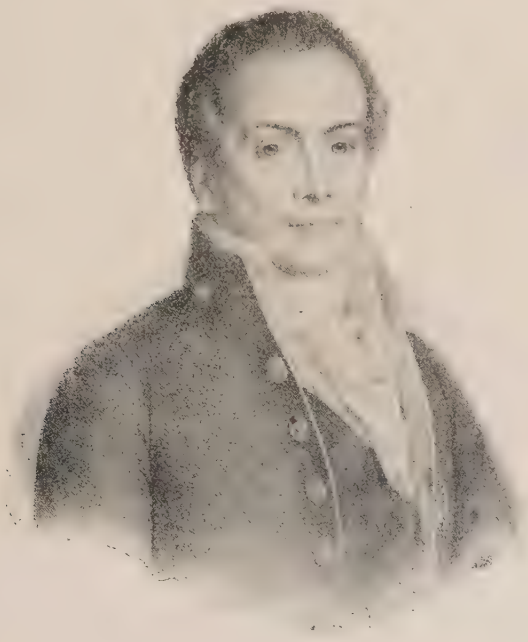
(2) POUÏÈS DE LA SIBOUTIE, *Loc. cit.*

(3) *Lancette française*, 9 mai 1829.

(4) HARDY, *Loc. cit.*

(5) POUÏÈS DE LA SIBOUTIE, *Loc. cit.*

les réminiscences grecques. Les philosophes antiques et les savants modernes étaient pris à témoin. Les auditeurs, sous le charme, applaudissaient. — Au contraire, décrivait-il les lésions d'une maladie déterminée, aussitôt la conférence tournait à la causerie. La phrase devenait plus brève, plus familière. Chaque description s'émaillait d'images vives, de com-



Alibert sous l'Empire.

paraissions le plus souvent heureuses, quelquefois un peu risquées, de souvenirs et d'anecdotes qui piquaient la curiosité. Alors crépitaient les applaudissements joyeux du public amusé ; et Alibert quelquefois, riait à son tour de sa manière de s'exprimer.

C'est qu'il n'avait rien du professeur austère et morose. Il déployait tous les moyens de séduction pour faire accepter et

aimer la science nouvelle à laquelle il consacrait tout son labeur. Il prenait en pitié tout médecin qui, en présence d'une « dartre vive ou d'une ichtyose, ne sentait pas aussitôt son « cœur palpiter ; il le déclarait dès lors dépourvu d'une « cation véritable (1) ». Lui-même parlait de ces maladies avec amour, avec fanatisme même. Une prostituée atteinte de syphilis, il la transformait en « une jeune prêtresse de Vénus « blessée d'un trait perfide de l'amour ». S'il rencontrait en chemin quelque pauvre porteuse d'une lésion cutanée intéressante pour l'instruction de ses élèves, il lui arrivait de la « traîner dans son carosse, à côté de lui », pour la leur montrer. Il s'extasiait sur la « beauté » d'une lésion bien épanouie. Son enthousiasme alors débordait jusqu'à friser parfois le ridicule. En voici un trait : « Un jour se présenta un pauvre « diable affecté d'éléphantiasis bien dessiné, bien caractérisé : « C'est superbe, s'écria Alibert — M. le Dr, ça peut-il se guérir ? » — Je vous ferai peindre. — Mais, monsieur, puis-je espérer « d'en guérir ? — Certainement, certainement ; mais je vous « ferai peindre. — Pourrai-je avoir un lit dans votre service ? « — Il vous en faudrait dix que vous les auriez » (2).

On imagine de quelle douce hilarité était pris le public du parterre en entendant ce dialogue du professeur et du malade sur l'estrade. Mais quels éclats de rire durent le secouer le jour où, voulant montrer l'abondance des squames dans le pemphigus foliacé, Alibert ouvrit soudain une boîte contenant toutes celles qu'on avait recueillies le matin même sur un malade atteint de cette lésion et les répandit en pluie sur la tête des auditeurs les plus rapprochés ! Quel sujet de gaîté encore que cette manie de désigner les malades par les noms de leurs maladies ! Un jour que la leçon roulait sur la dartre squameuse : « Approchez, dartre squameuse, dit M. Alibert ;

(1) ISID. BOURDON, art. Alibert in *Dictionnaire de la Conversation*.

(2) POUJOL DE LA SIBOUTIE, *Loc. cit.*

« et un homme se montre, ayant pendue sur sa poitrine une
« pancarte qui porte en grosses lettres : *Herpes squamosus* »
— Un instant après : « Avez-vous un *lichen*, ajoute le pro-
« fesseur ; a-t-on eu soin d'en faire descendre un ? » Le *lichen*
s'avance ; c'est un homme de 36 ans environ. « Faites passer
ce *lichen* ! » Une autre fois, à propos de la dermatose hété-
romorphe, paraît sur l'estrade « un malheureux privé de la
« vue et qui encore, par suite des accidents de la dentition, a
« eu la mâchoire inférieure ankylosée ; on a été obligé de lui
« briser les dents pour lui donner à manger. Cet homme pa-
« raît avoir 40 ans. « Il est gai ; il chante au lutrin, dit M. Ali-
« bert, et peut vous donner un échantillon de la justesse et de
« l'harmonie de sa voix. Chante donc, ankylosé ! » L'ankylosé
« se lève aussitôt et la leçon finit par le couplet :

« Dans un amoureux délire
• à Un berger, etc...

« assez proprement récité (1) ».

De tels procédés obtenaient un vif succès auprès des élèves. Or, comme tout succès engendre des critiques, des censeurs plus sévères reprochèrent bientôt à l'enseignement d'Alibert un manque de sérieux et de mesure, un abus de l'image et de la métaphore, un goût douteux dans le choix de celles-ci, une familiarité humiliante pour les malades, une exagération de mise en scène, et en tout cela une recherche trop affichée du succès facile. En basant leurs critiques sur le côté superficiel, comique ou tapageur de cet enseignement, ils ne voyaient ou feignaient de ne point voir ce qu'il apportait de nouveau, de sérieux et d'utile. Par l'entremise des sens et de l'imagination il ne visait qu'à impressionner plus fortement la mémoire. En réalité, comme le remarque Hardy, « c'était de la vraie clinique ». Alibert, faisant l'histoire des maladies de la peau, indiquait les détails les

(1) *Lancette française*, 9 mai et 6 juin 1829.

plus saillants de chacune, les caractères diagnostiques, et par la présentation de malades choisis, faisait passer sous les yeux de ses élèves les formes variées des maladies elles-mêmes.

« Notons bien, a dit Marjolin, que cette clinique créée par
« Alibert sur les maladies de la peau, doit faire époque dans
« les fastes de la médecine française ; que cette clinique fut
« un perfectionnement de la plus haute importance introduit
« dans l'enseignement pratique. Elle fut aussi une occasion
« de nouvelles recherches et de progrès pour la science ; elle
« devint un excellent exemple pour les médecins, les chirurgiens
« de tous les hôpitaux. Cet exemple n'a point été perdu
« et ne le sera jamais dans l'avenir. Notons également qu'Alibert
« a fait seul cette clinique pendant bien des années ; qu'il
« l'a toujours faite avec le même zèle, la même exactitude, le
« même succès ; que, plus que personne en France, il a concouru
« par cette clinique à démontrer la nécessité d'étudier
« les maladies de la peau ailleurs que dans les livres, à rendre
« leur étude moins difficile, à éclairer leur histoire, à perfectionner
« leur thérapeutique (1) ».

B) *L'écrivain*

« *La Description des maladies de la peau.* »

Verba volant, scripta manent. Alibert ne voulut pas laisser à la seule tradition orale le fruit de ses observations et de son expérience. Ceux qui venaient l'entendre à Saint-Louis étaient nombreux, sans doute ; ils ne représentaient cependant que la minorité des médecins qu'il désirait atteindre par-delà l'enceinte de cet hôpital. Pour soulager la mémoire des premiers et instruire à distance les autres ; pour fixer ses travaux et donner une base aux recherches de ses successeurs ; pour

(1) MARJOLIN, *Loc. cit.*

laisser enfin une œuvre durable, il produisit comme complément de ses cours cliniques, sa magnifique *Description des maladies de la peau*. C'est dans ces cahiers, grand in-folio, parus de 1806 à 1814, que se trouvent consignés les points de doctrine précisés par l'auteur dès cette époque et le premier essai de classement des maladies cutanées qu'il proposait en attendant mieux.

Dans un *Discours préliminaire* placé au seuil de ce livre, l'auteur avait soin de mettre en relief cette notion d'importance primordiale, à savoir : que la pathologie cutanée est inséparable de la pathologie générale et que l'étude de l'une ne va pas sans la connaissance préalable et complète de l'autre. C'est que la peau, de par sa structure et ses fonctions, est en relations plus ou moins étroites avec tous les autres appareils de l'économie. Que ceux-ci soient lésés dans leur structure ou troublés dans leur fonctionnement, la peau réagit ou est susceptible de réagir secondairement. Dès lors, nombre de lésions cutanées apparaissent comme la simple manifestation extérieure d'un mauvais état organique ou fonctionnel des viscères profonds. De là leur fréquence et leurs variétés d'aspect et d'allure.

« Les maladies dont je traite, dit-il, sont d'autant plus multipliées que la peau qui en est l'objet, répond à tous les viscères et participe, en quelque sorte, à toutes les fonctions du corps humain. Tapissée de nerfs, d'artères, de veines, de lymphatiques, peuplée de glandes, partout imprégnée du corps muqueux, sa structure se diversifie à chaque instant comme ses usages... Aucun phénomène de l'organisme ne lui est étranger (1). »

Inversement, les maladies cutanées peuvent avoir une répercussion fâcheuse sur les organes profonds. Dans ces cas-là, « quoiqu'on ne puisse pas dire rigoureusement que la ma-

(1) ALIBERT, *Description des maladies de la peau*, Discours préliminaire, p. VI.

« tière ou les humeurs particulières qui signalent extérieure-
« ment ces maladies, puissent se déplacer d'un organe à l'au-
« tre, il s'opère néanmoins des refoulements et des transports
« manifestes de l'irritation morbifique, lorsqu'une issue quel-
« conque lui est fermée... j'ai vu les Dartres déterminer l'a-
« poplexie, le catarrhe suffoquant, etc... La gourme muqueuse,
« par ses métastases, cause des diarrhées, des gonflements
« dans les articulations et dans le bas-ventre des en-
« fants... (1) »

Ces métastases se produisent, notamment, quand une thé-
rapeutique brutale ou intempestive est venue brusquement
contrarier ou interrompre une éruption cutanée en évolution
ou pleinement épanouie. Grave sujet de réflexion pour le
« médecin-clinique ». Quel est, dans ces circonstances, le but
secrètement poursuivi par la nature ? Dans les opérations
mystérieuses de celle-ci, quel rôle, utile ou néfaste, est assi-
gné à certaines maladies de la peau ? « En méditant avec pro-
« fondeur cette intéressante matière, je n'ai pu méconnaître
« le rôle avantageux que jouent la plupart de ces maladies
« pour la conservation humaine. Semblables aux orages de
« l'univers qui purgent l'atmosphère en la troublant, elles
« sont envisagées par le Pathologiste éclairé, comme des fer-
« ments purificateurs qui délivrent le corps vivant de quel-
« que substance ennemie (2). »

Mais il ne suffit pas d'avoir surpris le caractère de mobilité,
le danger de répercussion, l'espèce d'influence utile que pré-
sentent parfois ces maladies. Il faut s'efforcer surtout d'é-
claircir leurs origines, de pénétrer leurs causes. Or, en les étu-
diant à ce point de vue, on voit qu'un grand nombre relèvent
de viciations humorales ; et Alibert parle à tout instant de
« virus herpétique », de « vice dartreux », expressions vagues

(1) ALIBERT, *Description des maladies de la peau*, Discours préliminaire, p. XV.

(2) *Ibid.*, p. XVIII.

sous lesquelles il désigne le « principe morbifique » des éruptions dartreuses ou herpétiques. Ce sont les plus nombreuses. D'autres paraissent dues à une infection, à un empoisonnement momentané des humeurs, comme les *exanthèmes aigus*. D'autres se développent sous l'influence d'insectes, de parasites venus de l'extérieur. Les unes tiennent à la constitution de l'individu ; d'autres sont accidentelles ; les unes sont contagieuses, les autres non. Autant de points importants à élucider.

De même, il importe de savoir qu'une même cause produit souvent des effets très différents : témoin le polymorphisme des lésions dues au « virus syphilitique ». Par contre, des phénomènes pathologiques de même ordre peuvent relever de causes très variées. « On confondait habituellement sous le « nom de *gale*, dit Alibert, des altérations du système dermoïde qui n'ont d'autre rapport avec cette affection que de « provoquer le développement multiple de boutons papuleux « qu'accompagnent des démangeaisons vives et constantes. « ... Le *prurigo* diffère essentiellement de la *gale* par son « caractère non contagieux... La *gale*, au contraire, se transmet par l'unique voie de la contagion (1). » Les exemples analogues abondent.

Ces considérations sur la nature, les manifestations, le rôle des maladies de la peau prennent toute leur valeur aux yeux du thérapeute et lui dictent la conduite à tenir dans chaque cas particulier. S'il a appris à ne pas considérer les lésions de la peau comme autant d'entités morbides, il ne visera pas toujours à combattre directement ces lésions elles-mêmes, mais leurs causes. C'est le moyen le plus sûr d'obtenir leur guérison. « Il ne suffit pas toutefois, pour y parvenir, de faire « disparaître les empreintes morbifiques qui souillent l'extérieur du système dermoïde ; de nettoyer, en quelque sorte,

(1) ALIBERT, *Description des maladies de la peau*, p. IV.

« cette grande surface sensible en lui rendant l'éclat qu'elle a perdu ; il faut arriver à la source du mal et agir quelquefois d'après une multitude d'indications différentes (1). »

Ce faisant, il faut encore user de circonspection et de prudence. Dans certaines maladies où la peau joue le rôle d'une soupape de sûreté par laquelle s'échappent les déchets que ne laissent plus passer les organes normaux de l'élimination, bloquer brusquement cette soupape, ce serait bloquer l'organisme tout entier. Le thérapeute pourra donc être amené à respecter momentanément le flux extérieur ; en tout cas, à ne l'endiguer que progressivement et dans la mesure où les filtres internes seront redevenus aptes à assurer leur fonction épuratrice.

En toute circonstance, la thérapeutique doit s'appuyer sur la physiologie. Alibert insiste sur ce point ; c'est l'occasion pour lui de s'élever avec force contre « l'absurde doctrine des médicaments prétendus spécifiques qui n'est que trop consolidée par les préjugés les plus anciens ». Il s'attache à démontrer que les remèdes auxquels on attribue une action particulière sur les altérations de la peau « n'agissent, pour la plupart, qu'en influant sur l'activité des exhalans, qu'en provoquant l'action du système lymphatique, qu'en suscitant les évacuations alvines ou le flux des urines, ou enfin, en modifiant d'une manière quelconque la puissance des propriétés vitales (2) ».

D'ailleurs, même dans cette limite, les médicaments risqueraient d'être souvent impuissants sans le concours d'une hygiène alimentaire rationnelle. Le régime de vie, les aliments, les boissons doivent entrer dans le traitement des maladies cutanées. Alibert y revient à tout instant. Au chapitre des *Dartres*, par exemple, il écrit : « C'est une observation bien vulgaire, mais qui n'en est pas moins pleine de vérité que les

(1) ALIBERT, *Description des maladies de la peau*, p. XVII.

(2) *Ibid.*, p. XIX.

« viandes salées ou fumées, que les ragoûts dont on rehausse
« la saveur par des épicerie, que les liqueurs alcooliques, que
« les vins spiritueux donnés dans leur état de pureté, retardent,
« empêchent ou contrarient du moins la solution naturelle des éruptions herpétiques. Je puis dire avoir constaté
« par une foule de faits qu'il serait minutieux de rapporter,
« que toutes les nourritures échauffantes sont dans une opposition véritable avec l'effet des remèdes et, lorsque j'étais
« attentif à la marche et aux changements de l'éruption, je reconnaissais constamment le lendemain les écarts de régime
« que les malades avaient commis la veille. Rien n'est donc
« plus nécessaire que de surveiller les malades sur le choix
« des aliments et des boissons (1) ».

Voilà comment, en maints endroits de cette *Description des maladies de la peau*, Alibert énonçait avec force et conviction, ces grandes vérités physiologiques, ces utiles considérations médicales qui font voir dans les lésions cutanées autre chose que des accidents plus ou moins bizarres ; qui assignent à ces maladies leur véritable valeur, en les rapportant à divers états, plus ou moins faciles à caractériser, de la constitution, des humeurs et des organes intérieurs. Lorry, il est vrai, avait déjà entrevu et formulé ces vérités, mais son ouvrage était demeuré inconnu du grand public médical et n'avait pas eu d'influence. Ce fut le principal mérite d'Alibert de les reprendre, de les appuyer sur de nouvelles observations, de les mettre en relief dans un enseignement suivi et de les fixer pour la postérité dans un bel ouvrage.

Car ces idées doctrinales forment la partie la plus solide de sa *Description*, celle qui a le mieux supporté l'épreuve du temps et de la critique. Pour ce qui est de la méthode suivie par l'auteur de ce livre et de l'essai de classification auquel elle le conduisit, on ne saurait dire qu'elle ait satisfait com-

(1) ALIBERT, *Description des maladies de la peau*, p. 96.

plètement toutes ses espérances. Grâce à elle cependant, il put mettre de l'ordre dans le chaos où se trouvaient confondues les maladies cutanées qu'il étudiait. Ce premier résultat n'était pas négligeable. Alibert rangeait les maladies d'après leurs affinités de cause, d'évolution, d'apparence extérieure et de durée, toutes choses supposant une identité de nature et indiquant un traitement analogue. Tentative risquée à une époque où la nature exacte d'un grand nombre de maladies échappait encore à la connaissance ! Mais, si la plupart des groupes proposés devaient se disloquer et faire place à d'autres à mesure que s'éclairerait l'étiologie de ces maladies, la méthode suivie ne perdait rien de sa valeur et de son utilité ; elle conduisait au contraire, à toutes les découvertes futures et s'accommodait d'avance de tous les classements nouveaux.

Alibert ne s'y trompait pas, d'ailleurs, et il l'indiquait avec prudence : « Une des grandes fautes, écrivait-il, auxquelles
« on s'expose quand on entreprend l'étude des sciences natu-
« relles, c'est de transiger avec une vitesse répréhensible sur le
« résultat des faits observés. Aussi n'ai-je voulu arrêter en-
« core aucune classification. Je me suis contenté de grouper
« les maladies à mesure qu'elles ont paru m'offrir des points
« d'affinité, ou les traits les plus frappants de leur analogie et
« de leur ressemblance (1) ».

En conséquence, il ne se souciait nullement encore d'établir un tableau des maladies aux divisions symétriques, ni de réformer la nomenclature généralement adoptée. Il se contentait de désigner les maladies par leurs dénominations courantes. De même, il empruntait à Mercuriali et aux traditions depuis longtemps répandues la grande division topographique des Teignes et des Dartres. Dans le groupe des *Teignes*, il faisait entrer les maladies du cuir chevelu qui ne se montrent guère que dans l'enfance et dans la jeunesse et qui exigent une con-

(1) ALIBERT, *Description des maladies de la peau*, p. XXI.

duite médicale toute spéciale. Sous le nom de *Dartres*, « ces tristes et repoussantes infirmités », il désignait des maladies aux formes multiples, attaquant tous les âges, se localisant sur toutes les régions du corps, relevant souvent de causes organiques obscures et nécessitant un double traitement, interne et externe. Seulement, — et c'était là ce qu'il apportait de nouveau, — il distinguait dans chacun de ces deux grands groupes des variétés nettement caractérisées : teignes faveuse, granulée, furfuracée, amiantacée, muqueuse ; dartres furfuracée, squameuse, crustacée, rongeante, pustuleuse, phlycténoïde ; chacune de ces variétés étant susceptible de se décomposer à son tour en sous-variétés ; par exemple, la dartre squameuse qui peut être humide, orbiculaire, centrifuge ou lichénoïde ; ou encore la dartre rongeante qui se présente comme idiopathique, scrofuleuse ou vénérienne. En dehors des dartres et des teignes, qui étaient de beaucoup les groupes les plus riches, Alibert décrivait à part les *Pliques*, les *Ephélides*, les *Cancroïdes*, les *Lèpres*, les *Pians*, les *Ichtyoses* et enfin les *Syphilides* ; et cela formait autant de groupes nouveaux avec leurs variétés.

Dans l'exposé détaillé de chacun de ces groupes, Alibert suivait un plan méthodique et rigoureux. Il débutait par des considérations générales sur le groupe morbide, énumérait ensuite ses diverses espèces, traçait la description de chacune et l'appuyait d'observations s'y rapportant. Puis, il passait en revue les phénomènes généraux qui caractérisent les maladies du groupe pendant leur évolution, les causes organiques qui influent sur leur développement, les causes extérieures qui paraissent les favoriser, le siège spécial des différentes espèces, les résultats fournis par l'autopsie cadavérique, l'analyse chimique, les méthodes de traitement interne et externe. Il procédait, comme l'a justement remarqué M. Brodier, à la manière d'« un classique nourri des classiques. Ses tables de

« matières, avec les têtes de chapitres qui se répètent invariablement de la même manière, sont ordonnées et alignées comme un jardin de Le Nôtre (1) ».

Le livre tout entier est d'une lecture aisée, instructive, attrayante. Il est écrit dans une langue claire, souple, imagée, maniée par « un visuel et un artiste » (2). Car, tout est là : Alibert, en présence des maladies dont il écrit l'histoire, s'émeut, s'extasie devant leur « beauté ». Ses regards en sont pénétrés. Il veut que d'autres le soient au même degré. Pour leur faciliter cette exacte représentation, l'écrivain chez lui se double d'un peintre ; il trace des descriptions qui sont de véritables tableaux. Tout d'abord il en esquisse les grandes lignes en dégageant, en mettant en relief les traits saillants, caractéristiques des maladies. Puis, il passe aux touches de détail en précisant leurs apparences, leurs modalités particulières et toujours sous la forme représentative. Suivant le mot de Cazenave, il traduit « les symptômes par des images. » Les godets faviques ressemblent « aux alvéoles d'une ruche à miel » ou aux cupules des lichens qui couvrent le tronc de certains « arbres ». Les tumeurs du mycosis fongoïde ont « l'aspect » et la consistance des tomates mûres ». Et mille autres comparaisons plus ou moins heureuses. Ou bien c'est un geste, une réflexion de malade qu'il fixe au passage. Ici c'est un homme atteint d'un violent prurit plantaire qui le contraint, même en public, d'ôter son bas et son soulier « pour se gratter » en liberté jusqu'à ce que sa démangeaison soit apaisée ». Ailleurs, c'est une carmélite à qui sa chemise de laine avait occasionné un prurigo latent et « qui était tellement tourmentée par ce prurigo que, la nuit, elle s'élançait précipitamment de sa couche et trouvait une sorte de soulagement à se placer à nu sur le carreau de sa chambre ». Etc. etc...

(1) L. BRODIER, *L'enseignement d'Alibert* (Paris médical, mars 1914).

(2) SABOURAUD, *Pityriasis et alopecies pelliculaires*, Paris, 1904, p. 26.

Détails et anecdotes qui fixent l'attention du lecteur et meublent de faits sa mémoire.

Mais quelques observations tirées de ce livre feront mieux voir quelle était l'habileté d'Alibert dans l'art de brosser ces



Thomas Quart dit *le Gueux* (Plique multiforme).

portraits dont plusieurs sont restés célèbres. Voici entre autres un cas souvent cité de Plique multiforme. C'est l'histoire de Thomas Quart, dit le Gueux.

« J'ai observé il y a peu de temps, à Paris, Thomas Quart (dit « le Gueux) dont l'histoire est intéressante à raconter. Il s'occupait « habituellement à ramasser des chiffons dans les rues, ou deman- « dait l'aumône quand cette ressource ne lui suffisait pas pour vivre. « Il était âgé de quarante-cinq ans, très robuste, d'une constitution

« marquée par la prédominance bilieuse. Il avait un air sinistre et
« était toujours affamé. Sa barbe longue et touffue, ses sourcils épais
« et arqués, lui donnaient un aspect sombre et farouche. Presque
« toutes les parties de son corps étaient velues. A ce physique véri-
« tablement pittoresque, il joignait une malpropreté dégoûtante dans
« laquelle il paraissait se complaire et qui le rendait hideux à con-
« templer. Il aimait passionnément à boire et à s'enivrer, et lorsqu'il
« avait un peu plus d'argent qu'à son ordinaire, il consumait en un
« instant ce qui aurait pû le faire subsister pendant plusieurs jours.
« Il avait une aversion invincible pour le travail, trouvait d'ailleurs
« sa condition très heureuse. Dans les premiers temps où j'ai eu
« l'occasion de le voir, les longs poils de sa barbe ne s'étaient point
« encore piqués et il se mettait souvent aux gages des peintres
« pour leur servir de modèle. Cet homme était Polonais. Il était
« né à Belséjour, ville voisine de Varsovie, d'une femme du pays et
« d'un Français qui était au service du roi Stanislas, en qualité de
« tapissier. Ses parents n'avaient jamais eu la plique ; il est vrai
« qu'ils vivaient dans une condition aisée, où on rencontre beaucoup
« plus rarement cette maladie. — Thomas Quart éprouva, à l'âge de
« trois ou quatre ans, une gourme très abondante qui donna lieu à
« la chute de tous ses cheveux. Cependant ils repoussèrent, et lors-
« qu'ils eurent atteint une longueur considérable, ils se pliquèrent.
« La révolution de Pologne survint, cet homme se réfugia en
« France à l'âge de dix-huit ans pour y exercer l'état de son père.
« Vers cette même époque, il se laissa choir du haut d'un arbre et fut
« grièvement blessé à la tête. On le porta à l'Hôtel-Dieu et c'est là
« que ses cheveux piqués lui firent ressentir des douleurs très vives.
« Immédiatement après sa guérison, il se fit ermite dans la forêt de
« Sénart. L'ordre du couvent dans lequel il entra n'admettant ni les
« cheveux ni la barbe, on le rasa. Il resta dans cette solitude jusqu'à
« l'âge de trente ans, s'occupant aux travaux de la campagne. Son
« monastère ayant été détruit dans le commencement des troubles
« révolutionnaires qui agitèrent la France, il tomba dans l'indigence
« la plus affreuse. Dès lors, il fut contraint de se faire employer
« dans les travaux publics. Le peu de soin qu'il prit de sa tête et la
« honteuse crapule dans laquelle il vécut depuis ce temps, firent que
« ses cheveux se pliquèrent avec la même intensité qu'auparavant.
« Les douleurs céphalalgiques dont j'ai fait mention plus haut se
« répétèrent et le malade éprouva un tiraillement, une raideur

« dans tout le cuir chevelu, qui l'empêchait de mouvoir le cou. Il prit
« le parti de se faire couper les cheveux et la barbe, ce qui ne fut
« suivi d'aucun accident fâcheux. Depuis l'an 1793, il a subi trois
« fois la même opération. Il y a environ dix-huit mois qu'il rentra
« ivre dans une chétive chambre qu'il occupait au faubourg Saint-
« Marceau. Bientôt après il voulut en sortir, mais, dans le trouble de
« ses fonctions intellectuelles, il passa par la fenêtre au lieu de
« prendre le chemin de la porte et tomba d'un deuxième étage dans
« une cour pavée. Il se fit seulement une plaie longitudinale à la ré-
« gion temporale du côté droit. Il fallut derechef le transporter à l'hô-
« pital d'où il était déjà sorti depuis six semaines, guéri d'une con-
« tusion qui lui avait été faite sur les reins par la roue d'une pesante
« voiture. Pour mieux panser sa blessure, on lui enleva presque tous
« ses cheveux, qui étaient noirs et d'une extrême finesse. On lui lais-
« sa uniquement autour de la tête une couronne composée de cin-
« quante mèches pliquées, c'est-à-dire rapprochées les unes des
« autres, mêlées et agglutinées par une matière grasse, onctueuse,
« très fétide, et d'une odeur *sui generis*. Leur arrangement ne pou-
« vait être mieux comparé qu'à la texture d'un feutre. Ces mèches,
« assez longues pour couvrir une partie de la face, étaient à peu près
« de la grosseur du petit doigt ; quelques-unes d'entre elles étaient
« très petites et semblaient se rapprocher pour former des mèches
« plus considérables. La manière dont les cheveux étaient mêlés don-
« nait aux mèches une forme contournée, noueuse ; elles étaient
« plus grosses à leur base qu'à leur sommet, terminé par une pointe
« très déliée. A l'époque dont je parle, sa barbe, n'était point pliquée
« parce qu'il avait l'attention de la laver tous les jours à la première
« fontaine qui s'offrait à sa rencontre ou dans l'eau de la Seine. Par
« ce moyen, disait-il, il empêchait les poils de s'échauffer. Il faut
« croire qu'il a négligé dans la suite ce soin important de propreté
« puisque nous l'avons revu six mois après avec plusieurs pliques
« au menton, lesquelles étaient infectées d'une multitude innom-
« brable de poux. Il exhalait en dernier lieu une odeur si repous-
« sante que personne ne voulait le loger. Tous les traits de sa phy-
« sionomie étaient altérés par la maigreur ; sa voix était faible et
« rauque ; il mendiait son pain par des sons plaintifs et entrecou-
« pés. Il expectorait sans effort une matière purulente. Une soif
« inextinguible le dévorait et le contraignait sans cesse à faire des
« excès nouveaux dans la boisson du vin, de la bière et des liqueurs

« spiritueuses. Ses jambes chancelantes pouvaient à peine le supporter dans les rues. J'examinai la couleur de sa peau qui était terreuse « et scorbutique depuis qu'il couchait la nuit sur les fumiers. Il fut un « temps, moins malheureux pour son existence, où cet individu si « singulier s'avisa d'établir une sorte de spéculation sur les pliques « qui se manifestaient à la partie antérieure de sa tête. Il les laissait « couper pour de l'argent, à deux élèves en médecine pour lesquels « il était devenu un objet d'étude et d'observation. Je lui achetai moi-même trois mèches que je conserve dans ma collection pathologique (1) ».

Voici maintenant l'histoire de Louis-Joseph Dujardin, atteint de lèpre tuberculeuse léontine.

« Je consigne ici l'un des exemples les plus terribles de la Lèpre « tuberculeuse. Louis-Joseph Dujardin, ancien domestique dans la « Guyane française, âgé de 45 ans, né en France, dans le département du Nord, de parents morts dans un âge peu avancé. Tempérament bilieux, lymphatique; constitution forte, ayant les cheveux bruns. Dujardin d'ailleurs, ne se rappelait pas avoir éprouvé « jusqu'à l'âge de dix-huit à dix-neuf ans aucune maladie remarquable. Arrivé au dépôt des troupes de Lorient, pour se rendre « aux colonies et obligé de s'embarquer six mois après, il en fut « empêché par une légère inflammation érysipélateuse à la face, qui « n'eut aucune suite fâcheuse. Depuis, parti pour Cayenne, il éprouva « à son arrivée une fièvre qui prit d'abord le caractère de continue, « puis celle de tierce, laquelle ne céda qu'à l'usage longtemps continué du quinquina, aromatisé par la canelle, la girofle et autres « épices. Sorti du service, il entreprit et conduisit des travaux pour « les chemins de Cayenne. C'est à cette époque et au milieu de « toutes les intempéries des saisons et du climat qu'il fit une chute « sur la partie centrale de l'abdomen; il en résulta un gonflement « considérable qu'on dissipa par l'usage des cataplasmes. Relevé de « maladie, Dujardin entra comme économe à l'hospice de l'Ile-la-Mer. Là, il se traita d'une gonorrhée, ainsi que d'une gale canine; « mais les remèdes qu'il employa furent insuffisants, ce qui prolongea longtemps ces maladies. Après trois ans de séjour dans « l'île, il entreprit le cabotage le long de la côte de Cayenne, fit le

(1) *Description des maladies de la peau.*

« voyage de Surinam, etc. Il est utile de rapporter toutes ces cir-
« constances parce qu'elles peuvent jeter quelques lueurs sur la
« nature des causes qui produisent la Lèpre tuberculeuse. Vers ce
« même temps, il habita un canton très marécageux et couvert tous
« les matins de brouillards très épais. Il se sentit d'une fièvre très
« véhémement avec délire ; il se rétablit. Après avoir navigué et avoir
« essuyé beaucoup de traverses, il se détermina à rentrer en France.
« Il vendit le peu qu'il avait et s'embarqua. Lorsqu'il se fut rap-
« proché des contrées européennes, il éprouva une toux très rebelle ;
« cette toux ne lui laissait aucun repos ; elle dura pendant 18 mois.
« A peine cette affection fut-elle dissipée qu'il en survint une autre
« non moins terrible et d'où date à peu près la maladie dont il s'a-
« git dans cet ouvrage : c'était une fluxion phlegmoneuse à la partie
« latérale droite de la face : fluxion formée aux dépens de la glande
« parotide du même côté et pour laquelle furent employés les réso-
« lutifs et les émollients. La tumeur dissipée, il se manifesta une
« œdématie de la face, des mains, des jambes, etc. ; vers le même
« temps, on remarqua une exsudation séreuse de la peau qui se dé-
« pouilla de son épiderme sur les côtés du nez ; il se formait sur les
« joues des croûtes d'un jaune verdâtre, d'où suintait un liquide
« fétide et abondant. D'ailleurs on remarquait une bouffissure pres-
« que générale, plus sensible vers le visage ainsi qu'aux extrémités
« supérieures et inférieures, avec des rides très prononcées. Tout le
« système dermoïde était dur à un point qu'on eut dit qu'il était
« dans un état de squirre ; tous les poils étaient tombés ; il s'en était
« néanmoins conservé quelques-uns sur une portion de la barbe.
« Les cheveux avaient subi le même sort. Les ongles des pieds et
« des mains étaient altérés par le dessèchement, autant que par
« une matière jaunâtre, épaisse, susceptible d'acquérir beaucoup de
« dureté et de consistance. Indépendamment de ces phénomènes
« morbifiques, on remarquait des petits boutons isolés, arrondis,
« élevés, semés de loin en loin sur les bras et les jambes, se rappro-
« chant beaucoup, au premier aspect, des verrues, aussi durs qu'elles
« mais sans stries. Le mucus du nez coulait difficilement ; il était
« mêlé d'un sang noir et épais. Bientôt on vit s'accroître tous les
« symptômes. Il arriva un gonflement phlegmoneux et érysipéla-
« teux tout le long du bras gauche avec des phlyctènes considéra-
« bles à la partie interne de l'avant-bras. La respiration était pres-
« que étouffée. Je fis pratiquer des fomentations aromatiques ; j'ad-

« ministrai des boissons vineuses, des décoctions de quinquina, etc.
« Le pouls se soutenait. L'altération, la soif étaient insupportables.
« Le nez du malade semblait acquérir de jour en jour plus de vo-
« lume. C'est alors que le visage devint affreux ; il était d'une gros-
« seur démesurée. Les élèves qui venaient à l'hôpital Saint-Louis
« suivre mes leçons de clinique furent frappés d'une sorte d'épou-
« vante, lorsqu'ils virent ce malheureux étendu sur son grabat et
« qu'ils entendirent sa voix rauque et glapissante ; ils crurent enten-
« dre les glapissements d'une bête féroce ; sa vue seule inspirait l'ef-
« froi. Le peintre qui le peignait ne pouvait supporter l'odeur fétide
« qui s'exhalait de sa bouche ; j'étais contraint de le supplier pour
« qu'il supportât courageusement ses dégoûts ; je me mettais à
« côté de lui ; j'en aspergeais de vinaigre ; je suis encore à comprendre
« comment nous avons pu rester pendant cinq jours environnés de
« cette infection. Il y eut une nuit terrible. La fièvre se déclara avec
« violence. Le malade crachait le sang et le pus. Ses membres sem-
« blaient tomber dans une espèce de mortification. Il y avait des
« phlyctènes qui perçaient et qui étaient remplacées par des escarres
« blanchâtres. L'affaiblissement était à son comble : les yeux abat-
« tus, larmoyants. Les croûtes s'étendirent considérablement et pri-
« rent du côté de la bouche et du nez un aspect brunâtre ; elles
« étaient situées circulairement sur le côté et le long de la commis-
« sure des lèvres. Ces croûtes, avec les rides horribles du visage,
« contribuaient à imprimer à la physionomie du malade l'aspect du
« lion. Enfin la Lèpre fit des progrès considérables. La prostration
« des forces devint extrême ; le pouls était faible et déprimé ; la poi-
« trine s'embarrassa ; le malade cessa d'expectorer. Il mourut dans
« les angoisses les plus déchirantes (1). »

Voici enfin la très curieuse histoire des fameux frères Lambert, atteints d'une ichtyose cornée, qu'ils promenèrent dans l'Europe entière.

« La pathologie cutanée ne contient aucun fait qui soit aussi ex-
« traordinaire que celui dont on va lire les principaux détails. En
« l'an 1803, il parut à Paris deux individus qui avaient fondé une
« sorte de spéculation sur la curiosité publique. Ils s'annonçaient

(1) ALIBERT, *Description des maladies de la peau*, p. 136-137.

« comme frères et portaient les noms de Jean et de Richard Lam-
« bert. J'allais les visiter et les contempler plusieurs fois la semaine
« Je me souviens que leur conducteur, nommé Joanny, se plaignait à
« moi de ce qu'il y avait à Paris si peu d'amateurs, ce qui rendait
« leur gain très peu considérable. A cette époque, ils avaient déjà
« parcouru l'Allemagne et M. Tilésius, célèbre médecin de Leipzig,
« s'était donné beaucoup de peine pour les dessiner et les graver lui-
« même. Lorsque je vis les deux jeunes gens dont il s'agit, je trouvai
« qu'ils se ressemblaient beaucoup par la couleur de leurs cheveux
« et de leurs sourcils qui étaient d'un châtain-clair ; tous deux
« avaient le front étroit et haut, le nez gros ; l'un des deux l'avait
« néanmoins très aplati à sa racine. Ils étaient d'ailleurs doués du
« tempérament qui prédomine chez les Anglais et il n'était point
« difficile de deviner quelle était leur patrie. Tout le corps de ces
« individus si singuliers était recouvert d'écailles, ayant une appa-
« rence et une consistance cornées ; les seules parties qui en fussent
« dépourvues étaient la face, la paume des deux mains et la plante
« des deux pieds, ainsi que les interstices et les bouts des doigts,
« comme nous l'avons observé dans l'ichtyose nacrée. On n'aperce-
« vait pas non plus d'écailles sur le gland et sur un petit espace
« des aines et des aisselles, etc. On s' imagine bien qu'à mesure que
« ces individus parcouraient les différentes villes de France, pour se
« donner en spectacle, on les accablait de questions. On voulait tout
« savoir sur leur origine : voici ce qu'ils racontaient à ceux qui allaient
« les voir avec surprise et curiosité ; ils prétendaient descendre en
« droite ligne d'un sauvage écailleux lequel fut autrefois trouvé au
« détroit de Davis et conduit par des voyageurs à Philadelphie. Ce
« sauvage, qui était pour le moins un Africain, ayant épousé une
« femme européenne, eut un fils qui hérita de cette enveloppe cornée.
« On le nomma Lambert. Celui-ci eut à son tour six enfants mâles
« qui présentaient absolument le même phénomène. De ces six en-
« fants il n'y en eut qu'un seul qui se conserva, c'était Edouard
« Lambert auquel John et Richard, qui font l'objet de cette observa-
« tion, doivent le jour. Il vivait à Enstonhall, dans le comté de Suf-
« folk, servait le lord Huntingfield en qualité de chasseur et fut tué
« fort vieux pendant qu'il exerçait ce métier. A ce mélange de faux
« avec le vrai, le spéculateur Joanny, dont j'ai déjà fait mention, qui
« promenait les frères Lambert, comme on promène tous les jours
« divers objets de curiosité, joignait une fable plus absurde pour

« mieux capter la crédulité populaire. Il assurait dans ses affiches
« qu'on avait rencontré dans les contrées désertes de Bothany-Bay
« des peuplades d'hommes porcs-épics, absolument semblables à
« ceux qu'il montrait au public. Les vrais savants n'ajoutaient au-
« cune foi à ces assertions si ridicules ; ils connaissaient d'ailleurs
« la généalogie des frères Lambert par les *Transactions philosophi-*
« *ques*. Personne n'ignore qu'en 1732 Jean Machin, professeur d'as-
« tronomie à Gresham, décrivit le père primitif de cette étrange fa-
« mille. Il ajouta à sa notice la gravure d'une de ses mains. Vingt-
« quatre années s'écoulèrent, sans qu'il fut rien publié sur cet homme
« écailleux qui avait tant excité l'attention générale. Mais, en 1775,
« Henri Baker raconta dans le même recueil qu'un homme, affecté
« d'une maladie de peau des plus rares, se faisait voir à Londres
« pour de l'argent et qu'il conduisait avec lui son fils âgé de huit
« ans ayant la même maladie. Ce dernier est précisément le père des
« deux frères Lambert dont nous donnons ici l'histoire ; il est digne
« d'observation que leur infirmité se propage toujours en ligne mas-
« culine et qu'ils ont eu sept sœurs dont aucune n'a eu part à cet
« accident. Eux-mêmes attestent qu'ils étaient exempts de l'Ichtyose
« cornée dans les premiers jours de leur naissance. Ce ne fut qu'en-
« viron six semaines après qu'ils commencèrent à en être attaqués ;
« elle acheva de se développer dans l'espace d'un an et semblait en-
« suite prendre de l'accroissement à mesure qu'ils avançaient en
« âge. Ces deux individus avaient été faibles dans leur enfance ;
« l'aîné surtout avait été rachitique ; ils n'étaient pas d'ailleurs mal
« constitués ; aucun vice organique ne se présentait à l'extérieur ;
« les traits de la face avaient leur conformation naturelle ; le som-
« met de leur tête était écailleux et presque chauve. Partout où les
« écailles abondaient, les poils étaient rares ; il n'y en avait que dans
« les intervalles ; malgré le fourreau dur et corné dont ces hommes
« étaient investis, il était facile de voir que les viscères contenus dans
« les cavités thoracique et abdominale n'étaient aucunement endom-
« magés ; leurs facultés cérébrales n'avaient jamais été troublées ;
« les parties de leurs corps privées d'écailles jouissaient d'une sen-
« sibilité ordinaire. On observait seulement que ces individus exha-
« laient assez habituellement une odeur fétide et forte. Lorsqu'ils se
« montrèrent à Paris, les médecins, les naturalistes s'empressèrent
« d'observer la position, la direction, la forme de leurs singulières
« écailles : ils tachèrent même d'en arracher pour les étudier avec

« plus de soin. Celles qui étaient situées sur le dos, sur les flancs,
« sur la région abdominale étaient séparées les unes des autres, par
« leur sommet, quoique réunies par leur base. On en voyait de pris-
« matiques, de rondes, de rhomboïdales, de quadrangulaires ; la plu-
« part étaient d'une figure conique. Leur tête était noire, leur racine
« blanche et leur corps grisâtre ; elles étaient d'une grande fragilité,
« elles n'avaient point partout la même dimension ni la même lon-
« gueur. Les frères Lambert étaient souvent obligés de couper celles
« qui correspondaient au tendon d'Achille, parce qu'elles prenaient
« un accroissement extraordinaire, ce qui gênait sans doute la pro-
« gression. Les écailles du dos, des mains et des pieds étaient sur-
« tout très considérables, leur largeur était proportionnelle à leur
« longueur en général ; les écailles se développaient de la manière
« suivante : l'épiderme commençait par s'épaissir ; il pullulait d'a-
« bord des rudiments d'écailles blanches et d'une consistance molle ;
« mais elles devenaient plus dures et prenaient une couleur noire
« très intense et très prononcée. Ce qu'on observait de plus intéres-
« sant dans cette dégénération, c'est la mue périodique qu'éprou-
« vaient les frères Lambert aux équinoxes de l'hiver et du printemps.
« On assure néanmoins que cette mue singulière d'écailles a fini par
« n'avoir plus lieu chez leur père lorsqu'il est parvenu à sa quaran-
« tième année ; quand elle s'opère chez ceux-ci, les écailles se déta-
« chent spontanément et sans inconvénient de la peau. Une fois tom-
« bées, elles se reproduisent dans l'espace d'environ un mois. Si on
« les arrache avec violence, on fait couler du sang ; mais le corps
« muqueux ne tarde pas à se régénérer ainsi que l'épiderme ; les
« écailles peuvent être coupées en divers sens, sans produire de dou-
« leur. Il y avait des écailles qui étaient peu dures, il y en avait aussi
« qui n'avaient aucune consistance, qui étaient comme membraneu-
« ses, etc. J'ignore si un phénomène aussi prodigieux reparaitra
« jamais dans la suite des siècles et si mes lecteurs de l'avenir pour-
« ront constater un jour par eux-mêmes la vérité du tableau que je
« leur présente (1). »

Voilà la manière d'écrire d'Alibert. Il y a, dans la *Description des maladies de la peau*, quantité d'autres observations non moins documentées et non moins pittoresques. On imagine

(1) *Description des maladies de la peau*, pp. 172-174.

l'intérêt qu'elles devaient susciter parmi les auditeurs de Saint-Louis quand elles étaient parlées et mimées par le professeur, du haut de son estrade agreste. Même dépouillées de cette animation par la voix et le geste, elles restent pour nous d'une lecture agréable et vivante. Au sentiment de curiosité provoqué par les faits eux-mêmes se mêle le charme de les voir présentés suivant un habile arrangement. La laideur des lésions décrites se voile des couleurs chatoyantes de la phrase. Le choix heureux d'une image, d'une comparaison, corrige la sécheresse, l'aridité d'un mot technique ; la fantaisie d'une digression, d'une anecdote, repose l'esprit d'une symptomatologie rigoureuse et serrée. Partout l'agréable se mêle à l'utile et lui sert de parure. Or, il ne faudrait pas voir là simplement les saillies spontanées d'un esprit brillant, l'entraînement d'un écrivain sans discipline. C'était aussi chez Alibert un genre voulu. Même dans ses ouvrages scientifiques, il affichait le constant souci de plaire pour arriver à mieux instruire.

Ce genre qu'il cultivait avec tant de soin, il l'avait déjà défini et prôné, en 1798, dans son *Discours sur les rapports de la médecine avec les sciences physiques et morales*. Dès cette époque, il était d'avis que, dans l'exposé des sciences naturelles et de la médecine, l'écrivain doit se tenir à distance de deux écueils opposés. D'une part, il doit « se garantir de ce luxe
« menteur des vêtements dont les poètes environnent la pensée et qui étouffe ou fait disparaître la vérité » ; mais d'autre part, il serait mal inspiré d'affubler ses ouvrages de « ces formes agrestes et sauvages que quelques savants se plaisent à leur donner ». Ce qui importe avant tout, c'est de rester dans le ton du sujet ; mais il n'est pas de sujet si austère qui n'admette certaines beautés de forme et un certain art de développement. « Dans les matières même le moins susceptibles d'éloquence, où le récit des faits ne réclame d'autre parure

« que les réflexions d'une sage philosophie et d'un jugement
« exercé, on arrive à retrouver quelques ornements épars et
« abandonnés, semblables à ces fleurs, qui, placées d'espace en
« espace sur une plaine aride et fatigante, reposent la vue et
« délassent l'attention du voyageur. »

Ayant ainsi formulé un art d'écrire à l'usage des écrivains médicaux, sut-il toujours lui-même en observer les règles ? Traitant d'un sujet aride et sévère entre tous, d'une science qui réclame l'observation calme et raisonnée, eut-il soin d'en bannir toute fantaisie outrée, toute exagération choquante ? N'y a-t-il pas dans la *Description des maladies de la peau* des images trop vives, des métaphores risquées, des tableaux dramatisés à l'excès, des qualificatifs exagérés, des répétitions excessives d'expressions ou de figures à effet ? Ne pourrait-on pas y relever quelques traces de ce verbiage scholastique qu'il avait tant ridiculisé lui-même dans une de ses préfaces (1). ou de cette phraséologie sonore que les orateurs et les écrivains de la Révolution avaient mise à la mode vers le temps de sa jeunesse ? Sans nul doute ; et ses adversaires ne manquèrent pas de les lui reprocher et de les exploiter contre lui. Cependant ces saillies d'imagination, ces exubérances de langage, ce luxe d'images et d'épithètes, ces envolées d'éloquence, s'il en existe dans ce livre, ne sont que de minces défauts en regard des beautés réelles de forme et des sérieuses et utiles idées doctrinales qu'il renferme.

Pour bien le juger, il faut toujours se rappeler que le but d'Alibert était de rendre attrayante, passionnante l'étude des maladies de la peau et, par là, de faire aimer cette étude aux médecins qui s'en désintéressaient trop jusque-là. En vue d'obtenir ce résultat, il sacrifiait sans compter son temps, sa peine et son argent. Il suffit pour s'en rendre compte de jeter les yeux sur les cinquante et une planches qui ornent la *Des-*

(1) ALIBERT, *Nouveaux éléments de thérapeutique*, Prolegomènes, p. 595.

cription des maladies de la peau. La plupart de ces magnifiques gravures ne dépareraient pas une collection d'art. Elles ont été mises là pour donner, si possible, une représentation



· Madeleine Lescaille (chéloïde polypode).

· Figure tirée du mémoire d'Alibert : Quelques recherches sur la chéloïde
(*Mémoires de la Société d'Emulation*, t. VIII).

plus fidèle et plus tangible des principales formes de maladies décrites par l'auteur, pour imprimer un sceau d'authenticité à ses descriptions, pour perpétuer et animer ses tableaux: « J'ai
« voulu, disait Alibert, fortifier l'impression par l'image physi-
« que des objets que je désirais offrir à la contemplation du

« pathologiste ; j'ai voulu enfin, par les couleurs effrayantes
« du peintre, instruire pour ainsi dire par la vue, faire ressor-
« tir et constater davantage le caractère des maladies de la
« peau, fixer leurs moindres nuances, frapper en un mot les sens
« de mes lecteurs et reproduire vivants devant eux les divers
« phénomènes qui avaient étonné mes regards (1). »

Il voulut même que, par son côté matériel, l'ouvrage revêtît une forme rare, attrayante et lumineuse (2). Il le fit imprimer « sur papier vélin, avec les beaux caractères de Crapelet », l'imprimeur royal, et en confia l'édition au libraire Barrois dont lui-même avait épousé la fille. « Il y dépensa cent mille francs qui avaient été la dot de sa femme et qu'il fut obligé de rendre intégralement à la mort de celle-ci (3). »

Ce grand traité original, riche de faits ignorés, d'observations curieuses, consciencieusement élaboré, présenté au public sous une forme vraiment artistique, provoqua parmi les savants, les critiques et les profanes un sentiment d'admiration unanime (4). Du même coup, Alibert acquit la réputation d'un très savant et très habile médecin. Ce fut l'origine du succès et de la haute fortune qu'il allait atteindre pendant la deuxième période de sa vie médicale, qui va de la chute du premier empire à la révolution de 1830.

(1) ALIBERT, *Description des maladies de la peau*, Discours préliminaire, p. 16.

(2) Ce luxe même entraînait un grave inconvénient. D'énormes frais d'édition avaient fait réduire le tirage à un petit nombre d'exemplaires dont chacun se vendait 600 fr. A ce prix, le livre ne pouvait guère entrer ni dans le cabinet du praticien, ni dans la chambre de l'étudiant. Il ne présentait pas les conditions requises d'un manuel classique. Pour qu'il le devint, Alibert en donna une réduction sans gravures, sous ce titre : *Précis théorique et pratique des maladies de la peau*, Paris, 1810, 2 vol. in-8°.

(3) DAUVERGNE, *Nomenclatures et classifications dermatologiques*.

(4) Biett, qui n'était encore que le docile et respectueux élève d'Alibert, écrivait à ce propos, dans le *Journal de médecine* (1806, pp. 335-346). « Placé sur un théâtre favorable, M. Alibert a pris possession de la portion de l'art qui n'avait point encore été cultivée ; et pour tracer ses tableaux, il n'a eu d'autre modèle que la nature malade qui était constamment sous ses yeux. Son ouvrage honore infiniment la médecine française, parce qu'il n'a pour base que des observations positives. Quand bien même un travail ultérieur viendrait ajouter d'autres faits à ses recherches, il aura toujours l'honneur d'être entré le premier et avec un grand succès dans cette carrière intéressante. Dans les sciences progressives, le premier pas est le plus glorieux parce qu'il est le plus difficile. »

1815-1829

ALIBERT SOUS LA RESTAURATION

1^o Le médecin des rois et des grands.

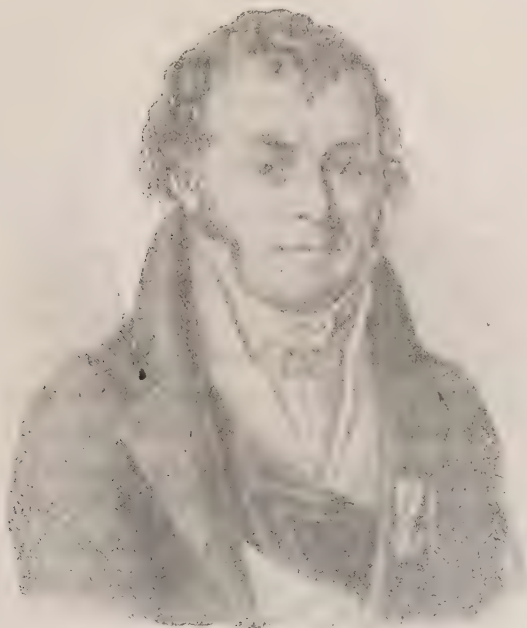
Le « baron » Alibert.

Alibert vécut à une des époques les plus troublées de l'histoire de France. De son enfance à sa vieillesse il assista à de grands mouvements sociaux, au triomphe et à la chute de plusieurs gouvernements. Il vit l'ancien régime crouler sous la Révolution, le Consulat dompter la Révolution et aboutir à l'Empire, l'empereur céder son trône au roi revenu d'exil et ceux-ci enfin s'éclipser de nouveau devant un monarque d'une autre nuance. Au milieu de ces remous populaires, de ces changements dynastiques, il se tint toujours à l'écart de la lutte, évitant l'intrigue et l'esprit de parti. Non qu'il poussât l'indifférence jusqu'à se désintéresser des événements qui agitaient son pays ; mais il plaçait l'indépendance de la pensée, la liberté de la discussion au-dessus de toutes les compétitions et de toutes les querelles. « Lui qui devint le serviteur zélé de deux rois et qui resta l'ami constant de la royauté, il se plut sans cesse à commercer avec toutes les opinions pourvu qu'elles n'abordassent pas la politique (1) ».

Cependant, sous l'influence de traditions de famille et de l'éducation religieuse qu'il avait reçue, ses sympathies, dans l'ordre politique, allaient nettement à la Royauté que son

(1) ISID. BOURDON, *Dictionnaire de la Conversation*, Supplément, t. I.

père et ses premiers maîtres avaient fidèlement servie. Par attachement à ce régime, peut-être par antipathie et dégoût pour les mœurs du temps, il s'était réfugié, pendant la Révolution, dans l'étude des lettres et de la philosophie. Sous le Directoire et le Consulat, il s'était passionné pour la médecine



Alibert en 1818

et n'avait brigué d'autre faveur au sortir de l'Ecole, qu'un poste de médecin à l'hôpital Saint-Louis. Là, sous l'Empire, il s'était appliqué à observer et à décrire les maladies de la peau et il terminait la publication de son grand traité à peu près vers le temps où pâlisait l'étoile de l'Empereur.

En ce temps-là, précisément, la sienne rayonnait d'un vif éclat. L'ouvrage qu'il offrait au public prolongeait au dehors et rehaussait, en quelque sorte, l'enseignement brillant qu'il

poursuivait à Saint-Louis depuis 1801. Son nom se répandait, non seulement parmi les médecins, mais dans les milieux cultivés, étrangers à l'art et simplement curieux des choses de la médecine. Rien ne pouvait être plus agréable à Alibert. Il n'était pas homme, en effet, à se désintéresser de sa réputation ; il prêtait, au contraire, une oreille attentive à tous les propos flatteurs, à tous les chuchotements élogieux. Il ressentait et appréciait pour elle-même la joie intime qu'éprouve le savant à rechercher la vérité, l'écrivain où l'artiste à réaliser une belle conception ; mais il ne lui déplaisait pas qu'à l'occasion de l'œuvre accomplie la renommée lui vint par surcroît. Il l'attendait comme une récompense du dehors. Il était même disposé, en homme pratique, à en tirer, le cas échéant, quelque profit, et dans ce but déployait, paraît-il, beaucoup d'entregent.

Or, sur ces entrefaites, des événements se déroulaient en France qui le favorisèrent à souhait. La fortune des armes ayant trahi l'empereur définitivement, le roi rentrait en possession de son trône. Ce retour ne devait pas déplaire à Alibert, resté l'ami fidèle de la royauté. De son côté, le roi, pendant son exil, avait connu et apprécié la *Description des maladies de la peau*. Était-ce par un pur hasard, ou à la suite d'une manœuvre habile de l'auteur ? Réveillé-Parise, dans un article malicieux et caustique consacré à celui-ci, raconte qu'« en 1815, ayant offert à Lefèvre, médecin ordinaire de « Louis XVIII, son ouvrage avec les belles planches gravées et « coloriées dont il est orné, Lefèvre, charmé du présent, lui fit avoir « au bout de quelque temps la survivance de sa charge (1). » D'autre part, Dauvergne, qui, jusqu'à la fin de sa vie, a défendu pieusement la mémoire de son maître, se borne à dire : « Un tel ouvrage ne pouvait devenir classique ; mais Louis « XVIII, en exil, le remarqua et, à sa rentrée en France, man-

(1) RÉVEILLÉ-PARISE, *Galerie médicale*, n° VIII, in *Gazette médicale de Paris*, 30 mars 1839.

« da Alibert qui devint son premier médecin ordinaire (1) ».

Quoi qu'il en soit, Alibert obtenait ainsi, dès le début du règne, des honneurs et des fonctions fort enviés. La charge de premier médecin ordinaire n'était point pour l'instant une sinécure. Il était astreint à veiller de très près, chaque jour, sur ce monarque « infirme, podagre, ne pouvant monter à cheval, se traînant d'un appartement dans l'autre avec un dandinement disgracieux pénible à voir, heureux encore quand il ne lui fallait pas se faire rouler dans un fauteuil (2) ». Portal, premier médecin du roi, n'était appelé que dans les grandes circonstances ; mais Alibert devait coucher aux Tuileries pendant le séjour de la Cour à Paris et la suivre à Saint-Cloud dans ses déplacements. Grandeur et servitude ! Il accepta l'une et l'autre avec joie, heureux comme sujet de mettre ses lumières et son dévouement au service du roi, fier comme médecin d'étendre du même coup son prestige, ses relations et sa fortune.

L'exercice de ces fonctions occupa dès lors une notable partie de son temps ; les soins de sa clientèle en prirent une autre ; de sorte qu'il fut contraint de désertier un peu Saint-Louis. A Biétt, son élève préféré, il confia la tâche de le suppléer auprès des élèves et des malades. Il conserva cependant la direction de son service et s'y montra aussi souvent que ses occupations lui en laissèrent la facilité.

Mais, avec les années, les infirmités du roi allèrent s'aggravant et Alibert dut espacer encore plus ses visites à l'hôpital. Pendant les semaines qui précédèrent la mort de Louis XVIII, il dut s'astreindre, auprès de lui, à un véritable service de garde. Il assista à sa longue et douloureuse agonie. A partir des premiers jours de septembre 1824, les consultations devinrent plus fréquentes, les soins plus répétés et

(1) DAUVERGNE, *Loc. cit.*

(2) *Mémoires du Chancelier PASQUIER*, Paris, 1894, t. III, p. 10.

plus minutieux. Le bulletin du 12 annonçait que les forces du royal malade avaient considérablement diminué et que l'espoir qu'on gardait de le sauver était bien faible. Les jours suivants, d'autres bulletins se succédèrent à quelques heures d'intervalle, signés de Portal, Dupuytren, Alibert, et de quelques autres médecins. Le 14, à 8 h. du soir, « les forces s'affaiblissaient progressivement ». Dans la nuit, il y eut grande alerte au Palais, car on croyait que l'heure de la fin était venue. Le 15, au matin, avant cinq heures, étaient présents dans la chambre du moribond : Monsieur, arrivé le premier, le duc d'Orléans, le duc de Bourbon, les princes, le chancelier, le grand chambellan, l'archevêque de Paris, l'évêque d'Hermopolis, et les grands officiers, qui avaient été admis. Alibert confiait au vicomte de Reiset que le roi pouvait « encore aller quelques heures ».

Enfin, le 16 septembre 1824, « à trois heures du matin, le « râle s'éteignit et les pieds et les mains devinrent tout-à-
« fait froids. M. Portal alors prit les mains du roi, puis appro-
« cha une bougie allumée de sa bouche pour s'assurer si sa
« Majesté avait cessé de vivre ; voyant la flamme rester toute
« droite, il se tourna vers Monsieur en disant à haute voix :
« Messieurs, le roi est mort, vive le roi ! (1) »

Alibert était présent à cette scène. Le lendemain, 17 septembre, il procédait, avec Portal, Dupuytren et quelques confrères, à l'autopsie du corps, en présence de plusieurs grands officiers de la Couronne, parmi lesquels se trouvaient notamment le prince de Talleyrand, le duc d'Aumont et le marquis de Boisgelin.

Pendant tout le règne de Louis XVIII et pendant sa dernière maladie, Alibert avait fait preuve de zèle et de dévouement dans l'exercice de son ministère auprès de ce monarque infirme. Le nouveau roi, Charles X, voulut l'en récom-

(1) *Souvenirs du VICOMTE DE REISET*, 1814-1836, Paris, 1903, pp. 518-540.

penser. Par lettres patentes du 6 novembre 1828, il lui confia un titre de baron personnel (1). De plus, il se l'attacha à son tour, comme premier médecin ordinaire, ce qui permit à Alibert de fréquenter la Cour jusqu'à la fuite de Charles X, en 1830.

Bien avant qu'il fut devenu le médecin des rois, Alibert avait su attirer vers son cabinet une clientèle choisie. Déjà sous l'Empire il était l'un des médecins les plus en vue de la capitale. Les relations qu'il entretenait dans le monde des littérateurs, des savants, des artistes, et dans le monde tout court, l'avaient utilement servi. Son titre de médecin-chef de Saint-Louis et le retentissement des leçons cliniques qu'il donnait dans cet hôpital avaient également produit leur effet. Enfin, les jeunes docteurs qu'il avait formés à son école avaient recours à leur maître dans les cas difficiles et orientaient vers lui de nombreux consultants. Mais, sous le rapport du nombre et de la qualité des clients la période de la Restauration fut pour lui la plus brillante et la plus fructueuse. Ses fonctions à la cour lui donnaient un prestige nouveau et des relations nouvelles qu'il n'eut garde de laisser inutilisés. Dans ce monde de courtisans et de hauts fonctionnaires, il ne pouvait manquer d'être souvent consulté pour des affections qui l'intéressaient spécialement et qui apparaissent souvent dans les classes aisées, comme la rançon de la bonne chère et du bien-être. Alors, il vit venir à lui la longue théorie de ces malades oisifs et fortunés qui, à toutes les époques, se pressent aux portes des médecins réputés et des spécialistes à la mode. Et le moment est venu de dire comment Alibert s'entendait à pratiquer son art.

(1) « Avec règlement d'armoiries : d'azur, à trois coqs d'or, 2, 1 ». A. RÉVÉREND. *Titres et Anoblissements de la Restauration*, t. I, Paris, 1901.

Car la médecine est un art au moins autant qu'une science. Nul sans doute ne le comprit mieux que lui; nul ne réussit mieux à les associer, à les cultiver ensemble. Il ajoutait à beaucoup de savoir, beaucoup de savoir faire; et ce sont là deux éléments de succès. Dans sa pratique, comme dans son enseignement, il apportait de la bonne humeur et de l'enthousiasme, de grandes qualités d'esprit et de cœur et aussi une notable dose d'originalité.

Original, démonstratif, pittoresque, le praticien l'était comme le professeur. Chez ses clients comme chez ses élèves, il visait d'abord à frapper l'imagination pour exercer ensuite sur eux une plus forte emprise. Ceux qui pénétraient dans ses appartements étaient impressionnés dès l'entrée par le décor qui y régnait : « Le salon était garni de livres, dit « M^{me} de Chastenay, et je crois même tout l'escalier par lequel « on y arrivait ». Mais ce n'était rien encore auprès des curiosités qui les attendaient plus loin. En effet, « ses cabinets de « consultation qui ne s'ouvraient que deux fois la semaine sem- « blaient une succursale du jardin des plantes. On voyait là « des volières qui mettaient à contribution toutes les régions « du globe, des collections magnifiques de papillons et d'in- « sectes, les peintures célèbres de Redouté, représentant les « plus belles fleurs, et, à côté de cela, les planches de son « grand ouvrage retraçant des ichtyoses, des psoriasis, des « prurigo, etc. (1) ».

Devant cet étalage bariolé et clinquant, les visiteurs devaient éprouver un sentiment d'admiration, mêlé de respect et de crainte. Mais quand Alibert se montrait à eux, il les mettait bien vite à l'aise. Il n'apparaissait pas dans une pose de demi-dieu infatué, hautain et distant, mais au contraire, avec un visage ouvert, un air bienveillant qui inspiraient tout de suite la confiance. Affaire de tempérament pour une part; et aussi

(1) ISID. BOURDON, *Dictionnaire de la Conversation*, supplément, t. I.

attitude calculée et voulue ; car il était d'avis que, dans la pratique de la médecine, la douceur et la bonté sont d'utiles adjuvants de la science. Il n'enfermait point ses préceptes dans des formules sèches et froides. Il se plaisait à causer, à entrer en intimité avec ses clients. Il s'intéressait à leur vie, s'informait de leurs occupations, de leurs projets, donnait un avis, glissait un encouragement ou une critique. Dans une sphère élégante et cultivée, il procédait à la manière de tel praticien de campagne, qui sait gagner et retenir la confiance du paysan en lui parlant de ses travaux et de ses récoltes.

Ce procédé offre des avantages à qui en use avec mesure ; poussé trop loin, il peut devenir nuisible. Le danger est ici, pour le médecin, d'oublier que son interlocuteur est un malade, et de négliger sa maladie pour deviser avec lui de toute autre question étrangère. A ce jeu périlleux, il risque d'être taxé d'abord d'originalité, bientôt de légèreté et d'insouciance et de voir à la fin ses clients s'éloigner de lui. Or, on a reproché à Alibert d'avoir versé dans ce travers et d'avoir eu à en souffrir. Réveillé-Parise a écrit : « Ses distractions étaient continuelles ; au lieu d'un grave et sérieux examen du malade et de la maladie il causait d'art, de littérature et racontait des anecdotes. » C'est possible, après tout ; mais ce qui est certain, c'est que les lignes biographiques que cet auteur lui a consacrées sont entachées d'une part manifeste d'exagération et de persiflage.

Si réellement il était bavard et distrait dans certaines circonstances, dans d'autres, son bavardage et ses distractions n'étaient qu'apparents et visaient un but proprement thérapeutique. Alibert, en effet, ne pensait pas que, dans tous les cas, le médecin doive se borner à examiner le corps de son malade et à rédiger silencieusement une ordonnance. Il savait parfaitement que certains malaises, certains troubles physiques, sont parfois sous la dépendance des préoccupations de

l'esprit ou des orages du cœur. Il était d'avis que, dans ces cas, le médecin doit être un confesseur et un conseiller, que les drogues chimiques doivent faire place aux baumes spirituels qui soulagent et tonifient les âmes. C'est pourquoi il s'attardait volontiers à recevoir les confidences de ses malades, à discuter avec eux leurs idées, pour mieux arriver, par la persuasion, à les orienter, à les fixer sur un objet nouveau et à diminuer leurs souffrances. Bref, il faisait, avant le mot, de la psychothérapie.

Bien intéressant, à ce point de vue, ce passage d'une lettre que Marceline Desbordes-Valmore écrivait à Sainte-Beuve : «... A vingt ans, dit-elle, des peines profondes m'obligèrent « de renoncer au chant, parce que ma voix me faisait pleurer ; « mais la musique roulait dans ma tête malade et une mesure « toujours égale arrangeait mes idées, à l'insu de ma réflexion. « Je fus forcée de les écrire, pour me délivrer de ce frapement « fiévreux et l'on me dit que c'était une élégie. M. Alibert, qui « soignait une santé devenue fort frêle, me conseilla d'écrire, « comme un moyen de guérison, n'en connaissant pas d'autre... (1). » Ceci se passait en 1806. Marceline chantait à l'Opéra-Comique et Alibert était à cette époque l'un des médecins de cet établissement. Le traitement qu'il lui conseillait fut profitable à sa jeune cliente. Si elle ne guérit jamais complètement des « peines profondes » qui l'avaient bouleversée à l'aube de sa vie sentimentale, elle trouva du moins un apaisement à les exprimer dans une œuvre littéraire émue, sincère et très attachante.

Et que d'autres il sut apaiser et consoler ! De combien il devint l'ami, le guide bienveillant, toujours prêt à faire entendre la bonne parole qui redonne le désir et l'énergie de vivre ! De loin, comme de près, il s'intéressait à ceux qui se

(1) ARTHUR POUGIN, *La jeunesse de M^{me} Desbordes-Valmore*, Paris, 1898, pp. 76-77.

confiaient à lui. Il correspondait avec eux pendant leurs voyages, leurs séjours dans les villes d'eau, à la mer, à la montagne, en France ou à l'étranger. Quelques-unes de ses lettres tombées entre nos mains nous le révélèrent comme un épistolier aimable, spirituel, enjoué, mais, en même temps, soucieux de sa qualité et de ses devoirs de médecin. Il interrogeait ses clients sur l'état de leur santé ou leur fournissait des indications sur la manière de suivre leur traitement ; après quoi, il se laissait aller volontiers à leur conter des nouvelles, des drôleries ou à plaisanter avec eux.

Mais souvent aussi il faisait mieux que de se divertir ou de divertir ses correspondants. Il profitait de l'éloignement de ceux-ci pour les charger de recherches ou d'enquêtes sur des sujets qui l'intéressaient. Mettant habilement à profit leurs dispositions d'esprit, leurs connaissances, leur talent, il leur suggérait, à titre de distraction, d'écrire en quelque sorte leur carnet de voyage. Curieux d'une foule de choses, il trouvait ainsi le moyen de se renseigner lui-même sur les particularités des divers pays : aspect du terrain, richesses du sol, curiosités diverses, mœurs et coutumes des habitants, etc... Nombre de détails répandus dans ses ouvrages n'ont pas d'autre origine. A un M. de Loynes, par exemple, qu'il avait envoyé aux bains de Louèche, dans la vallée du Rhône, il conseillait d'observer et de décrire les goîtreux, qui pullulent dans cette région de la Suisse. Sur un ton de léger badinage, il le mettait en garde contre les séductions des goîtreuses et lui exposait la perte que feraient ses amis s'il venait à se faire épouser par l'une d'elles. Quelque temps après, ayant reçu la relation demandée, il en félicitait chaudement l'auteur : « Savez-vous, mon cher M. de Loynes, lui écrivait-il, que vous êtes à peu près médecin ? Vos remarques sont neuves, judicieuses et parfaitement bien exposées... » Et il ajoutait, désireux de prolonger une correspondance instructive :

« Ce que je vous demande maintenant, s'il vous prend envie
« d'aller à Sion, c'est de m'écrire tout ce qui se passera dans
« votre cerveau, relativement aux crétins. Je connais ce que
« les voyageurs ont publié à ce sujet. Mais je suis convaincu
« qu'on peut encore glaner après eux : 1° Les crétins vivent-
« ils longtemps ? 2° Recherchent-ils par une sorte d'instinct le
« commerce des femmes ? 3° Y a-t-il plus de femmes atteintes
« de crétinisme que d'hommes ? 4° Les crétins sont-ils con-
« damnés à une inaction totale ? 5° Leur langue est-elle tou-
« jours prodigieusement volumineuse ? 6° Considérations sur
« la configuration de leur tête. 7° Etat de la graisse et du tissu
« cellulaire chez les crétins. 8° Sont-ils d'un appétit vorace ?
« Mille autres observations qui vous seront suggérées par la
« contemplation de ces êtres infortunés... (1). »

Telle était la manière d'Alibert. Il s'occupait des maux corporels et ne se détournait pas des souffrances morales. Aux uns et aux autres, il s'efforçait d'apporter les remèdes appropriés. Dans ses rapports avec ses clients, il mettait beaucoup de franchise, d'abandon, parfois même de familiarité. Il s'intéressait à leur vie et les associait en quelque sorte à la sienne. Si cela lui valut les railleries ou les reproches de quelques confrères plus taciturnes ou plus guindés, il en retira sans doute aussi des satisfactions qu'ils ignoraient.

2° Le mondain et son entourage : les déjeuners-dinatoires.

Cependant, ces satisfactions d'ordre professionnel ne lui suffisaient pas. D'autres le tentaient, plus futiles peut-être, mais plus séduisantes et plus récréatives. Il les recherchait

(1) Lettre autographe d'Alibert à M. de Loynes (collection Camille Couderc).

dans la société des femmes, des lettrés et des artistes. Dès le début de sa carrière médicale, il avait su se créer des relations avec des gens haut placés par leur naissance, leur culture ou leur influence. D'aimables dames lui ouvraient leur salon, des directeurs de revues accueillaient ses vers et sa prose. Cabanis le remarquait et faisait de lui son protégé. Ces premiers succès étaient bien faits pour aviver en lui cette soif de briller et de paraître qui marqua toujours le côté faible de son caractère. Dans la suite, et à mesure que grandissaient son nom et sa fortune, il cédait davantage encore à cet entraînement. Il prenait plaisir à se montrer en compagnie de savants, d'écrivains, de poétesses, d'actrices portant des noms connus et à voir évoluer autour de lui un groupe d'élite où tous les dons naturels, toutes les grâces apprises, toutes les capacités se trouvaient représentés. Sous ce rapport encore, les circonstances ne lui furent jamais aussi favorables que pendant les années de la Restauration. Ce fut la période la plus brillante de sa vie mondaine.

De 1815 à 1830, son titre de premier médecin ordinaire de Louis XVIII et de Charles X lui donna accès dans ce cercle de personnages choisis qui forment l'entourage des rois. Il était souvent invité aux fêtes de la cour. Une lettre de lui à M. le baron de Balainviller, grand prévôt et maître des cérémonies des ordres du roi, nous le montre très empressé à accepter ces invitations. Il aimait ces cérémonies réglées par l'étiquette et avait le souci de s'y montrer dans tous ses avantages. Respectueux de toutes les prérogatives, plein de considération pour tous les titres, il composait son attitude et ses propos sur le rang et la qualité de ses voisins. Réservé et déférant envers les uns, plus libre et plus familier avec d'autres, dosant avec chacun l'hommage ou le compliment, il veillait à produire sur tous l'impression d'un homme correct et distingué,

au courant des bonnes manières et du savoir-vivre. Bref, il pratiquait, à merveille, quoique sans bassesse et sans intrigue, l'art du bon courtisan.

Aux Tuileries, il disposait d'un appartement, perché, nous dit Dauvergne, « dans les combles du pavillon de Flore ». Là, certains soirs, il réunissait quelques amis, à la veillée. Et que se passait-il dans ce cénacle ? Les lignes suivantes d'Alibert à M. Auger, académicien, nous l'indiquent : « Vous serait-il « agréable ou possible, lui mandait-il, de venir, ce soir, avec « M. Gayrard, votre voisin, passer une demi-heure dans mon « appartement des Tuileries, pour y entendre quelques lignes « de M. l'évêque d'Aire (?) qui vient de traiter le même sujet « que vous ?... P. S. Ce soir lundi, la lecture commencera à « sept heures trois-quart » (1). Ce soir là donc, un académi- « cien, un évêque, un sculpteur de talent, l'Aveyronnais Gay- rard et sans doute quelques autres invités de marque devaient se réunir chez le médecin pour y prendre connaissance d'un travail inédit, rédigé par l'un d'eux, donner leur avis et applaudir. L'objet de la réunion et les assistants changeaient suivant le jour. Le bon ton y régnait et les passe-temps qu'on s'y donnait n'avaient certainement rien de distractions vulgaires.

A Saint-Cloud, où il était obligé de suivre la Cour chaque fois qu'elle se transportait dans cette résidence, ces sortes de réunions devenaient impossibles à cause de l'éloignement de la ville. Alibert s'en dédommageait par des lettres plus nombreuses à ceux dont il aimait la conversation et les travaux, à ses jolies ou talentueuses amies. Il déversait dans cette correspondance primesautière, un peu décosue, les fantaisies légères de son esprit, les effusions de son cœur, joyeux à l'ordinaire, parfois empué de regret et de mélancolie. Voici

(1) Lettre autographe d'Alibert à M. Auger, de l'Académie française (collection Camille Couderc), s. l. n. d.

encore, à titre d'échantillon, un billet de lui à M^{me} Desbordes-Valmore :

« Du château de Saint-Cloud. Chère Marceline, je reçois à l'instant votre lettre. Je m'empresse d'y répondre parce que c'est aujourd'hui ma fête et que je veux me procurer un grand plaisir. Merci, mille fois merci de votre excellent souvenir ; mais qu'est devenu ce temps où vous m'écriviez de longues pages que je trouvais toujours trop courtes ? Pourquoi ne pas m'envoyer quelques vers que j'aurais reçus avec tant de bonheur ? Mes compliments à votre mari. Je dois vous dire que Nadermann a fait une délicieuse musique de vos romances. Il me tarde qu'elles soient gravées pour vous les envoyer (1). »

En temps ordinaire, c'est à son domicile, n° 4 rue de Varrenne, que, tous les dimanches, il organisait des déjeuners, matinées, ou soirées, qui firent beaucoup de bruit à l'époque et qui depuis sont demeurés célèbres. Il les avait inaugurés de bonne heure, sous l'Empire, et les maintint jusqu'à la fin de sa vie. On y dissertait de questions d'art ou de littérature ; on y faisait du chant et de la musique ; certains ont même prétendu que « selon les circonstances du jour, tantôt on y avait joué des vaudevilles, tantôt débité des sermons ; que parfois on y dissertait d'une manière assez leste, d'autrefois on y affectait une austérité presque claustrale. Rien de plus évident qu'on doit se méfier de pareils bruits, propagés avec légèreté et accueillis avec malice (2). ».

M^{me} de Chastenay, qui assistait à l'une de ces réunions vers 1806, a placé dans ses *Mémoires* le petit récit suivant qui peut donner un aperçu de ce salon et des gens qui y fréquentaient : « M. Alibert eut chez lui une petite soirée de musique ;

(1) *Œuvres poétiques de M^{me} Desbordes-Valmore*, t. II, Notice, pp. 15-17. A. Lemerre, 1886-87.

(2) RÉVEILLÉ-PARISE, *Loc. cit.*

« il m'engagea à y venir et me dit que j'y trouverais M. et
« M^{me} Talma. J'y allai et j'y vis réunie comme la fleur de
« l'Institut : peintres, poètes, savants, tout y était ensemble.
« La maison était celle du libraire Barrois dont M^{me} Alibert
« était fille. Le salon était garni de livres et je crois même
« tout l'escalier par lequel on y arrivait. Aucun des invités ne
« songeait d'ailleurs à y briller ; ils étaient eux-mêmes et
« entre eux et ne songeaient point à jouer le rôle de leurs
« noms. Plus étrangère à leurs personnes, ce n'était pas le
« premier jour que je pouvais me plaire avec eux. La musi-
« que fut courte et le vieux Piccini en fit presque seul tous
« les frais avec une jeune cantatrice, cliente de M. Alibert
« qu'il accompagna au piano. M. Arnault surpris de me trou-
« ver là, voulut bien faire quelques frais et récita plusieurs
« de ces fables où des traits de satire font un contraste avec
« leur genre même, mais n'en pétillent pas moins d'esprit.
« Talma dit quelques vers, mais il n'était nullement en scène,
« etc... (1) »

Ces fameux « déjeûners-dînatôires », comme on les a appelés, étaient très suivis. Les noms de quelques-uns de ceux qui y prirent part nous ont été transmis. C'étaient, par exemple, les Académiciens Soumet, Arnault, Auger, le poète Henri de Latouche, le peintre Desbordes, le sculpteur Gayrard, l'historien Aimé Martin, l'imprimeur du roi, Crapelet, les compositeurs Piccini, Nadermann, d'Alvimare, les acteurs Talma, Marchangy, les actrices M^{lle} de Fleury, Charlotte Vanhove, la cantatrice M^{me} Branchu, d'aimables mondaines connues, la vicomtesse de Nays, M^{lle} de Boisjolin, M^{me} de Pisieux, des dames écrivains comme M^{me} de Genlis, M^{me} de Chastenay, M^{me} Desbordes-Valmore, M^{lle} Elisa Mercœur ; et quantité d'autres de non moindre renom. Il y avait aussi des médecins, collègues d'Alibert, et quelques-uns de ses élèves préférés.

(1) *Mémoires de M^{me} de Chastenay*, t. II, pp. 36-37. Plon-Nourrit, 1896-97.

rés, Girou de Buzareingues, Dauvergne, Vallerand-Delafoffe, Duchesne-Duparc, Daynac, etc. C'est même par les récits de ces derniers, au dire de Hardy, que ces réunions furent connues des autres élèves de Saint-Louis et du corps médical de la capitale.

De ces indiscretions naquirent les bruits les plus fantaisistes. Des esprits chagrins et jaloux prirent des airs scandalisés et blâmèrent la conduite d'Alibert, assurant que la dignité de la profession médicale est incompatible avec tant de frivolité. En réalité, ayant acquis par ses mérites une situation enviable, aimant la société et ce qu'on est convenu d'appeler les plaisirs du monde, il organisait sa vie à sa manière. « Bien
« convaincu que vivre c'est passer, c'est voyager, il ne vivait
« pas hier ni demain, mais aujourd'hui et assez largement,
« sans trop se bercer d'espérances que l'avenir trompe si sou-
« vent. On aurait pu lui appliquer ce qu'on avait dit d'un
« autre médecin : il aimait le positif au superlatif... (1) » Passionné pour toute manifestation de la beauté, vivante ou plastique, il la cherchait partout où il croyait la trouver et en faisait ses délices, qu'elle eut forme de tableau, de statue, de mélodie, de poème ou de femme.

3^e Le protecteur des lettrés et des artistes. Marceline Desbordes-Valmore. Elisa Mercœur.

Le moins qu'on puisse dire de ces fantaisies de mondain et de ces caprices d'artiste, c'est qu'ils ne profitèrent pas aux travaux du savant. Par contre, en plusieurs occasions, ils dictèrent à son cœur généreux une noble conduite envers des auteurs en butte aux difficultés de la vie. Pour s'en faire une

(1) RÉVEILLÉ-PARISE, *loc cit.*

idée, il n'est que de s'arrêter un moment sur les noms de Desbordes-Valmore et d'Elisa Mercœur.

Marceline Desbordes, née à Douai en 1787, était fille d'un peintre et doreur en blason, à qui la Révolution avait fait perdre son gagne-pain. A l'âge de 13 ans, elle entreprit avec sa mère le voyage de la Guadeloupe, pour aller demander aide à un parent présumé enrichi. Mais, en débarquant, elles apprirent que celui-ci venait d'être massacré dans une révolte. Presque aussitôt la mère contracta la fièvre jaune et mourut. L'orpheline revint en France et rentra au sein de sa famille plus pauvre que jamais.

Le théâtre lui offrit une sorte de refuge. Elle apprit à chanter, s'efforça d'être gaie ; mais elle réussissait mieux dans les rôles de mélancolie et de passion. On l'appela au théâtre Feydeau. « Tout m'y promettait, a-t-elle dit, un avenir brillant ; à seize ans, j'étais sociétaire sans l'avoir demandé ni espéré. Mais ma faible part se réduisait alors à 80 fr. par mois et je luttais contre une indigence qui n'est pas à décrire. »

Pour vivre et faire vivre son père, elle entreprit une tournée en province. De retour à Paris, elle entra à l'Opéra-Comique. C'est là qu'elle rencontra Alibert pour la première fois, vers 1806. Elle venait d'avoir le cœur brisé par un chagrin d'amour, le premier, violent et profond. Du fait de qui ? C'est un secret qu'elle a gardé. On sait seulement que cette passion contrariée fit le tourment de toute sa vie. Sur le moment, sa sensibilité en fut si douloureusement ébranlée qu'elle pleurait au son de sa propre voix. C'est Alibert qui, pour détourner et apaiser cette souffrance, lui conseilla d'écrire.

Elle s'y appliqua, en effet, mais ne publia rien d'abord. Sous l'influence de sa douleur, elle prit même la résolution de quitter l'Opéra-Comique et de s'éloigner de Paris. Dès lors, ce fut un échange de lettres entre elle et Alibert. Car celui-ci,

plein de compassion pour son cœur tourmenté et d'admiration pour son talent qu'il avait su découvrir, ne cessait de s'intéresser à elle. Après plusieurs années, quand elle eut épousé l'acteur Valmore et se fut fixée à Bruxelles avec lui, il devint l'ami du couple et continua d'écrire à sa cliente des lettres où l'on sent la haute estime et l'amitié délicate qu'il avait pour elle. On y trouve aussi la preuve d'une sollicitude pratique. C'est ainsi qu'un beau jour, ayant appris par le beau-père de Marceline que celle-ci gardait par devers elle un certain nombre de poésies manuscrites, il manifesta le vif désir de les connaître ; puis, après lecture, il insista pour qu'elles fussent publiées, s'entremet auprès du libraire Louis, débattit avec lui les conditions, et se chargea lui-même de la correction des épreuves.

C'est donc par les soins et l'entremise d'Alibert que parut, en 1819, le premier recueil de vers, grossi d'une petite nouvelle en prose, de M^{me} Desbordes-Valmore, sous ce titre : *Elégies, Marie et romances*. Naturellement, l'auteur s'empressa d'en faire parvenir un exemplaire au docteur, à qui étaient dédiées, en signe de reconnaissance, la première élégie, l'*Arbrisseau*, et une autre, au milieu du volume, intitulée, le *Souvenir*. Alibert, de son côté, ne tarda pas à envoyer à Marceline, qui tenait alors, à Bruxelles, au théâtre de la Monnaie, l'emploi des jeunes premières, la lettre que voici :

« Chère et parfaite amie, j'ai reçu votre recueil et je l'ai dévoré. Il est plein de choses charmantes. N'abandonnez pas, je vous prie, une carrière où vous brillez déjà avec tant d'éclat. Vos vers ont un charme qui n'appartient qu'à vous. Il convient, ma chère amie, que vous écriviez à d'Alvimare qui est en résidence à Dreux. Il a fait des airs pour la plupart de vos romances. Une lettre de vous lui fera grand plaisir. Dites-moi, chère amie, que votre santé se rétablit. Dites-moi si vous vous plaisez à Bruxelles. Que fait M. Latour ? Marie-t-il ses demoiselles ?

Revenons à votre livre. Il est charmant. Je voudrais que vous

vous appliquiez à la prose. Rien n'empêcherait de l'entremêler de quelques romances. Mais j'ai la certitude qu'un roman de vous aurait un grand succès. Au surplus, si vous entreprenez quelque chose, il faudra le mûrir et composer un livre qui reste.

Savez-vous que je ne suis pas content du tout de votre libraire Louis ? Mon intention était de vous faire une surprise. Je voulais employer le prix de votre ouvrage à quelque chose qui vous fut agréable pour vous le faire parvenir à Bruxelles. Ne voilà-t-il pas qu'il me répond sottement à la veille du premier de l'an qu'il a employé tout son argent pour des gravures, qu'il faut attendre, etc... Je lui ai écrit sur cette pitoyable conduite deux mots qui ne l'ont pas flatté. Alibert (1).

Mais la poésie suffit rarement à nourrir les poètes. Le théâtre laisse souvent végéter les acteurs. Ni la vente de ce recueil de vers, ni les gains de ce couple d'artistes n'avaient pu faire entrer l'aisance à leur foyer. Des enfants étaient venus, dans l'intervalle, grossir encore les besoins du ménage. En 1825, la famille Valmore était à Paris et se débattait dans la gêne. Marceline faisait démarches sur démarches pour faire obtenir un engagement à son époux, acteur de peu de talent, mais brave homme et de belle tournure. « Elle travaillait à le faire entrer aux Français, son beau mari, qui serait si heureux d'y être. Donc, elle met ses amis en campagne : son oncle, le peintre Desbordes, le Dr Alibert, « M^{lle} Mars... (2) ». Et le bon docteur s'y employait de toute son influence.

La fortune pourtant ne venait pas. Au contraire, la gêne augmentait avec les années. Marceline en souffrait pour son mari et ses deux filles, Inès et Ondine, beaucoup plus que pour elle-même. En 1832, l'argent faisait complètement défaut. Un jour qu'elle sortait de chez son ami Arago, à qui elle n'avait pas osé exposer sa détresse parce qu'elle le soup-

(1) ARTHUR POUGIN, *loc. cit.*, p. 137-140.

(2) JACQUES BOULENGER, *Marceline Desbordes-Valmore*, Paris, 1809, p. 253.

connait aussi pauvre qu'elle-même, elle confiait par lettre à son mari :

« J'ai écrit un mot à Alibert pour qu'il m'indiquât l'heure exacte de le trouver, et, après un dîner bien triste dans ma chambre, au moment où je sortais avec Arago pour me rendre chez Mme Tastu qui m'attendait, Alibert est entré lui-même. Il nous a embarqués dans sa voiture et nous a conduits, rue Vaugirard, chez M^{me} Tastu qu'il connaît. Cette visite a renoué l'espoir de la vente d'un livre, mais du dernier volume, le reste étant encore chez tous les libraires. Mardi, j'ai rendez-vous avec le sien pour terminer ce petit marché, qui ne paraît pas devoir être brillant ; ce genre d'affaires est déplorable. L'argent comptant manque partout et pourtant on ne passe plus un ruisseau de cette vie sans payer la main qui nous aide à n'y pas tomber (1) ».

Ainsi, cette muse douloureuse et touchante à qui allaient les hommages de savants comme Geoffroy Saint-Hilaire et Arago, d'hommes politiques comme Jules Favre, de Salvandy, Raspail, Lagrange, Emile de Girardin, d'artistes de tout genre comme Garat, David d'Angers, Eugène Fromentin, etc..., qui correspondait avec tous les écrivains de son temps, se débattait dans la misère ; et Alibert fut sans doute, avec le poète de Latouche, celui qui mit le plus de bonne volonté à essayer de l'en tirer. C'est lui, en tout cas, qui lui suggéra, comme on l'a vu, d'écrire ses impressions pour se soulager et la pressa, en même temps qu'il lui en facilitait le moyen, de publier l'œuvre poétique qui a sauvé son nom de l'oubli. Il l'entoura jusqu'à la fin d'une amitié bienveillante et toute paternelle. La preuve en est contenue dans ce billet qu'il lui adressait au printemps de 1837, quelques mois avant de mourir.

« Ma chère Marceline, je vous envoie trois chiffons printaniers ; il y en a un pour Inès, un pour Ondine et l'autre pour vous. Je vous

(1) DESBORDES-VALMORE, *Correspondance intime*, publiée par BENJAMIN RIVIÈRE, A. Lemerre, 1896, t. I, p. 34.

en prie, ne manquez pas de venir dimanche avec vos deux anges ; je vous attendrai. Mais surtout ne manquez pas de nous amener cette bonne, cette parfaite Mme Branchu. Vous avez bien voulu me le promettre. Mettez à ses pieds mon invitation. Votre bien dévoué à vous toutes. Voici des vases qui ont figuré dans mon salon ; je désire que vous leur donniez asile dans le vôtre (1) ».

Marceline, de son côté, avait trop de cœur et connaissait trop bien le prix des services désintéressés pour ne pas les payer d'une chaude et vive reconnaissance. On lira plus loin, dans une lettre qu'elle écrivait à Gergerès, la plainte résignée mais poignante que lui inspira la mort de son protecteur.

Elisa Mercœur, née à Nantes en 1809, avait passé sa jeunesse, fait ses études et publié ses premiers vers dans sa ville natale. A 19 ans, elle donnait un volume de *Poésies* qui lui valaient les éloges de Chateaubriand et de Lamartine et mettait sur le chantier une tragédie, *Boabdil*. Tout de suite, elle s'imposait à l'attention. On parlait d'elle dans les cercles littéraires de Paris et dans les milieux de la Cour. M. de Martignac, ministre de l'intérieur, lui faisait une pension. Il n'en fallait pas plus pour la griser et lui donner une irrésistible foi en son étoile. Courant au devant de la renommée qu'elle désirait précocement, avidement, elle vint se fixer dans la capitale, accompagnée par sa mère qui la tenait pour un prodige. Elles étaient pauvres, mais, dans leur enthousiasme, ne s'embarrassaient guère des difficultés matérielles auxquelles il leur faudrait se heurter. Elisa allait avoir 20 ans et l'on était en 1828.

« Or, 1828 était pour les belles-lettres une époque brillante
« et les grands hommes n'étaient pas rares. A peine arrivée,
« Elisa avait sa cour et d'innocents flatteurs aidaient sans le
« savoir à lui rendre plus amères les trahisons de la fortune.
« Charles X l'accueillait avec une galanterie royale. M. de

(1) *Œuvres poétiques de Desbordes-Valmore*, t. II, Notice, p. 6,

« Martignac augmentait sa pension et promettait de faire jouer
« sa tragédie de *Boabdil*. M. de Jouy, un académicien sans
« prétention, estimable poète, aujourd'hui peu connu, était un
« des fidèles d'Elisa ; l'illustre docteur Alibert la voyait assis-
« dûment ; elle avait deux éditeurs au service de sa gloire (1) ».

Alibert, en effet, correspondait avec Elisa dès avant sa venue dans la capitale. Ayant entendu parler d'elle en termes élogieux, lu quelques-unes de ses premières poésies, il avait cherché à entrer en relations avec elle et, dans ce but, lui avait probablement adressé ou fait adresser des compliments pour son compte. Toujours est-il qu'un beau jour il reçut des vers de la jeune Nantaise. Et, comme un cadeau en appelle un autre, il lui fit remettre, dans les jours suivants, par une dame Duberne qui regagnait sa ville, un exemplaire magnifiquement relié de sa *Physiologie des passions*, avec ce billet :

« Mademoiselle, vous m'avez envoyé des poésies charmantes. Vos vers sont lus et admirés par tout ce qui m'entoure. En témoignage de ma gratitude, j'ose vous offrir un livre ennuyeux. Daignez l'accueillir avec indulgence et recevoir tous mes compliments (2). »

Elisa compta, dès lors, Alibert comme l'un de ses admirateurs et de ses protecteurs éventuels. Quand elle eut terminé son poème *La Gloire*, elle eut la précaution, avant de l'insérer dans le *Lycée Armoricaïn*, d'en faire de sa main quatre copies qu'elle adressa à MM. de Chateaubriand et de Martignac, Alban de Villeneuve et Alibert. Ce poème lui valut les félicitations du ministre, de Martignac. En même temps, un article très élogieux paraissait dans *le Voleur*, sous la signature E. D. Elisa pensa d'abord qu'il avait été inspiré par Chateaubriand lui-même. Elle sut plus tard que l'idée de faire connaître son poème dans la presse était du docteur Alibert, qui

(1) CHARAUX, *Elisa Mercœur*, Conférences publiques de Tarbes, 1868.

(2) *Œuvres complètes d'Elisa Mercœur*, Paris, 1872. *Mémoires d'E. M. par sa mère*, t. I. p. 163.

l'avait communiquée à l'académicien Sommet, lequel avait confié la rédaction de l'article à la plume habile d'Emile Deschamp.

Aussi, l'une des premières visites d'Elisa, en arrivant à Paris, fut-elle pour Alibert. Le lendemain, elle obtint une audience du ministre de l'intérieur. Sur ces entrefaites, Crapetet, l'imprimeur du roi, se présenta chez elle et lui offrit spontanément de mettre à sa disposition ses presses et tous les fonds nécessaires pour une 2^{me} édition de ses *Poésies*. La proposition était trop flatteuse pour qu'elle la refusât et cela l'empêcha de profiter de celle que lui avait faite auparavant Audin, l'éditeur de l'*Almanach des Muses*. Tout lui souriait donc, dès l'entrée. Elle crut toucher d'emblée à la réalisation de son rêve de gloire. Elle ne devait pas tarder à déchanter ; c'est sa mère qui l'a raconté.

En effet, un an et huit jours exactement après son arrivée à Paris, dans un de ces déjeuners du dimanche, auquel elle assistait avec sa mère chez Alibert, celui-ci, interpellant brusquement Elisa, lui dit, devant tous les convives, et « du ton le « plus sérieux qu'il lui fut possible de prendre : « Pourriez-vous « me dire, Mademoiselle Mercœur, pourquoi les journaux ne « publient plus rien de vous et à quoi vous employez le temps « que vous consacriez à la poésie ? car, il est bien avéré que « vous ne vous en occupez plus... » Et, avec arguments à l'appui, il lui démontra qu'il y avait double ingratitude de sa part à laisser improductif le beau talent qu'elle avait reçu en don et à décevoir les espérances que ses amis avaient placées en elle. « Sortez donc, concluait-il, de cette sombre apathie où « vous semblez plongée ; laissez, croyez-moi, ce sérieux à la « vieillesse ; la lyre sied mieux à votre âge ; elle est d'ailleurs « si flexible sous vos doigts que je ne sais pas pourquoi vous « hésiteriez à la reprendre (1) ».

(1) *Mémoires d'Elisa Mercœur, par sa mère*, pp. 249-255.

A quoi la pauvre Elisa, toute morfondue et confuse, dut répondre sur le champ. Piquée au vif, elle se défendit du reproche de paresse, en énumérant, d'un petit air orgueilleux, ses travaux de l'année écoulée : deux morceaux ajoutés à la nouvelle édition de ses *Poésies*, une tragédie en cinq actes et la moitié d'un autre à laquelle elle avait dû renoncer. Quant au reproche d'ingratitude, elle le rejetait avec une moue offensée sur les journalistes et les éditeurs qui ne venaient plus lui demander des vers qu'elle tenait à leur disposition.

Rentrée à la maison, elle accouplait douze rimes et les dédiait « à M. Alibert qui me reprochait mon apathie ». Mais elle ne renonçait pas pour cela à sa fierté prétentieuse de petite fille qui n'a pas encore souffert. Il lui répugnait, disait-elle, « de colporter ses pensées chez un éditeur, comme le « commis-marchand colporte chez le riche des ballots d'étoffe « pour les étaler à ses yeux. » Cependant la pension que lui servait le ministre ne pouvait lui suffire. Bientôt, d'ailleurs, elle lui était supprimée. Le roi venait de perdre son trône, M. de Martignac rentrait dans l'ombre, et Alibert lui-même n'allait pas d'une cour à l'autre mettre sa science aux gages d'un nouveau maître. Les éditeurs perdaient de plus en plus le goût de frapper à la porte de la trop fière poétesse. La misère s'installait chez les Mercœur.

Dans ces durs moments, Alibert n'abandonna pas sa protégée. Un M. Duplessis venait de fonder le *Journal des jeunes personnes*. Il alla le voir, lui parla d'Elisa, lui annonça sa visite. Le directeur parut enchanté ; se montra tout disposé à la recevoir, à insérer une de ses nouvelles, *la Comtesse de Villequier*. Alibert écrivit deux fois à Elisa pour la presser de se présenter. Elle promit et ne bougea pas. Alors, dans un troisième billet, il se décida à la gourmander en ces termes paternels :

« Que faites-vous donc, ma chère enfant ? Pourquoi rester ainsi

chez vous ? Comment ! Sommet vient de m'apprendre que vous n'êtes point encore allée chez M. Duplessis ! Mais à quoi pensez-vous donc ? Je ne vous comprends pas ; car enfin, vous devriez savoir, ma chère petite, que qui a besoin de feu en cherche. Je m'afflige réellement pour vous de voir que, dans votre position, vous négligez ainsi l'occasion de gagner de l'argent (1). »

En 1832, Elisa et sa mère furent atteintes du choléra qui régnait à Paris. Alibert leur prodigua des soins désintéressés. Elisa guérit la première. Le jour qu'elle sortit pour la première fois, elle fut accostée dans la rue par un créancier ; à la rentrée, le portier l'arrêta devant sa loge pour lui réclamer son terme. Remontée dans son appartement, elle trouva précisément Alibert qui l'attendait. La voyant tout en larmes, il la supplia de ne pas se montrer avec un tel visage devant sa mère plus souffrante. Il la consola, vint à son aide et, de retour auprès de la malade, deux heures après, se montra fort heureux en apprenant que M^{me} Récamier, prévenue de la situation, faisait parvenir à son tour 225 fr. aux malheureuses.

4^e La Nosologie naturelle. — La Physiologie des Passions. — Le Précis historique sur les Eaux minérales.

En dehors des heures qu'il consacrait au service du roi, aux soins de sa clientèle de la ville, à la fréquentation des savants, des littérateurs et des artistes, Alibert trouvait encore le temps d'élaborer, dans le silence de son cabinet, d'importants travaux. C'est, en effet, pendant les années de la Restauration qu'il publia la *Nosologie naturelle*, la *Physiologie des Passions* et le *Précis historique sur les Eaux minérales*.

(1) *Mémoires d'Elisa Mercœur*, t. II, p. 197.

Dès son entrée à l'hôpital Saint-Louis, il s'était spécialisé dans l'étude des maladies de la peau, sans se désintéresser pour cela de l'observation des autres maladies. Il pensait, au contraire, et répétait souvent devant ses élèves que, pour devenir un bon spécialiste, il faut d'abord bien connaître la pathologie tout entière. C'est pourquoi, dans le même temps qu'il décrivait les teignes et les dartres, il observait avec soin et d'un point de vue plus général, toutes les manifestations morbides qui tombaient sous ses yeux à l'hôpital Saint-Louis. Il conçut même le projet d'un ouvrage où seraient décrites et rangées, suivant une classification nouvelle, toutes les maladies du corps humain. En vue de ce travail, il entassait depuis des années une foule d'observations puisées dans sa pratique quotidienne. A peine avait paru la dernière livraison de la *Description des maladies de la peau*, en 1814, qu'il se mettait en devoir d'utiliser ces matériaux et, trois ans plus tard, en 1817, paraissait en librairie le premier volume de la *Nosologie naturelle* qui devait être suivi d'un second.

L'idée d'un tel ouvrage n'était pas nouvelle. Pinel avait cherché à la réaliser dans sa *Nosographie philosophique*, en prenant pour base de ses rapprochements les symptômes des maladies. Alibert, après lui, tout en adoptant « la méthode des « botanistes déjà proposée par Sydenham, dans la préface de « son immortel ouvrage, méthode qui consiste à rapprocher « les objets qui ont de l'affinité et à séparer ceux qui n'ont aucune analogie », se distinguait de son maître Pinel en groupant les différentes maladies d'après les organes qui en sont le siège spécial. « On verra, déclarait-il, que c'était l'unique « moyen de trouver les caractères qui ont le plus de valeur pour « le médecin clinique. »

Le livre s'ouvrait par des *Considérations préliminaires sur les progrès de la médecine depuis Hippocrate jusqu'à nos jours*, superbe tableau des grandes étapes franchies par la mé-

decine à travers les âges. Il n'est pas douteux que, dans la pensée de son auteur, l'ouvrage lui-même visait à marquer un progrès nouveau. Les maladies y étaient groupées en trois grandes classes : la première englobant les affections des appareils de la vie interne ou organique ; la deuxième les lésions des organes de la vie externe ou de relation ; la troisième les maladies des organes de la reproduction. Cette classification, qui s'appuyait sur la localisation et non sur la nature des maladies, n'était pas très heureuse. Aux yeux d'Alibert, cependant, elle n'avait « rien d'arbitraire ». Et il ajoutait : « Ceux, par exemple, qui cultivent avec succès l'anatomie pathologique, me sauront gré d'avoir établi mes familles sur les organes qui servent de siège spécial aux maladies (1). »

Mais il faut se hâter de dire que, cette concession faite aux anatomo-pathologistes, qui menaient alors grand tapage dans l'école de Paris, Alibert se gardait bien de verser dans les exagérations et l'absolutisme de certains d'entre eux. Il se servait de l'anatomie pathologique comme d'une science propre à éclairer la clinique, mais non capable de la remplacer. Il ne considérait pas les organes isolément, comme autant d'individualités autonomes, mais comme les parties étroitement reliées d'un tout harmonieux, chaque organe ayant des fonctions spéciales, solidaires des fonctions des autres organes et concourant toutes ensemble à assurer par leur jeu normal la vie de l'individu. Cette vie elle-même lui paraissait régie, ordonnée par une force, une énergie conservatrice, un *principe vital*. « L'homme, disait-il, est un être qui se défend et qui réagit sans cesse contre les causes destructrices qui l'environnent. » Dans cette lutte, si le principe vital vient à faiblir, à se laisser dominer, la maladie en résulte, et s'il est vaincu, la mort. Alibert disait encore : « La fièvre est le résultat de cette faculté de conservation dont tous les êtres vivants sont animés », indiquant ainsi que la

(1) ALIBERT, *Nosologie naturelle*, Avertissement, p. II.

fièvre résulte des réactions de l'organisme vivant contre les causes étrangères qui le menacent de mort. Bref, dans l'étude des maladies en général comme dans l'étude des maladies de la peau, il restait fidèle aux vieilles idées hippocratiques. Il soutenait nettement les doctrines vitalistes de son ami Bichat qui définissait la vie « l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort » ; de Barthez et de tous ceux que Broussais, le chef de l'école organicienne, appelait, dans son langage violent et sarcastique, « les tristes suppôts de l'école de Montpellier. »

Considérée sous cet aspect, on peut dire aujourd'hui que la *Nosologie naturelle* s'appuyait sur de saines et justes considérations biologiques. En outre, ce livre contenait « bon nombre de faits rares, curieux, importants pour la science (1). » Pour ces deux raisons, il semble qu'il aurait pu rendre des services. De plus, par la belle ordonnance de ses chapitres, par l'abondance, la clarté, la précision du style, par le choix et l'exécution des gravures peintes qui l'illustraient, il avait de quoi plaire à ceux qui ne dédaignent pas les beautés de forme, même dans un ouvrage scientifique.

Malheureusement, il avait aussi des défauts. Il offrait des lacunes et des innovations un peu risquées. On reprocha à l'auteur d'avoir donné de mauvaises bases à sa classification, de n'avoir exposé qu'incomplètement les signes des maladies, d'avoir « trop cédé au désir d'imposer des noms nouveaux, « des dénominations euphoniques aux maladies (1) ». Ce dernier reproche mérite deux mots d'explication.

Les termes de la langue médicale usuelle se prêtant mal à l'ordonnance symétrique d'une classification imitée de celles des naturalistes, Alibert n'avait pas hésité à créer de toutes pièces une langue nouvelle, à son avis plus précise, plus régulière et surtout plus expressive. Il avait donc créé, au moyen de racines grecques, une foule de mots nouveaux indiquant

(1) MARJOLIN, *Loco cit.*

la nature des organes, avec désinences uniformes pour toutes les maladies d'un même groupe. C'est ainsi que le premier volume de la *Nosologie*, qui traite des maladies des organes de la vie interne, embrasse les dix familles suivantes (elles-mêmes subdivisées en genres et en espèces) :

- | | | |
|-----|---------------------------|--------------------------------|
| 1° | les gastroses ou maladies | de l'estomac ; |
| 2° | — entéroses | — de l'intestin ; |
| 3° | — chloroses | — de l'appareil biliaire ; |
| 4° | — uroses | — — urinaire ; |
| 5° | — pneumoses | — du poumon ; |
| 6° | — angioses | — du cœur et des vaisseaux ; |
| 7° | — leucoses | — des vaisseaux lymphatiques ; |
| 8° | — adénoses | — des glandes ; |
| 9° | — ethmoplésoses | — du tissu cellulaire ; |
| 10° | — blennoses | — des membranes muqueuses. |

Cette terminologie nouvelle, d'ailleurs bien construite, qui prétendait se substituer aux anciennes dénominations en usage, parut subversive. De même, cette classification inédite, qui semblait à Alibert très « philosophique » et assise sur des « bases fixes et durables », fut, au contraire, jugée arbitraire et factice. Enfin, cet essai nosologique tout entier s'inspirait trop peu des travaux et des idées de l'école organicienne alors triomphante, pour obtenir la faveur du public médical. L'érudit Chaumeton eut beau présenter la *Nosologie naturelle* dans la presse; il eut beau affirmer que, grâce à l'ouvrage d'Alibert, « l'hôpital qui est le théâtre des observations deviendra, pour ainsi dire, un hôpital nomade », ni son prospectus dithyrambique, ni les beaux caractères de Crapetlet, ni les magnifiques planches gravées des artistes ne réussirent à l'imposer. A cause des frais énormes d'impression, il n'en avait été tiré qu'un petit nombre d'exemplaires dont chacun coûtait 135 francs et ceux-ci ne se vendaient pas (1).

(1) C'est probablement de la *Nosologie naturelle* qu'il est question dans une let.

C'était un échec. Alibert le sentit, en éprouva quelque amertume, et le 2^e volume, qui devait paraître dix mois après, ne vit jamais le jour.

Mais bientôt Alibert se consacrait à une autre composition qui devait le distraire et le consoler de celle-ci. Il abandonnait la médecine proprement dite pour la philosophie et la morale. Après avoir étudié le corps de l'homme et ses maladies, il voulait en expliquer l'âme et ses passions : « Etudier les sentiments moraux, disait-il, c'est étudier l'homme dans les plus précieux et les plus nobles attributs de son être. Quelle science est plus digne de l'esprit humain ? Mais n'est-ce pas aux médecins qu'il appartient spécialement de s'y livrer ? On ne saurait croire combien la connaissance approfondie de nos infirmités physiques peut leur ouvrir de routes vers la véritable théorie des passions. » Ce n'était pas mal raisonné. Descartes avait dit déjà que s'il y avait un moyen de rendre les hommes meilleurs et, par conséquent, plus heureux, ce moyen se trouverait dans la médecine. Bossuet lui-même avait insisté sur la nécessité de rallier la physiologie à la morale et n'avait pas craint de faire appel aux lumières de Dodart et de Duverney, pour l'élaboration de son remarquable *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, destiné à l'éducation d'un Dauphin de France.

Le sujet nouveau qu'abordait Alibert était tout à fait de son goût. On se souvient que ses premiers succès d'écrivain lui étaient venus de dissertations médico-philosophiques, insérées dans le *Magasin encyclopédique*, au temps où il fréquen-

tre d'Alibert adressée à son ami le Dr Theroin, chirurgien en chef de l'hôpital militaire, à Bourbonne, et où il dit : « Je vous prie, mon cher et très honoré collègue, de conserver dans un coin de votre bibliothèque un exemplaire d'un ouvrage qui ne se vend pas, mais dont j'aime à gratifier mes amis et anciens camarades. »

Lettre autographe. S.l.n.d. (Collection Camille Goudere).

taient encore l'Ecole. Il était, à cette époque, l'élève de Pinel et de Cabanis qui s'efforçaient d'appliquer à la médecine les méthodes philosophiques. Lui-même, plus tard, dans ses leçons à l'hôpital Saint-Louis et dans ses ouvrages, aimait souvent à se placer au point de vue du « médecin philosophe » et n'ambitionnait rien tant que ce titre. Il s'efforçait d'envisager les questions de haut et d'en dégager les aspects complexes. De même qu'il insistait sur les rapports existant, au point de vue physiologique et pathologique, entre les divers organes qui composent le corps, de même il avait pu observer, au cours de sa pratique, les nombreux rapports existant entre le physique et le moral. Rien d'étonnant donc à ce qu'il se détournât momentanément de la médecine pure, qui ne s'intéresse qu'à l'organisme physique, pour s'occuper de l'être moral. Son maître Cabanis avait déjà publié sur ce sujet un livre audacieux qui avait produit dans certains milieux un grand scandale. Alibert avait son nom inscrit à côté de celui de son ami Richerand en tête de ce livre, dont ils avaient tous deux surveillé l'impression. Il conservait beaucoup d'estime et de vénération à la personne de son vieux maître : mais il était trop éloigné de ses idées pour adopter, dans l'ouvrage qu'il projetait, les directives et les conclusions de l'auteur des *Rapports du physique et du moral de l'homme*. Sans le nommer, il se disposait même à combattre de tout son pouvoir sa doctrine matérialiste. En exposant ainsi ses convictions personnelles, il servirait en outre les intentions de Louis XVIII et de son gouvernement. Son livre serait en même temps qu'une profession de foi une sorte de manuel de morale officielle.

En tenant compte de ces considérations, on lit mieux dans ce livre et l'on s'explique plus facilement les éloges excessifs et les critiques acerbes qu'il souleva. Alibert en avait pris l'idée dans ses entretiens avec le roi. Louis XVIII souhaitait qu'on publiât un traité élémentaire des sentiments moraux, à la portée

des gens du monde, et susceptible d'entrer dans un système d'éducation propre à toutes les conditions de la société. Son premier médecin ordinaire n'hésita pas. Ce qu'avait tenté Cureau de la Chambre, premier médecin ordinaire de Louis XIII, dans ses *Caractères des Passions*, Alibert essaya de le refaire, avec l'intention, assurément, de donner des sentiments moraux une explication plus neuve et plus complète que celle de son devancier. De là naquit la *Physiologie des Passions*.

Le titre seul semblait porter une promesse. L'auteur allait sans doute montrer quelles circonstances extérieures, quelles dispositions organiques engendrent ou favorisent les passions, ces mouvements de l'âme, comment la conscience les modifie, et comment les organes mis en jeu s'en trouvent, à leur tour, fortifiés ou affaiblis. Les lecteurs étaient en droit d'attendre d'un médecin, mieux que de tout autre, qu'il mit la physiologie en harmonie avec la psychologie, qu'il expliquât la liaison des phénomènes spirituels et des phénomènes organiques. Or, plusieurs, d'ailleurs bien disposés en ouvrant ce livre, furent déçus en le lisant et le refermèrent avec dépit. Non seulement Alibert n'agitait pas l'important et difficile problème qui se posait à lui, mais il semblait même craindre de l'aborder. Il se contentait, en effet, de nommer, d'énumérer, de décrire d'une manière agréable et fort claire, les sentiments moraux, de tracer avec beaucoup d'art des portraits ou des tableaux, de raconter en des phrases jolies et chatoyantes des anecdotes et des histoires, propres à en rendre plus sensibles les caractères et les effets. Il est vrai que, avec son goût des classifications, il prenait soin aussi de classer les passions. Il ramenait tous les mouvements de l'âme à quatre lois, ou principes : 1^o l'instinct de conservation ; 2^o l'instinct d'imitation ; 3^o l'instinct de relation ; 4^o l'instinct de reproduction.

Aux doctrines matérialistes propagées par Cabanis et

Broussais, et si envahissantes à cette époque, Alibert opposait un spiritualisme ardent, exempt de doute et de défaillance. Plutôt que de se lancer dans des interprétations périlleuses sur la nature et l'origine des sentiments et des passions, il invoquait souvent les causes finales et s'en rapportait à la Providence. Il prônait la vertu et flétrissait le vice. Il faisait l'éloge du roi et traçait indirectement les devoirs des sujets, chacun ayant des obligations à la place où Dieu l'a placé. Par là, il ne pouvait manquer de plaire à la Cour et de seconder les efforts que Mgr de Frayssinous tentait, au même moment, pour insuffler la même doctrine à l'Université dont il était grand maître.

A cela rien à dire. Nul n'avait le droit de trouver mauvais qu'Alibert s'affichât spiritualiste. Mais il y a encore deux manières de l'être : l'une qui ne demande ni études ni connaissances spéciales et pour laquelle la foi du charbonnier suffit, c'est celle du peuple ; l'autre qui s'appuie ou veut au moins s'appuyer sur des preuves et des raisonnements, c'est celle qui s'impose au savant. « Quand on veut vérifier par sa propre « expérience une vérité qui n'est pas seulement un objet de « foi, mais de connaissance, ce n'est pas assez d'avoir la reli- « gion du spiritualisme, il faut en avoir la théorie. C'est sur- « tout l'obligation du médecin philosophe qui a trop souvent « l'occasion de voir l'action du physique sur le moral et la « production apparente des phénomènes psychologiques par « les mouvements organiques, pour n'avoir pas, par instants, « la tentation du matérialisme. Il ne sera jamais bien sûr de « sa foi, quelques dispositions qu'il ait à la garder, tant qu'il « ne l'appuiera pas sur une véritable science. » Et le critique du *Globe* qui écrivait ces lignes à propos de la *Physiologie des passions*, disait encore d'Alibert : « Soit qu'il n'ait eu que la « foi commune qui s'affirme, mais ne se prouve pas ; soit qu'il « ait négligé de présenter sa croyance avec les raisons qui l'ont

« établie dans son esprit, il n'a nulle part exposé sur ce point
« une doctrine satisfaisante » (1). Réveillé-Parise le jugeait
plus sévèrement encore, quand il disait : « C'est un exposé
« classique et raisonné de nos sentiments, y compris la mo-
« destie, fort étonnée sans doute de se voir comptée parmi
« les passions. Toujours une diction pure, élégante, soignée,
« des *lécherries* de style qui sentent le rhéteur homme du mon-
« de ; mais rien de ce feu sacré qui, sans emphase comme sans
« effort, doit échauffer et animer dans un pareil sujet ; rien
« de la simplicité d'un style nerveux, solide et élevé, de cette
« logique exacte, solide, pressante, qui exclut les sophismes,
« les paradoxes et les faux brillants. Avec beaucoup d'esprit
« et de savoir, Alibert s'est tout à fait trompé sur le fond et
« la forme de son livre ; il n'en a compris ni le sens ni la por-
« tée ; à la lettre, ce fut un auteur vaincu par son sujet (2) ».

Ainsi, des esprits rigoureux, doués de sens critique, repro-
chaient à Alibert une légèreté décevante, un manque de pro-
fondeur et de logique, un certain abus des artifices de pure
forme ; et ils n'avaient pas tout à fait tort. Mais il faut se
rappeler aussi que ce n'est pas précisément pour eux qu'il
avait composé ce livre. Il le destinait surtout aux gens du
monde qui se plaisent volontiers à ces sortes de lectures mi-
sérieuses, mi-légères, enfermant en des phrases précieuses et
délicates des réflexions philosophiques ou morales. Cela expli-
que la faveur que cette publication obtint parmi la haute
société, les nombreux articles élogieux qui la saluèrent dans
la presse et les mentions flatteuses qu'on en retrouve dans
certains Mémoires du temps. Elle venait à peine de paraître
que M^{me} de Genlis écrivait : « Mon ami, le D^r Alibert, m'a
« envoyé son dernier ouvrage qui a pour titre : *Physiologie*
« *des Passions*. Il a beaucoup de succès et le mérite par les

(1) *Le Globe*, 2 juillet 1825.

(2) RÉVEILLÉ-PARISE, *Loc. cit.*

« belles pensées qu'il contient, la manière dont il est écrit et « l'originalité avec laquelle ce sujet est traité... » Et, plus loin, elle ajoutait qu'à son avis, c'était « un bel ouvrage « qui nous manquait et que, pour le faire avec autant de succès, il fallait être, à la fois un savant médecin, un bon « écrivain, un observateur éclairé et un véritable philosophe (1). »

Alibert recherchait de pareils suffrages. Il savourait les louanges de ces privilégiés qui l'avaient si bien accueilli et se trouvait naturellement amené à leur servir, tout en philosophant, des jugements et des distractions de leur goût. C'est ainsi, par exemple, qu'il prenait plaisir à les conduire en esprit dans les forêts du Nouveau-Monde, à leur citer des traits de mœurs empruntés aux « Galibis et autres sauvages de la Guyane », à leur énumérer des peuplades aux noms euphoniques et bizarres, les Oyampis, les Palicours, les Roucouyennes, les Noragues, etc., obéissant à ce goût d'exotisme mis à la mode par les relations de nombreux explorateurs, par les écrits de Châteaubriand et de Bernardin de Saint-Pierre. De ce dernier, dont il avait été l'élève et l'ami, il imitait encore ce vague sentimentalisme qui procurait un si doux émoi aux âmes sensibles. Enfin, il se posait en moraliste indulgent, respectueux des conventions établies, simplement soucieux d'indiquer à chacun l'art de bien vivre et de vivre heureux à la place où Dieu l'a placé, depuis le simple sujet qui doit respect et obéissance au souverain, jusqu'au roi qui doit bienveillance et protection à ses sujets; doctrine peu originale et sans grande profondeur, mais honnête et facile, où l'égoïsme et tous les mauvais instincts étaient flétris et, au contraire, toutes les nobles vertus exaltées, particulièrement une sorte de stoïcisme tempéré par lequel l'homme arrive à supporter dignement les revers et les vicissitudes de l'existence.

(1) *Mémoires de M^{me} la Comtesse de GENLIS*, 1825, t. VIII, p. 42.

Comme si le sujet était encore trop aride, Alibert offrait à ses lecteurs et à ses belles lectrices de petites histoires, ou *Nouvelles*. Pour piquer d'avantage leur curiosité et mieux les intéresser, il s'ingéniait à leur présenter des personnages illustres par de hauts faits ou de rares vertus, ayant occupé des situations singulières, au milieu de circonstances variées et toujours des plus curieuses; ainsi *Jacques des Sauts*, le soldat de Louis XIV, blessé à Malplaquet, soigné par Fénelon lui-même, qui s'en va vivre ensuite parmi les sauvages de la Guyane, vieillir et mourir dans un « carbet », au milieu de ses plantations, sur la rivière Oyapock; ainsi *Couramé*, jeune indienne de la tribu des Noragues, perdue un jour par sa famille, recueillie à Cayenne par M^{me} de Sainte-Croix, élevée dans le luxe et le confort, à l'européenne, qui devenue nubile se fait enlever un matin par un jeune chef de sa tribu, retourne avec lui dans la forêt, l'épouse et s'abandonne de nouveau à la vie sauvage; ainsi le *Pauvre Pierre*, de noble souche bretonne, qui fuit un jour le toit paternel pour s'aventurer à courir les diverses contrées du monde, devient tour à tour commandant de vaisseau, chef d'armée dans l'Inde, prisonnier des barbares en Afrique, puis, après cinquante ans de voyage et d'infortunes diverses, après avoir connu toutes les illusions, même celles de l'amour, aborde de nouveau en France, gagne Paris « la grande hôtellerie de l'univers », pour échouer en fin de compte à l'hôpital Saint-Louis et là attendre la mort, en instruisant et consolant ses compagnons d'infortune, à la manière « d'un philosophe qui « aurait hérité du vieux manteau et de la robe déchirée de Zénon ». — Il serait sans doute facile d'établir que, dans ces récits donnés comme rigoureusement authentiques, la légende ou même la fiction pure se glissent assez souvent à côté, ou à la place de la vérité historique; que, par exemple dans les *Pestiférés de Villefranche*, la curieuse et sympathique figure

du Père Ambroise, n'est là que par un effet d'imagination et de substitution, comme la synthèse fictive d'authentiques religieux qu'on trouve mentionnés, ceux-là, par plusieurs annalistes du temps. N'importe : ce n'était là qu'un artifice destiné à donner plus de relief au personnage, plus de portée à l'exemple et incontestablement aussi plus de prestige à l'ingénieux auteur de telles compositions.

La *Physiologie des Passions*, parue [en 1825, eut une deuxième édition en 1827, une troisième en 1837 : en outre, plusieurs traductions en langues étrangères, notamment une en allemand et une autre en espagnol, en 1826. On parlait partout de ce livre, on le lisait partout. Alibert ne s'en contentait pas. Il ambitionnait une récompense plus haute, une consécration plus précieuse à ses yeux. C'est pourquoi, un beau jour, de sa plus belle plume, il tourna la lettre que voici :

Château de Saint-Cloud, ce juin 1826.

Monsieur le Secrétaire perpétuel, je prends la liberté de mettre sous vos yeux un ouvrage que j'ai composé sur la physiologie des passions.

Mon but spécial a été de faire chérir la morale par les élèves qui ont été confiés à mes soins. J'ose, à ce titre, M. le Secrétaire perpétuel vous exprimer le désir d'être admis au concours proposé par feu M. de Montyon, concours qui doit avoir lieu dans le sein de l'Académie française.

J'ai été le médecin autant que l'ami de M. de Montyon dans ses dernière années ; il est naturel que tout ce qui se rattache à son souvenir soit l'objet le plus ardent de mes vœux.

Je suis, avec la plus haute considération, Monsieur le Secrétaire perpétuel, votre très humble et très obéissant serviteur.

Alibert, 1^{er} méd. ordin. du roi, professeur à la Faculté de médecine de Paris (1).

(1) Lettre autographe d'Alibert (Collection Camille Couderc).

Satisfaction lui fut accordée. Dans sa séance du 25 août 1827, l'Académie française attribua à Alibert un prix Montyon de 4000 fr. Aussitôt, dit Bourdon, il « en fit don à un « auteur que les infirmités de la vieillesse avaient jeté dans « le besoin : noble action couronnant un bel ouvrage (1). »

Un an, à peine, après la publication de la *Physiologie des passions*, Alibert mettait au jour un autre travail touchant de plus près à la médecine. Il lui tenait à cœur depuis longtemps, puisque, dès 1804, dans ses *Nouveaux éléments de Thérapeutique*, il consacrait un appendice à une rapide étude des eaux minérales.

La question de ces eaux, si souvent et depuis si longtemps employées dans le traitement de maladies ou d'infirmités humaines, intéressait Alibert au plus haut point. Elle l'intéressait d'autant plus qu'on ne possédait encore presque aucune connaissance certaine sur leur origine, leur composition et leur mode d'actions, leur emploi reposant sur des données le plus souvent empiriques. Or, c'était un besoin chez lui de faire pénétrer la lumière où régnait l'obscurité et de mettre de l'ordre dans le chaos. Il s'y essayait une fois de plus.

Sur la provenance mystérieuse des eaux, il ne s'aventurait pas trop. Il se contentait de rendre hommage à la Providence qui, dans ce phénomène, « sembla se mettre en sollicitude « pour nous procurer un grand avantage. » Il rappelait à ce propos ce que dit l'Ecclésiaste relativement aux fleuves et aux rivières : *Intrant in mare et mare non redundat : ad locum unde excurrunt revertuntur ut iterum fluant.*

Il se préoccupait autrement de leur composition et de leurs propriétés. Il en faisait depuis des années le sujet de recher-

(1) ISID. BOURDON, *loco cit.*

ches patientes et ingénieuses. N'ayant guère lui-même les moyens de procéder à des études directes, il prenait soin au moins de recueillir tous les renseignements possibles auprès de ceux qui étaient à même de lui en fournir. Il lisait les travaux des chimistes, les interrogeait eux-mêmes directement, se faisait communiquer leurs analyses. Il consultait de même les médecins des villes d'eau sur les propriétés spéciales de leurs sources et sur leurs modes d'utilisation les plus efficaces. Il les invitait même à sa table pour se donner l'occasion de mieux s'instruire auprès d'eux. A l'un, par exemple, il demandait « par l'un des plus prochains courriers » des détails circonstanciés sur son « eau marine ». A un autre, il écrivait : « Si vous pouviez vous déranger dimanche prochain « pour quelques minutes et venir déjeuner chez moi, à « une heure, nous causerions d'eaux minérales. Veuillez me « faire ce plaisir. Je rassemble maintenant tous les maté-
« riaux. »

Les ayant rassemblés et classés, il établissait des catégories, distribuait les eaux minérales, au point de vue chimique, en eaux salines, gazeuses, ferrugineuses, sulfureuses et iodurées; sous le rapport de la température, en eaux froides ou tempérées, thermales ou chaudes. Il ne donnait d'ailleurs pas cette classification en cinq groupes chimiques « comme rigoureuse « et absolue parce que telle eau minérale peut se montrer à la « fois saline et acidule, ferrugineuse et sulfureuse, etc... » Ensuite, il passait en revue ces divers groupes, décrivait les stations thermales, consacrant de longues pages aux plus réputées, accordant une mention à d'autres moins connues, citant au passage de nombreux noms de praticiens recommandables, indiquant les curiosités des diverses régions, certaines particularités des habitants, des traits de mœurs, des anecdotes, des épisodes historiques ou légendaires, etc., toujours préoccupé d'entremêler l'agréable et l'utile.

De telle sorte que le *Précis historique sur les eaux minérales*, plein de renseignements utiles pour les médecins, souvent embarrassés quand il s'agissait de diriger leurs clients vers telle ou telle station, et de ce fait fort bien reçu par eux, ne fut pas en moindre faveur parmi les clients eux-mêmes auxquels il se présentait comme un vrai guide de tourisme. Au surplus, il contenait pour ceux-ci d'utiles conseils sur la manière de mener à bien une cure et d'en faire bénéficier l'être tout entier, l'esprit aussi bien que le corps ; car Alibert ne séparait jamais les deux et se ralliait à l'antique formule : *mens sana in corpore sano*. « Quand vous arrivez aux eaux minérales, leur disait-il, faites comme si vous entriez dans le temple d'Esculape ; laissez à la porte toutes les passions qui ont agité votre âme, toutes les affaires qui ont agité votre esprit.... Les plaisirs bruyants et tumultueux que l'on rencontre fréquemment aux eaux minérales ne conviennent point à tous les malades (1). »

A propos de ce traité, il est intéressant de noter que Louis XVIII avait su apprécier et récompenser de bonne heure les premières recherches entreprises par Alibert sur les eaux minérales, puisque, un an après son retour en France, il le créait Inspecteur en chef des eaux d'Enghien. Sous le même règne, et toujours à la suite de ses travaux sur la thérapeutique et l'art de guérir, Alibert avait réussi à obtenir un autre titre plus honorifique et des fonctions de beaucoup plus importantes. Ceci nous amène maintenant à parler de son entrée comme professeur à la Faculté de médecine de Paris, en 1821, et de l'enseignement qu'il y donna jusqu'à la fin de sa vie.

(1) ALIBERT, *Précis historique sur les eaux minérales*, Paris, 1826, Prolégomènes aphoristiques, p. 27.

**5^e Alibert, professeur de thérapeutique à la Faculté
membre de l'Académie de médecine.**

Lors de la réorganisation des études médicales, en l'an III, il avait été créé, à l'Ecole de santé de Paris, douze places de professeurs et douze places d'adjoints. A eux tous, ils devaient se partager un programme d'enseignement incontestablement plus complet et mieux compris que celui de l'ancienne Faculté, mais qui comportait aussi quelques graves lacunes. Ainsi, la thérapeutique, vers laquelle doivent tendre logiquement toutes les autres branches de la médecine, était oubliée pour ne pas dire rejetée. Aucun professeur ou adjoint n'était chargé de l'enseigner. Il y avait seulement une chaire d'Histoire naturelle médicale, subdivisée elle-même en une chaire de matière médicale qui fut donnée à Peyrilhe, et en une chaire de botanique qui eut pour titulaire Louis-Claude-Marie Richard.

Richard, fils d'un jardinier du parc de Versailles, n'était ni médecin, ni pharmacien ; mais il avait beaucoup voyagé, beaucoup étudié les plantes et fait une riche provision d'espèces. Il organisa, dans le jardin des Cordeliers attenant aux bâtiments de l'Ecole, un jardin botanique selon la classification de Linné. C'est là qu'il donnait des leçons pratiques, complétées par des leçons théoriques qui avaient lieu dans l'Amphithéâtre de l'Ecole. Il écrivit peu et mourut en 1821. En mourant, il pria son collègue de Jussieu de ne pas solliciter la chaire de botanique qu'il désirait laisser à son fils, Achille Richard. Mais la Faculté n'exauça pas ce vœu. Elle présenta Alibert qui fut nommé le 9 août 1821.

Pourquoi Alibert ? On pourrait s'expliquer ce choix en tenant compte de quelques essais qu'il avait publiés sur des sujets botaniques et dont les premiers remontaient au temps où il n'était encore qu'étudiant ; de l'intérêt qu'il avait toujours porté

depuis aux travaux des botanistes ; et surtout du grand cas qu'il faisait des méthodes établies par les meilleurs d'entre eux, méthodes qu'il s'efforçait lui-même de faire prévaloir en médecine. Mais, à tous ces titres d'ordre secondaire il convient peut-être d'ajouter l'influence personnelle du grand maître de l'Université, Mgr de Frayssinous, qui se trouvait être comme lui d'origine aveyronnaise et qui, de plus, favorisait de tout son pouvoir la propagation des doctrines spiritualistes, auxquelles Alibert donnait pour sa part une adhésion pleine et entière.

Quoi qu'il en soit, la Faculté lui ouvrait ses portes ; il y entra. Si la chaire de botanique ne lui convenait que médiocrement, il l'accepta quand même, en attendant mieux. Prise de possession purement nominale, d'ailleurs ; car on ne saurait affirmer qu'il ait seulement donné une leçon de botanique à la Faculté.

Du reste, de graves événements se préparaient qui allaient rendre ce cours impossible, comme tous les autres. Cette époque était pour le monde médical une époque troublée. Des chefs d'école, qui s'affrontaient avec des opinions et des doctrines opposées, aux étudiants qui acclamaient ou conspuaient leurs maîtres, la lutte était ouverte et faisait rage partout. Broussais, par exemple, tribun agressif, matérialiste en philosophie, révolutionnaire en politique, imposait aux médecins son anatomisme et son physiologisme et semblait faire échec aux idées régnantes ; tandis que, dressé en face de lui, Laënnec, génie plus pénétrant, ennemi des grands éclats de voix et des gestes d'estrade, combattait avec un courage doucement têtue l'Ecole physiologique, et restait par éducation et par conviction fermement attaché aux idées religieuses que représentait le gouvernement. L'un subjuguait la foule par son talent dominateur et régnait en demi-dieu, tandis que l'autre vivait dans l'impopularité, malgré d'inappréciables découvertes. De même la Faculté était en pleine effervescence. Issue de la Convention,

son origine même la rendait suspecte au pouvoir. Les étudiants de leur côté ne manquaient pas une occasion de manifester contre le gouvernement leur hostilité bruyante. « Un jour, dit « Paul Triaire, une adresse aux députés sur la loi électorale « était lue au cours même de Richerand. Une autre fois, le 18 « novembre 1822, à la séance solennelle de rentrée, il se pro- « duisit une de ces scènes de tumulte indescriptible, comme on « en a revu parfois depuis dans un amphithéâtre et au cours « desquelles la jeunesse oublie trop souvent ce qu'elle doit à ses « maîtres et à elle-même. L'éloge de Hallé, prononcé par Des- « genettes, fut haché d'interruptions et de sifflets qui ne s'a- « dressaient ni à la mémoire de Hallé, ni à l'orateur aimé des « élèves, mais au vice-recteur lui-même qui présidait au nom « du grand-maître de l'Université. La séance fut levée, au mi- « lieu du plus grand désordre et le vice-recteur ne put gagner « sa voiture qu'au travers des huées et des outrages de la foule « d'étudiants massés dans la cour pour l'attendre (1) ».

Cette fois la coupe débordait. Le gouvernement prit des mesures énergiques et radicales. Trois jours après ce « chahut » scandaleux, il supprimait la Faculté.

Celle-ci fut rétablie, par ordonnance du 22 février 1823. Onze professeurs étaient mis à la retraite et d'autres nommés à leur place, parmi lesquels Laënnec. Alibert était maintenu et changeait de chaire.

L'ordonnance de 1823 apportait, en effet quelques innovations heureuses, entre autres la création d'une chaire de thérapeutique et de matière médicale. Jusque-là, on l'a vu plus haut, il n'y avait pas d'enseignement de la thérapeutique à la Faculté. Ceux des élèves qu'elle intéressait, en étaient réduits pour l'apprendre à fréquenter des cours privés. Alibert, précisément avait ouvert un de ces cours, dès l'année 1807, dans la rue Saint-Victor. Il avait fait mieux encore pour les étudiants,

(1) PAUL TRIAIRE, *Récarnier et ses contemporains*, Paris, 1899, p. 170.

en publiant ses *Nouveaux éléments de thérapeutique*, en 1804 et son *Art de formuler* en 1818, deux manuels bien accueillis de tous ceux qui croyaient encore à leur utilité. Il était donc tout désigné pour occuper la nouvelle chaire. Effectivement, il l'obtint.

Dès lors, il s'employa résolument à développer devant son nouvel auditoire les idées et les préceptes qu'il avait déjà exposés dans son traité. Il s'agissait, à ses yeux, de relever la thérapeutique du discrédit où elle était tombée par suite d'égarements néfastes : tâche difficile qui demandait de l'enthousiasme, de l'indépendance et un certain courage.

D'une manière générale, les idées fondamentales en thérapeutique ont le sort des systèmes qui les produisent. Or, le système de Pinel qui faisait loi à l'École de santé lors de son ouverture, c'est-à-dire au moment même où Alibert y venait faire ses études, envisageait surtout la classification des maladies et affectait un certain mépris pour les interventions médicales actives, s'en rapportant à peu près exclusivement aux forces médicatrices de la nature. Un peu plus tard, Broussais ne voulait voir dans les maladies que les lésions des organes et parmi les organes ne voyait bientôt que le tube digestif ; il ramenait toute lésion à l'inflammation et réduisait la thérapeutique entière aux émissions sanguines. Pendant ce temps, la matière médicale devenait un objet d'ignorance et de routine pour les médecins, d'exploitation éhontée pour les charlatans. Bichat, il est vrai, avait conçu le projet de remédier à cet état de choses ; mais la mort l'avait fauché en pleine jeunesse, avant que les bonnes semences qu'il avait jetées eussent porté leurs fruits. Alibert avait repris sur ce point les projets interrompus de son ami défunt et il ne s'en laissait détourner ni par l'affection qu'il gardait à son maître Pinel, ni par les clameurs et les sarcasmes de l'école physiologique.

Partisan de la théorie expérimentale de l'irritabilité et de la

sensibilité, il se donnait pour objectif, en thérapeutique, de combattre l'altération des forces vitales. A l'aide de la physiologie et de la pathologie, il étudiait l'action des médicaments sur les organes, se basant toujours sur l'observation clinique et procédant à la critique des faits avec le doute philosophique. Comme Pinel, il faisait grand cas de la force médicatrice de la nature ; comme lui, il pensait qu'il n'est jamais bon de l'entraver ou de la contrarier ; mais son opinion personnelle était qu'elle se montre souvent impuissante à agir seule, et que, dans ces cas, elle peut être renforcée et soutenue par l'action adjuvante des médicaments, l'emploi de ceux-ci devant toujours rester subordonné à leur action sur les fonctions physiologiques. Ce qui l'amenait, d'une part, à admettre et à recommander certaines médications d'utilité reconnue et démontrée, d'autre part, à rejeter comme vaines ou dangereuses nombre de drogues, de panacées populaires plus ou moins compliquées qu'on administrait en toute occasion, au petit bonheur.

On le voit, cet enseignement réalisait, au temps de Pinel et de Broussais, une utile réaction. Sans doute, tout n'y était pas parfait. Alibert s'égareait quelque fois en de longues et oiseuses considérations concernant l'action immédiate des médicaments sur telle ou telle fonction vitale, au lieu d'en relever plus simplement les effets éloignés ou thérapeutiques. Sans doute aussi, sa classification des médicaments en trois classes, suivant qu'ils agissent sur les fonctions d'assimilation, de relation ou de reproduction, prêtait à la critique. Trousseau, son successeur à la Faculté, lui faisait déjà ces reproches ; mais il s'empressait aussitôt de reconnaître que le professeur Alibert savait où étaient les questions, qu'il les mesurait bien des fois du regard dans toute leur étendue, qu'il cherchait « ses raisons dans la pathologie » et qu'au total il donnait un enseignement beaucoup plus

« médical que ses devanciers (1). » Marjolin, à son tour, soulignait ses mérites dans ce jugement qu'il faut citer : « Il a
« fallu, disait-il, un bon esprit à Alibert sortant de l'école de
« Pinel, qui avait bien plus de confiance dans les forces médicamenteuses de la nature que dans l'action des médicaments,
« pour ne pas céder à l'ascendant que cet illustre vieillard
« exerçait à son insu sur ses élèves et pour se décider à se
« livrer avec ardeur à l'étude de la thérapeutique, qui pouvait
« le conduire à une sorte de prédilection, d'engouement
« même pour la polypharmacie, écueil dangereux qu'il sut
« bien éviter. Il lui a fallu ensuite une forte conviction et du
« courage pour professer avec persévérance, et sans hésitation
« des doctrines anciennes, sanctionnées par l'expérience, sur
« l'action salutaire des médicaments, à une époque où l'on
« signalait comme incendiaires, comme meurtriers presque
« tous les remèdes énergiques si éminemment salutaires dans
« beaucoup de cas et qui ne méritent les reproches qu'on leur
« a injustement adressés que quand ils sont administrés sans
« discernement, en quelque sorte au hasard, par un médecin
« sans instruction (2). »

Du professeur lui-même, rien à dire qui ne soit déjà connu. Dans sa chaire de la Faculté comme sur son estrade de Saint-Louis, il avait une manière originale de captiver son public. Tantôt familier, tantôt grave et pompeux, il émaillait son discours de réminiscences classiques, d'anecdotes, de bons mots dont il riait parfois lui-même à la suite de ses auditeurs. Notons seulement que, toujours soucieux de frapper les sens de ses élèves pour mieux les instruire, de même qu'il faisait défiler devant eux des malades à l'hôpital, ici il leur faisait voir et palper les substances médicamenteuses dont il parlait

(1) TROUSSEAU et PIDOUX, *Traité de thérapeutique et de matière médicale*, Paris, 1836, Avant-Propos, p. 23.

(2) MARJOLIN, *Loc. cit.*

dans sa leçon. Il s'adjoignait même, à cet effet, quelques aides choisis parmi ses élèves préférés. Il les appelait des *prévôts*. Les attributions de ces prévôts et la récompense dont il les gratifiait se trouvent indiquées dans le billet suivant qu'il adressait à l'un d'eux, Girou de Buzareingues, un jeune aveyronnais qui lui avait été recommandé par son père.

« Dites-moi, mon cher monsieur Girou, si vous voudriez consentir
« à être cette année mon prévôt, durant le cours de matière médi-
« cale que je vais entreprendre. Ce cours aura lieu, le mardi, le
« jeudi et le samedi, à quatre heures. Les fonctions de prévôt sont
« d'exposer tout simplement devant les yeux des élèves les substan-
« ces médicamenteuses qui doivent être l'objet de nos entretiens.
« Vous serez puissamment aidé dans cette fonction par M. Daynac.
« — Il y aura un prix d'honneur accordé aux prévôts à la fin du
« cours. Alibert (1). »

En ces temps où les luttes des partis politiques divisaient la France, où les changements de régime, les remaniements de ministères avaient leur contre-coup dans le sein même de la Faculté, Alibert eut assez de souplesse pour se maintenir dans sa chaire de thérapeutique. La tourmente de 1823 l'avait épargné. Il échappa de même à celle de 1830. Cette année-là, en effet, il y eut encore de graves troubles à la Faculté et de nombreuses mutations dans le corps professoral. Les étudiants appuyaient de leurs manifestations le parti libéral dans sa lutte violente contre le gouvernement de Charles X. On « chahutait » particulièrement au cours de Cruveilhier, à qui on reprochait d'avoir été appelé par l'évêque d'Hermopolis, à cause de ses opinions religieuses. Une partie de la presse médicale et, en tête, les *Archives générales de médecine*, sous la plume fougueuse de Raige-Delorme, et aussi quelques journaux politiques, comme *le National*, prenaient à partie ce pro-

(1) Lettre autographe d'Alibert : A monsieur Girou de Buzareingues médecin, rue Feydeau, N° 29, à Paris, 9 avril 1833.

fesseur, demandaient son renvoi et le renvoi de tous ceux qui avaient été amenés à la Faculté par les ordonnances de 1822-1823. Aussi, au lendemain de la révolution de 1830, les mesures de représailles ne se firent-elles pas attendre. Le doyen Landré-Beauvais, un des médecins du roi, fut remplacé par Antoine Dubois, une victime de la Restauration. Sur le rapport d'une commission nommée par le duc de Broglie, les fameuses ordonnances furent rapportées. En conséquence, on rappelait les professeurs révoqués en 1823 et on révoquait ceux qui avaient été nommés à leur place. Alibert qui était entré à la Faculté en 1821, c'est-à-dire antérieurement aux ordonnances, ne fut pas inquiété.

Mais une autre épreuve l'attendait, pénible et humiliante pour lui, qui avait été l'ami des deux rois précédents et qui venait de perdre sa charge de premier médecin ordinaire par le brusque départ de Charles X. Le serment de fidélité au nouveau roi était exigé de tous les fonctionnaires et de tous les membres de l'Université. En exécution de cette loi, la Faculté se réunit en séance extraordinaire, le 30 septembre 1830. Sur un registre spécial où se trouvait inscrite cette formule : « Je jure fidélité au roi des Français, obéissance à la Charte constitutionnelle et aux lois du royaume », les professeurs furent invités à apposer leur signature. Un seul ne parut pas à cette séance, refusa de prêter serment et motiva ce refus dans une lettre communiquée à la presse. C'était Récamier. Il fut révoqué. Tous les autres signèrent sans exception. Alibert, fidèle dans son cœur à la branche aînée des Bourbons, mais décidé à ne faire aucune opposition au gouvernement issu des barricades, but aussi ce calice et garda sa chaire.

Il montra, paraît-il, en tant que membre d'un autre Corps illustre, plus de susceptibilité, dans des circonstances bien différentes. Quand l'Académie de médecine fut fondée, par ordonnance royale du 20 décembre 1820, Alibert, qui avait fait

partie de la commission chargée d'en élaborer les statuts, y figura tout naturellement à titre de membre. Or, il s'attendait à mieux. C'est au moins ce que raconte Réveillé-Parise. « Voyant, dit ce dernier, ses espérances trompées à la présidence annuelle par la nomination de Bourdois de la Motte, « jamais il ne mit le pied dans cette assemblée. Plus d'une fois, « on l'entendit s'écrier, sur un ton, moitié sérieux, moitié plaisant : J'ai créé l'Académie de médecine, puis je l'ai lancée « dans le vide (1). » D'après une autre version (2), c'est seulement à partir de 1829 qu'il aurait cessé d'y paraître. Ce qui est certain, c'est que, pour des raisons d'amour-propre froissé, il bouda, au moins un temps, à l'Académie.

Bref, à part quelques menus déboires, il apparaît bien que, sous les règnes de Louis XVIII et de Charles X, Alibert jouit d'une situation extrêmement brillante et prospère. Au service des rois, il gagnait de larges bénéfices et un titre de baron. Il devenait membre de l'Académie de médecine en 1820 et Professeur à la Faculté l'année suivante. En 1827, l'Académie française couronnait d'un prix Montyon un de ses ouvrages préférés. Entre temps, il obtenait, en 1817, le cordon de l'ordre de Saint-Michel ; était fait chevalier, puis officier de la Légion d'Honneur, en 1821. Il évoluait au milieu d'un splendide entourage de savants, d'écrivains, d'artistes et de femmes célèbres. Célèbre lui-même, il cueillait au passage les sourires de la Fortune — Hélas ! cette déesse offre souvent aux mortels un visage changeant. Le jour vint où Alibert lui-même dut s'en apercevoir. Les événements politiques de 1830 lui causèrent une grave déception et de sérieux dommages. Mais déjà, dans les années précédentes, des soucis d'un autre ordre lui étaient venus dont il reste à parler maintenant.

(1) RÉVEILLÉ-PARISE, *Loco. cit.*

(2) ISID. BOURDON, *Loco. cit.*

1829-1837

ALIBERT ET SES ADVERSAIRES EN DERMATOLOGIE

La haute situation à laquelle Alibert était parvenu sous la Restauration n'était pas due uniquement à la faveur et à l'intrigue. Elle reposait, à l'origine, sur les sérieux et remarquables travaux qui avaient abouti à la *Description des maladies de la peau*, publiée sous l'Empire et remarquée par le roi, en exil. Seulement, au lieu de poursuivre ces fécondes recherches, Alibert avait eu le tort de s'en laisser distraire, au moment où elles commençaient à être connues et à porter leurs fruits. A partir de 1815, il s'était détourné peu à peu de l'hôpital Saint-Louis. Sans doute, il gardait le titre de médecin-chef de cet établissement; mais il s'y était donné un suppléant, dans la personne de Biett, son élève préféré. Il ne devait pas tarder à s'en repentir.

1^o Biett et la classification de Willan.

L.-Th. Biett était né en 1781, à Schamf, dans le canton des Grisons. En 1788, sa famille quitta la Suisse pour venir s'installer en France, dans la ville de Clermont-Ferrand où elle avait hérité d'une maison. C'est là que l'enfant fut élevé dans les principes de la religion protestante, qui était celle de ses parents, et qu'il fit ses premières études.

Quand le moment fut venu pour lui de choisir une carrière, il se rendit à Paris et entra à la Faculté de médecine. Sérieux et appliqué, il y fit de bonnes et solides études. A l'hôpital Saint-Louis, il suivit les leçons d'Alibert et fréquenta les salles de son service. Sous sa direction, il prit goût à l'étude des maladies de la peau. Le maître, de son côté, remarqua en lui un sujet d'élite, lui marqua de l'intérêt, l'encouragea, et, suivant les paroles de Biett lui-même, « guida son jeune « ami dans la carrière médicale, soutint son courage par ses « conseils, ses exemples et par les consolations d'une douce « et véritable amitié. »

En 1813, avant même que Biett fut reçu docteur de la Faculté de Paris, Alibert le fit nommer médecin-adjoint, sous ses ordres, à Saint-Louis, « lorsque cet hôpital, par le revers « de nos armées et le refoulement des troupes dans l'intérieur « du pays, fut rempli de militaires que décimait le typhus (1). »

C'est là que Biett prit le sujet et les matériaux de sa thèse. Celle-ci portait sur cinq observations de méningo-encéphalites ou d'arachnites suppurées, recueillies chez de jeunes soldats. Elle s'intitulait : *De la phrénésie idiopathique* et fut soutenue en juillet 1814.

Deux ans après, quand Alibert fut nommé, par Louis XVIII, inspecteur en chef des eaux d'Enghien, il obtint du roi la nomination de Biett, comme adjoint.

Bientôt même, il lui témoigna toute son estime en l'associant à ses travaux personnels. Il lui confia, en particulier, la rédaction du chapitre *Eaux minérales* contenu dans les premières éditions de ses *Eléments de thérapeutique*; et de cette manière « il inscrivit son nom sur un ouvrage durable », ainsi que Biett lui-même l'avouait dans la dédicace de sa thèse.

Enfin, à partir de 1815, quand Alibert, trop occupé par ses

(1) FERRUS, *Notice historique sur Biett*, in *Mémoires de l'Académie royale de médecine*, tome VIII.

fonctions à la cour et par les soins d'une clientèle croissante, en même temps que trop distrait par ses nouvelles entreprises et ses fantaisies mondaines, dut espacer d'abord, puis interrompre ses leçons de dermatologie à l'hôpital Saint-Louis, c'est encore Biett qu'il choisit pour tenir sa place auprès des médecins et des élèves attirés par sa réputation. En cela, il ne prévoyait pas, il ne pouvait pas prévoir la défection ultérieure de son élève de prédilection, ni qu'en favorisant son ascension rapide, il allait faciliter le succès d'un rival.

C'est là pourtant ce qui advint. Une fois entré à l'hôpital Saint-Louis, Biett eut hâte de s'affranchir de la tutelle d'Alibert qui l'y avait fait admettre comme adjoint. Il sut gagner à ses plans un administrateur des hôpitaux, M. Peligot, lequel, dit Ferrus, l'associa « à son œuvre de perfectionnement et de « réforme ». En peu d'années, de médecin temporaire il devint médecin inspecteur, puis médecin titulaire dans ce même hôpital.

Sur ces entrefaites, « une famille, nombreuse et haut placée « par sa fortune et la considération dont elle jouit, avait confié à Biett un jeune malade avec lequel il devait visiter la « Suisse, l'Italie et qu'il conduisit plus tard en Angleterre (1). » En effet, les relations étaient rétablies entre ce dernier pays et la France. Bénéficiant de la paix ramenée par la Restauration, Biett put passer chez les Anglais. Il put séjourner à Londres, visiter les hôpitaux de cette ville et s'initier aux doctrines des médecins d'outre-Manche. Comme il s'intéressait particulièrement aux maladies de la peau, il fut précisément amené à connaître les recherches que Willan avait poursuivies sur ces maladies, dans un dispensaire de Londres, un peu avant qu'Alibert entreprit les siennes à l'hôpital Saint-Louis.

Car, coïncidence curieuse, dans les dernières années du XVIII^e siècle et les premières années du XIX^e, ces deux hommes,

(1) FERRUS. *Loco cit.*

qui s'ignoraient, avaient entrepris simultanément l'étude des maladies de la peau et essayé d'en donner une classification. Il est vrai que, s'ils se rencontraient sur le but à atteindre, chacun d'eux y apportait des idées et des méthodes assez différentes. Biett, qui avait été nourri de celles d'Alibert, dut être un peu désorienté en découvrant celles de Willan. Son étonnement fut de courte durée et fit bientôt place à l'admiration. Il rentra en France entièrement converti à la doctrine de l'auteur anglais.

La classification proposée par Willan n'appartenait pas en propre à cet auteur. Elle était due à Plenck, médecin viennois, dont le traité, *Doctrina de morbis cutaneis*, remontait à 1776. Dans cet ouvrage, Plenck, rejetant toute division topographique, groupait les maladies d'après leurs seuls caractères extérieurs et rangeait, à côté de lésions anatomiques primitives bien caractérisées, des lésions secondaires inflammatoires. Il établissait ainsi les quatorze classes suivantes : *maculæ, pustulæ, vesiculæ, bullæ, papulæ, crustæ, squammæ, callositates, excrecentiæ cutanæ, ulcera cutanea, vulnera cutanea, insecta cutanea, morbi unguium, morbi pilorum* — Willan s'empara de cette base fondamentale, mais, plus difficile dans le choix des lésions, il élimina les produits accidentels de l'inflammation et ne prit pour caractères de ses ordres que les lésions élémentaires proprement dites. Il en distingua de huit sortes : *papulæ, squammæ, exanthemata, bullæ, vesiculæ, pustulæ, tubercula, maculæ*.

Classification séduisante, certes ! A l'encontre de celle d'Alibert qui groupait les maladies d'après leurs affinités ou leurs dissemblances, toutes choses souvent difficiles à démêler exactement, celle-ci consistait à placer dans la même catégorie toutes les maladies se révélant par les mêmes éléments anatomiques, papules, pustules, tubercules, etc., ce qui fait qu'après avoir appris à bien connaître ces éléments, il suffisait d'un peu d'observation pour ranger les maladies dans leurs groupes

respectifs; et quant à distinguer entre elles celles d'un même groupe on y arrivait en recherchant leurs symptômes secondaires. La lésion anatomique primitive étant le fait essentiel, le diagnostic devenait ainsi très facile.

Cette facilité même, pour artificielle qu'elle fut, contribua grandement au succès de la classification de Willan. Le zèle ou le talent de ses adeptes firent le reste. En Angleterre, elle fut propagée par Bateman, élève de Willan. Biett, de son côté, l'importa en France et, dès son retour, en commença l'exposé dans le service qui venait de lui être confié à l'hôpital Saint-Louis. Ainsi l'on vit un jeune médecin, né en Suisse, fixé en France sans être devenu français, aller chercher à Londres une classification née à Vienne, pour l'opposer, dans l'intérieur même de l'hôpital Saint-Louis qui l'avait si généreusement accueilli, à la doctrine neuve, originale, bien française d'Alibert, son maître et son protecteur. Mais, dit-on, la science n'a pas de patrie !

Ce système d'importation, Biett « le proclama inspiré par les
« principes anatomiques qui commençaient à être de mode et
« n'eut pas de peine à s'entourer d'élèves qui le croyaient,
« d'ailleurs, le continuateur d'Alibert, qui voyaient pour la
« première fois une classification des maladies de la peau se
« vantant de précision anatomique, capable, disait-on, de fa-
« ciliter le diagnostic de ces affections si diverses, si multipliées,
« si neuves pour eux et pour tous. Le courant classique se
« dirigea vers les salles de Biett et le pas rétrograde, comme
« dit Rosenbaum, fut emboîté. D'ailleurs, les élèves ne voyaient
« guère Alibert, encore moins son grand ouvrage; ils ne
« cherchaient pas à approfondir la science; ils trouvaient plus
« commode de prendre telle quelle celle qu'on leur présen-
« tait (1). »

Les choses allèrent ainsi pendant plusieurs années. Devant

un auditoire nombreux attiré à l'hôpital Saint-Louis par la grande réputation d'Alibert, Biett, qui parlait seul à sa place, eut le loisir d'exposer et de faire admettre la doctrine de Willan. Il s'en inspirait encore en rédigeant les articles qu'il inséra dans le *Dictionnaire de médecine*, en 21 volumes. D'autre part, deux de ses élèves, Alphée Cazenave et H.-E. Schedel recueillaient ses leçons et les offraient aux étudiants et aux praticiens sous forme d'un manuel intitulé *Abrégé pratique des maladies de la peau*. Les idées nouvellement répandues faisaient ainsi leur chemin et Biett se dressait à son tour en cher d'école. « Cette circonstance et le succès toujours croissant
« d'un enseignement qui s'élevait à côté du sien furent pour
« Alibert la source de contrariétés vives. Il ne put se résigner,
« lui que ses conférences pleines d'intérêt et en même temps
« si pittoresques, avaient habitué aux applaudissements, à
« partager avec son disciple l'affluence des auditeurs qu'il
« avait, par le charme de sa parole, attirés le premier à l'hô-
« pital Saint-Louis (1). » On comprend d'ailleurs assez bien ce froissement d'amour-propre ; mais il faut ajouter qu'Alibert eut surtout la vision nette du danger que faisait courir à la science dermatologique un système basé exclusivement sur les manifestations extérieures des maladies. Ceci permettra de mieux apprécier le grand effort qu'il tenta pour défendre sa doctrine, quand il la vit sérieusement menacée et dès que les circonstances le lui permirent.

« La classification de Biett n'était autre que celle de Willan, revue,
« corrigée et augmentée, comme on peut s'en rendre compte par la
« comparaison des deux tableaux suivants : »

(1) FERRUS, *Loc. cit.*

Classification de Willan

ORDRE I. — *Papulæ*

1. Strophulus.
2. Lichen.
3. Prurigo.

ORDRE II. — *Squammæ*

1. Lepra.
2. Psoriasis.
3. Pityriasis.
4. Ichtyosis.

ORDRE III. — *Exanthemata*

1. Rubeola.
2. Scarlatina.
3. Urticaria.
4. Roseola.
5. Purpura.
6. Erythema.

ORDRE IV. — *Bullæ*

1. Bullæ
2. Pemphigus.
3. Pompholix.

ORDRE V. — *Pustulæ*

1. Impetigo.
2. Porrigo.
3. Ecthyma.
4. Variola.
5. Scabies.

ORDRE VI. — *Vesiculæ*

1. Varicella.
2. Vaccinia.
3. Herpès.
4. Rupia.
5. Milliaris.
6. Eczéma.
7. Aphtha.

ORDRE VII. — *Tuberculæ*

1. Phyma.
2. Verruga.
3. Molluscum.
4. Vitiligo.
5. Acné.

Classification de Bielt

ORDRE I. — *Exanthèmes*

1. Erythème.
2. Erysipèle.
3. Roséole.
4. Rougeole.
5. Scarlatine.
6. Urticaire.

ORDRE II. — *Vésicules*

1. Millaire.
2. Varicelle.
3. Eczéma.
4. Herpès.
5. Gale.

ORDRE III. — *Bulles*

1. Pemphigus.
2. Rupia.

ORDRE IV. — *Pustules*

1. Variole.
2. Vaccine.
3. Ecthyma.
4. Impétigo.
5. Acné.
6. Mentagre.
7. Porrigo.

ORDRE V. — *Papules*

1. Lichen.
2. Prurigo.

ORDRE VI. — *Squammes*

1. Lèpre.
2. Psoriasis.
3. Pityriasis.
4. Ichtyose.

ORDRE VII. — *Tubercules*

1. Eléphantiasis des Grecs.
2. Molluscum.
3. Frambœsia.

ORDRE VIII. — *Macules*

1. Teinte bronzée.
 2. Ephélides.
 3. Nævi.
- { Colorations.

Classification de Willan

6. Sycosis.
7. Lupus.
8. Eléphantiasis.
9. Frambæsia.

ORDRE VIII. — *Maculæ*

1. Ephelis.
2. Nævus.
3. Pilus.

Classification de Bielt

4. Albinisme.
 5. Vitiligo.
- } Décolorations.

ORDRE IX. — Lupus.

ORDRE X. — Pellagre.

ORDRE XI. — Syphilides.

ORDRE XII. — Purpura.

ORDRE XIII. — Eléphantiasis des arabes.

ORDRE XIV. — Kéloïde.

{

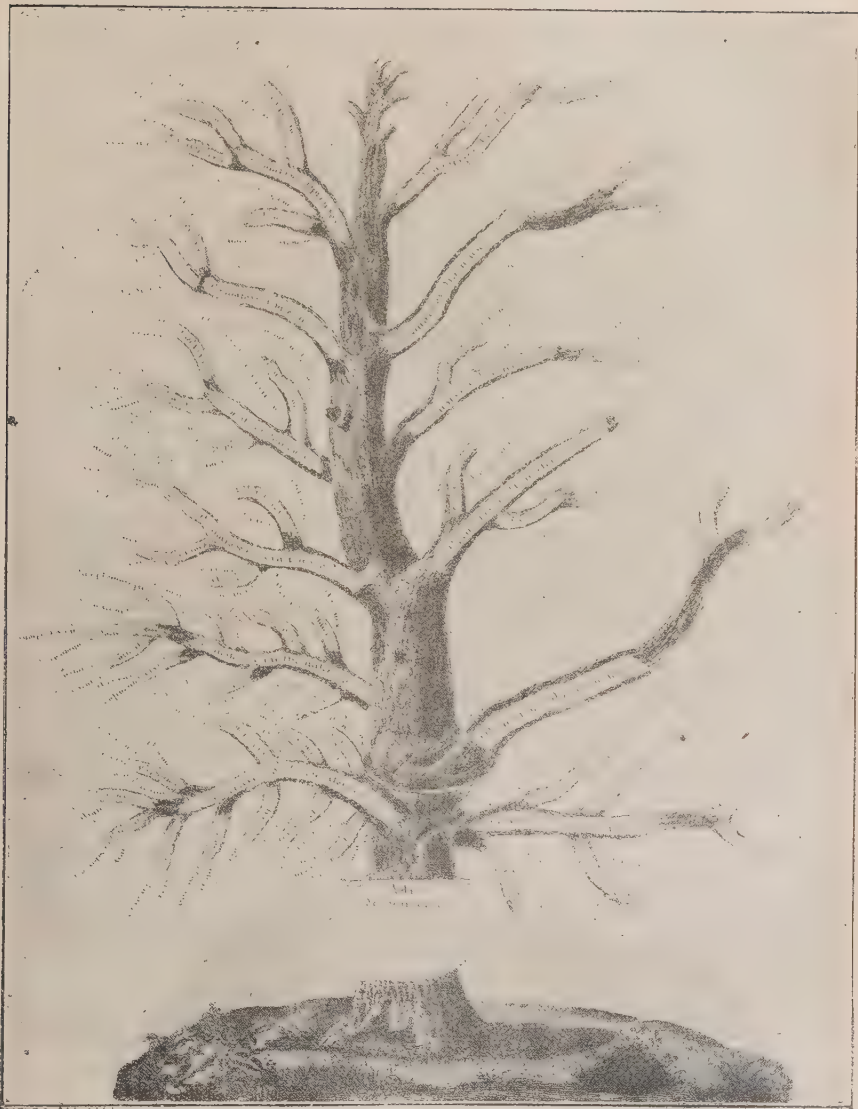
Maladies
qui par
leur nature
ne peuvent
se rappor-
ter à au-
cun des or-
dres ci-
dessus

2^o Alibert et sa nouvelle classification.

L'Arbre des Dermatoses.

C'est en 1819 que Bielt inaugura son enseignement clinique et, pendant les dix années qui suivirent, il n'y eut pas d'autre cours que le sien à l'hôpital Saint-Louis. Dans cet intervalle, Alibert eut l'amertume de voir sa doctrine battue en brèche par celui-là même qu'il avait chargé de la propager. Quand la mort de Louis XVIII, en 1824, lui rendit quelques loisirs, il crut devoir les employer à mettre au point sa *Physiologie des Passions* et son *Précis sur les eaux minérales*. Ce n'est donc qu'en 1827 qu'il retrouva toute sa liberté. Mais désormais il se consacra de nouveau tout entier à ses travaux interrompus sur les maladies de la peau. Les reprenant au point où il les avait laissés, il résolut de défendre énergiquement la méthode qui lui était chère et d'établir, suivant cette méthode, une classification naturelle qu'il n'avait fait qu'ébaucher dans son premier ouvrage.

Quoique déjà âgé, il se consacra à cette rénovation avec une ardeur toute juvénile. Il y travaillait jour et nuit, et Dauvergne raconte qu'« il avait imaginé une petite table pour « pouvoir écrire dans son lit, lorsque la nuit, il voulait con-



L'Arbre des Dermatoses

Reproduction réduite de la grande planche en couleurs annexée à la *Clinique de l'hôpital Saint-Louis*,

« signer quelques réflexions ou profiter de ses heures d'in-somnie » (1). En même temps, il s'entourait d'un « congrès de jeunes docteurs instruits » qui devaient l'aider à construire l'édifice de son rêve. A ceux-là aussi il demandait un effort constant, soutenu, pareil au sien. Et c'était un spectacle touchant que de voir ce vieux maître entraîner à la tâche ses « douze disciples » et leur insuffler son enthousiasme.

Ce n'était pas trop d'ailleurs de leur bonne volonté et de leur collaboration, car le plan d'Alibert était vaste et son exécution délicate. Il s'agissait de recueillir et de classer de nombreuses observations, de procéder à des recherches anatomiques, cliniques ou biologiques, de représenter par le pinceau quantité de lésions cutanées, de créer toute une nomenclature nouvelle; autant de matériaux que la main habile du maître disposerait avec art pour édifier une classification à la fois solide et harmonieuse. Pour cela, rien ne devait être négligé, ni l'observation rigoureuse des faits qui devaient servir d'assise à cette construction et à laquelle s'occupaient spécialement les douze disciples; ni la représentation picturale de cas types pour laquelle intervenaient des peintres et des graveurs; ni la création de vocables nouveaux et euphoniques destinés à réaliser la symétrie des groupes et pour laquelle on consultait « d'habiles hellénistes ». Enfin, Alibert se proposait de faire pour les maladies de la peau ce que Torti avait fait pour les fièvres, c'est-à-dire de les représenter sous la forme d'un arbre, dont le tronc figurerait la peau et dont les branches, les rameaux, les ramuscules reproduiraient les groupes, les genres, les espèces de maladies.

Tout le monde se mit de bon cœur à ce travail de préparation. Cela demanda deux ans, pendant lesquels Alibert, plongé dans ses méditations silencieuses, s'abstint de prendre la

(1) DAUVERGNE, *Loc. cit.*

parole à l'hôpital Saint-Louis. Il projetait d'y faire une rentrée retentissante et, en attendant, il s'entourait de mystère. Cependant, les indiscretions de ses élèves avaient mis en éveil la curiosité du public. On savait qu'il était en train de rebâtir une classification et de la représenter sous la forme d'un arbre. Avant d'en connaître l'exacte structure on se livrait à des appréciations passionnées. Les fidèles du vieux maître jubilaient à la pensée de le voir bientôt reparaitre et disaient merveille de son œuvre rajeunie, tandis que d'autres plus nombreux, habitués à la méthode anglaise, se contentaient d'afficher des sourires septiques ou narquois.

Aussi, au jour fixé pour sa leçon d'ouverture, Alibert fut-il devancé au pavillon Gabrielle par tous ceux qu'intéressaient à un degré quelconque les questions de doctrines ou de maîtres, en dermatologie. Il y avait là, en effet, ce matin du 26 avril 1829, un auditoire nombreux et impatient : des étudiants novices, d'anciens élèves reconnaissants, des praticiens éminents de la ville, et, aux places d'honneur, des notabilités dans les sciences naturelles et médicales, Lugol, Lisfranc, Gendrin, etc... Il y avait aussi, l'on s'en doute bien, nombre de ceux qui formaient d'ordinaire l'entourage de Bielt.

Alibert parut et la leçon commença. « Plus élevé que tous, « placé sur une sorte d'estrade, en plein vent, malgré le froid, « sous les tilleuls qu'il appelait autrefois anti-spasmodiques, le « professeur lut d'une voix ferme et soutenue, pendant une « heure environ, le discours qui sert de *præmium* à son « cours (1). »

Ce discours n'était autre que celui qu'on peut lire en tête de la *Monographie des dermatoses*. C'est un beau morceau d'éloquence claire et harmonieuse. Il contient des aperçus généraux sur la peau considérée du triple point de vue anatomique,

(1) *La Clinique*, 12 mai 1829.

physiologique et pathologique. L'hôpital y est comparé à « un grand livre dont il faut parcourir toutes les pages ». Pour bien déchiffrer ce livre, il convient de diviser et de classer les faits, de s'aider d'une méthode. Or, la méthode par excellence est celle employée dans l'étude des plantes par les grands botanistes Linné et Bernard de Jussieu. « Nourri de la doctrine de ces grands maîtres, s'écriait Alibert, je veux, à mon tour, rapprocher utilement les faits dont se compose l'enseignement clinique que j'ai, le premier, fondé dans cet hôpital. Je veux présenter en raccourci l'état de la situation de cette science nouvelle qui va nous occuper... »

Jusque-là rien de nouveau, rien qui ne fut déjà contenu dans son enseignement de jadis, sous l'Empire. Mais il ajoutait aussitôt : « Afin de mieux remplir ce but, j'ai imaginé un arbre généalogique qui nous offrira dans un ordre régulier les groupes, les genres et les espèces de la famille des dermatoses. C'est sur les branches, les rameaux et les ramifications de cet arbre, que j'ai aussi déposé une nomenclature manifestement réclamée par les besoins de l'époque progressive où nous vivons. Les termes dont je me suis servi ne sont pas nouveaux : la langue d'Hippocrate, celle d'Arétée, de Galien, de Celse, de Rhazée, d'Avicenne, etc..., suffisent généralement pour tout exprimer (1). »

Et voilà précisément les nouveautés sensationnelles qu'attendait ce jour-là le public rangé sur les bancs. Alibert lui annonçait une classification, une nomenclature inédites, et un arbre aux frondaisons inconnues. Il en tirait une légitime fierté personnelle; mais cela ne l'empêchait pas de proclamer que « notre devoir le plus religieux est de rendre justice à nos devanciers et à nos contemporains. » Il profitait même de l'occasion pour brosser à larges traits le tableau des progrès réalisés dans cette branche de la science depuis les médecins

(1) Discours d'ALIBERT, en tête de la *Monographie des Dermatoses*, Paris, 1832.

grecs et arabes, jusqu'au français Lorry, à l'anglais Willan, et pour attribuer à chacun sa part de mérite, sans oublier personne, même parmi les contemporains, ni Bateman, le zélé continuateur de l'auteur anglais, ni Biett qui avait renié sa propre doctrine, ni les fidèles disciples qui se groupaient maintenant autour de lui pour assurer la prospérité de l'arbre des dermatoses. Par là il se lavait du reproche qu'on lui avait fait, lors de la publication de son premier traité, de paraître ignorer les travaux de ses devanciers.

« Quant à moi, Messieurs, concluait-il en une péroraison émue, il n'y a qu'une chose que je souhaite avec passion : c'est de m'attacher vos cœurs en même temps que vos esprits. Vous le dirai-je ? j'ai fait, en quelque sorte, toute ma joie de ces recherches. Aucune parole ne peut rendre le bonheur que j'éprouve à vous rallier autour de mes doctrines. Je sens plus que jamais que je dois m'interdire tout repos, car il faut bien que mon œuvre s'achève, pour que je puisse bien mériter de vous et par conséquent de l'humanité (1). »

Ces dernières phrases, Alibert les prononça, nous dit Dauvergne, avec des larmes dans les yeux et les auditeurs qui s'en aperçurent, furent à leur tour pénétrés d'émotion et d'attendrissement. Mais les applaudissements crépitèrent sur tous les bancs, quand sur un dernier geste de l'orateur, apparurent « deux tableaux représentant le tronc, les branches, les rameaux des dermatoses artistement et simultanément soulevés (2). »

Et ce fut tout pour ce jour-là. On se donna rendez-vous à huitaine. Le maître, très entouré, reçut les compliments de ses amis. La foule s'écoula par petits groupes. Le silence retomba sous les tilleuls du pavillon Gabrielle. Mais, dans les

(1, Discours d'Alibert, en tête de la *Monographie des Dermatoses*, Paris, 1832.

(2) *Lancette française*, 30 avril 1829.

jours suivants, il y eut comme des chuchotements frondeurs autour du feuillage nouveau. L'arbre des dermatoses, à peine planté, allait être en butte à tous les vents de la raillerie et de la critique.

Classification d'Alibert.

1^{er} GROUPE <i>Dermatoses eczémateuses</i> Genres 1. Erythème. — 2. Erysipèle. — 3. Pemphix. — 4. Zoster. — 5. Phlyzacia. — 6. Cnidos. — 7. Epinyctide. — 8. Olophlyctide. — 9. Ophlyctide. — 10. Pyrophlyctide. — 11. Charbon. — 12. Furoncle.	Genres 3. Mélitagre. — 4. Esthiomène.
2^e GROUPE <i>Dermatoses exanthémateuses.</i> Genres 1. Variole. — 2. Vaccine. — 3. Clavelée. — 4. Varicelle. — 5. Nirle. — 6. Roséole. — 7. Rougeole. — 8. Scarlatine. — 9. Miliaire.	5^e GROUPE <i>Dermatoses cancéreuses.</i> Genres 1. Carcine. — 2. Kéloïde. 6^e GROUPE <i>Dermatoses lépreuses.</i> Genres 1. Leucé. — 2. Spilophaxie. — 3. Elephantiasis. — 4. Radesyge.
3^e GROUPE <i>Dermatoses teigneuses.</i> Genres 1. Achore. — 2. Porrigine. — 3. Favus. — 4. Trichoma.	7^e GROUPE <i>Dermatoses véroleuses.</i> Genres 1. Syphilis. — 2. Mycosis. 8^e GROUPE <i>Dermatoses strumeuses.</i> Genres 1. Scrofule. — 2. Farcin.
4^e GROUPE <i>Dermatoses dartreuses.</i> Genres 1. Herpès. — 2. Varus.	9^e GROUPE <i>Dermatoses scabiéuses.</i> Genres 1. Gale. — 2. Prurigo. 10^e GROUPE <i>Dermatoses hémateuses.</i> Genres 1. Péliose. — 2. Pétéchie.

11^e GROUPE

Dermatoses dyschromateuses.

- Genres 1. Panne.
— 2. Achrome.

12^e GROUPE

Dermatoses hétéromorphes.

- Genres 1. Ichthiose.
— 3. Tylosis.
— 2. Verrue.
— 4. Onygnose.
— 5. Dermatolyse.
— 6. Nœve.

A peine s'était-tu l'écho des applaudissements provoqués par le discours d'Alibert que Biett prenait la parole à son tour. Sa leçon d'ouverture eut lieu cette année-là le 14 mai. Il eut pour auditeurs, naturellement, la plupart de ceux qui s'étaient réunis quelques jours auparavant devant le pavillon Gabrielle et que la curiosité poussait à recueillir une opinion après l'autre. Ils avaient entendu Alibert proclamer les avantages de la méthode naturelle et la nécessité de classer les maladies de la peau, en tenant compte des circonstances de cause, d'évolution, de durée et de traitement. Rien ne leur semblait plus intéressant que d'entendre Biett vanter à son tour l'excellence de sa méthode d'emprunt et établir la supériorité de la classification anatomique. Ils ne furent pas déçus.

« Je sais, déclara Biett, que j'ai encouru le reproche d'avoir voulu bouleverser la pathologie cutanée, y jeter la confusion ; et certes, je serais blâmable si un amour-propre mal entendu m'avait guidé dans mes travaux. Le désir seul d'être utile à la science m'a inspiré ; j'ai cru trouver plus de clarté, de facilité, de naturel dans la méthode de Willan ; je l'ai suivie. Nulle puissance au monde ne peut arrêter les recherches de l'homme (1) ».

C'était répondre sur un ton mesuré et ferme à certaines insinuations qui commençaient à courir sur son compte. Elles ne venaient point d'Alibert ; — on ne l'a « jamais entendu se plaindre de son élève prévaricateur ; jamais il ne faisait

(1) *La Clinique*, 21 mai 182

« sur lui la plus légère allusion (1) » — mais de ceux aveuglément attachés à leur vieux maître, touchés de ses bontés et convaincus du bien fondé de sa doctrine, ne pouvaient comprendre que l'ancien protégé eut pû renier son protecteur pour se mettre à la remorque de Willan. Nous en trouvons un écho dans ces phrases vengeresses que Dauvergne écrivait bien plus tard, en 1875 : « Celui-ci (Biett) en restant simplement fidèle à son maître ne pouvait faire écho ; il lui fallait « à tout prix un autre système ; aussi ne craignait-il pas de se « revêtir de la peau du lion, même d'un lion étranger ; plus il « s'éloignait de son maître, plus il paraissait original. Que « lui importait d'introduire un système anglais, pourvu qu'il « fit oublier les doctrines françaises ! Que lui importait d'être « dans la bonne voie ! il avait un public qui n'y regardait pas « de si près ; il avait rencontré, lui, des disciples fidèles qu'il « lancerait au besoin contre son ancien maître et qui n'y « ont pas manqué (2) ». Beaumés encore, de l'Antiquaille de Lyon, en 1843, exprimait tout haut « le regret que « Biett, d'abord disciple d'Alibert, dans l'accès d'une fâcheuse « anglomanie, ait crû convenable d'introduire dans l'hospice « Saint-Louis, les élucubrations dermatographiques de Willan, plutôt que de prêter son talent à l'amélioration, à la « défense, à la propagation de l'œuvre française, de l'œuvre « nationale de son premier maître Alibert (3) ». Gibert enfin, pourtant disciple de Biett, faisait, en 1860, cette remarque : « Biett, trop jaloux peut-être d'opposer en toute « occasion les produits de la science d'outre-mer aux fruits du « labeur de notre compatriote, s'est laissé entraîner parfois à « quelque partialité en faveur des provenances exotiques (4). »

(1) DAUVERGNE, *Loco cit.*

(2) DAUVERGNE, *Loco cit.*

(3) BEAUMÉS, *Courte réplique d'un dermatophile de province à un dermatophile parisien*, Lyon, 1843.

(4) GIBERT, *Traité pratique des maladies de la peau et de la syphilis*, 3^e édition, Paris, 1860.

Ainsi s'exprimaient longtemps après des auteurs qui avaient fréquenté l'hôpital Saint-Louis à l'époque où s'y déroulaient les événements dont il est ici question. Il est probable que les mêmes appréciations avaient cours du vivant de Bielt et il faut voir là, sans doute, la raison du plaidoyer *pro domo* que ce dernier introduisait dans son discours d'ouverture, le 14 mai 1829. Ayant ainsi proclamé la pureté de ses intentions et son amour désintéressé de la vérité scientifique, il ajoutait :

« Un professeur célèbre a dit, il y a quelques jours, que
« fonder une méthode de classification sur les lésions élémen-
« taires, c'est imiter un botaniste qui chercherait les caractères
« des plantes dans les germes et non dans la tige, les fleurs,
« et les fruits. Cette comparaison est fausse et illusoire ; car
« la lésion primitive reste ; elle ne disparaît pas à mesure que
« la maladie avance ; le germe des plantes, au contraire, dis-
« paraît à mesure qu'elles croissent » (1).

Telle était, en effet, sa manière de voir. Il reprocha au « professeur célèbre », et non sans raison, de choisir pour la constitution de ses groupes, des caractères variables, empruntés tantôt aux causes simplement présumées des maladies, tantôt aux troubles généraux qu'elles entraînent, à la thérapeutique qu'elles réclament ; et par là d'établir une classification qui n'était naturelle que de nom puisque les éléments étaient pris hors du sujet lui-même. — Mais lui-même ne prenait pas garde qu'un certain nombre de lésions qu'il considérait comme primitives n'étaient en réalité que des produits secondaires. Il ne s'embarrassait pas non plus que telle maladie reproduisit pour elle seule plusieurs des éléments anatomiques qui lui servaient à isoler les groupes. Enfin, il s'hypnotisait sur les lésions cutanées elles-mêmes, au risque de ne pas voir que beaucoup d'entre elles ne sont que la manifestation secondaire et accessoire de maladies dont la cause siège

(1) *La Clinique*, 23 mai 1828.

sur d'autres organes et qu'elles veulent être traitées, plutôt dans ces organes eux-mêmes que sur la peau directement.

Il fut très applaudi à son tour, car il avait aussi son cercle de fervents. Dès lors l'hôpital Saint-Louis vit se développer côte à côte un double enseignement et la lutte se poursuivre âprement entre les deux écoles rivales.

3° Alibertistes et Willanistes.

A cette lutte, Alibert consacra le reste de sa vie. Chaque année, on le vit continuer très régulièrement ses leçons à l'hôpital. En 1832, sortait des presses de Crapelet la *Clinique de l'hôpital Saint-Louis*, volumineux et magnifique ouvrage, au frontispice duquel était gravé l'arbre des dermatoses. C'était comme un riche pendant à la *Description des maladies de la peau*, parue en 1814. Même clarté d'expression, même élégance de style; même luxe de typographie et de gravure; mais au lieu de ne renfermer qu'une « collection provisoire de faits et d'observations » comme le premier traité, celui-ci reproduisait le système développé du maître et sa nouvelle classification.

Non content d'écrire lui-même, Alibert inspirait et patronnait dans son entourage des travaux destinés à propager ou à défendre son enseignement. Son grand traité n'étant pas à la portée des élèves et des praticiens, il chargeait Daynac d'en tirer une édition réduite, plus maniable et surtout plus accessible aux petites bourses. De là naquit la *Monographie des Dermatoses*, dont la 1^{re} édition parut en 1832, et dont la 2^e, en 1835, s'augmentait d'une note de Duchesne-Duparc « sur les avantages de la méthode naturelle pour l'étude des maladies de la peau ».

Ce dernier détail est à noter car les *Douze Disciples* avaient

J'ai des remerciements à faire à Mr.
Horteloup. on dit que l'homme qui a
appartenue à Malou la duchesse de Nemours,
va bien mieux; et qu'on bien peut —
espérer son rétablissement.

Je ~~te~~ reitère mille graces
à Mr. Horteloup
pour le soin qu'il veut bien prendre
de ce pauvre homme.

Son très dévoué collègue.
Alibert

Mr. Horteloup a puis intérêt à nos
travaux de l'hôpital Saint-Louis.
Je le prie d'acquiescer un exemplaire de
mon abrégé de la doctrine des dermes
je lui demande indulgence et bonté pour
cette chétive production.

précisément pour mission de défendre la méthode des naturalistes adoptée par leur maître. Celui-ci, un matin, avant de quitter son service, griffonnait pour l'un d'eux sur un petit billet d'hôpital cette note : « Je prie M. Girou de vouloir bien nous « faire pour un journal une cinquantaine de lignes sur les « avantages de la méthode analogique ou des rapports dans « l'étude des maladies et principalement dans l'étude des « maladies de la peau. Mettre quinze jours à cette rédaction (1). » C'est vraisemblablement au même travail que se rapporte cet autre billet, d'un parfum mystique, adressé le 1^{er} juillet 1832, à Girou de Buzareingues : «... Aussitôt que « vous aurez reçu cette lettre, fermez la porte de votre chambre, agenouillez-vous devant le Créateur et priez-le de vous « révéler les secrets de la méthode naturelle. Profitez de la « première inspiration et écrivez (2). » Et sans doute l'inspiration était lente à venir, ou tout au moins Girou était paresseux pour écrire; toujours est-il que six jours plus tard, le 7 juillet, Alibert en lui signalant un discours de Ventenat, de l'Institut, sur le même sujet, terminait sa lettre par ces mots de reproche et d'exhortation : «... On vous trouve tiède pour « la méthode; il faut être bouillant (3). » L'article parut quelques jours après dans le *Journal complémentaire des sciences médicales*. Son titre seul (4) indique assez qu'il était une réponse aux critiques adressées à Alibert à propos de son récent traité.

Dans le même but de propagande et pour stimuler le zèle des élèves, Alibert instituait des concours et créait des prix. Ce procédé lui plaisait. Il l'avait employé antérieurement. Lui qui, dans sa jeunesse, avait écrit un poème sur l'Emulation, se

(1) Billet autographe d'Alibert (s. d.). Collection Girou de Buzareingues.

(2) Lettre autographe d'Alibert, 1^{er} juillet 1832. Collection Girou de Buzareingues.

(3) Lettre autographe d'Alibert, 7 juillet 1832. Collection Girou de Buzareingues.

(4) *Quelques réflexions sur la méthode naturelle appliquée à la pathologie cutanée dans l'ouvrage de M. Alibert*, par M. Girou de Buzareingues (*Journal complémentaire des sciences médicales*, t. XLIV, 1832).

devait d'entretenir cette vertu parmi ses disciples. Déjà, le 5 août 1818, il avait organisé sur ce sujet : *Du courage dans les maladies*, un concours, où M. Campardon (du Gers) avait remporté le premier prix. De même, en 1819, il avait proposé cette question : *Quelles sont les lumières que la pathologie emprunte à la physiologie ?* Cette année-là, le premier prix revint à Andral fils et une mention honorable fut décernée à Bouillaud, alors interne à l'hôpital Saint-Louis. — Pareillement, le 6 mai 1829, au pied de l'Arbre des dermatoses fraîchement planté, Alibert annonça, en terminant sa deuxième leçon, qu'il fondait deux prix « d'une valeur considérable », à distribuer sur les questions suivantes : 1° *Déterminer par le raisonnement et par des observations les avantages de la méthode des naturalistes pour l'étude des maladies de la peau* ; 2° *Assigner dans une dissertation quel est le meilleur mode de nomenclature pour favoriser cette même étude*. « Ces prix, déclarait Alibert, seront décernés dans « deux mois, en séance solennelle, et je proclamerai les « noms des vainqueurs dans mon discours de clôture. Le « jury se composera de MM. Richerand, Jules Cloquet, « Lugol, etc... Je n'en ferai pas, je ne veux pas en faire « partie (1). »

De l'autre côté, les Willanistes, comme on les appelait, ne s'agitaient pas moins. Leur chef, il est vrai, affectait la plus grande modération. Dans son enseignement oral, Biett évitait les attaques personnelles, les traits blessants à l'adresse de son ancien maître. Il paraît même qu'il le citait « avec éloges chaque fois que l'occasion s'en présentait (2) ». Mais, dans la lutte des idées, il se montrait tenace et implacable. S'il prenait rarement la plume au profit des siennes — il a très peu

(1) *Lancette française*, 8 mai 1829.

(2) FERRUS, *Loco cit.*

écrit — il laissait ce soin à ses élèves; et ceux-ci étaient loin d'observer la même réserve que lui.

Au début, cependant, ils hésitaient à attaquer Alibert en face. Celui-ci faisait trop belle figure dans cet hôpital qu'il avait transformé, rajeuni, rendu célèbre dans Paris et dans l'Europe entière; trop de savants illustres l'entouraient de leur estime pour qu'on se permit de le bafouer encore. On usait de ménagements pour commencer. En 1828, dans la première édition de leur *Abrégé pratique des maladies de la peau*, dédié à Biett, qui « a tant contribué à éclairer l'étude des maladies de la peau », Cazenave et Schedel daignaient reconnaître, en nommant Alibert, que « c'est à cet illustre pathologiste que « l'hôpital Saint-Louis doit une grande partie de la célébrité « qu'il a conquise dans l'Europe (1) ». Mais, très rapidement, dans l'exaltation de la bataille, ces honnêtes scrupules allèrent s'atténuant. Dans la deuxième édition, en 1833, Biett devenait « le savant pathologiste « à qui seul on doit les importants « progrès que l'on a fait en France sur les maladies de la « peau (2) ». On feignait désormais d'ignorer Alibert. Ou si on parlait de sa classification, c'était uniquement pour en faire ressortir la fantaisie et l'incohérence : « Ici, point de méthode, pas de point de départ, pas le moindre lien... C'est « l'Arbre des dermatoses ! (3) » Et l'on haussait les épaules, dédaigneusement.

Ou bien encore on usait de cette arme empoisonnée : le ridicule. Au lendemain des leçons d'Alibert, des plumes anonymes inséraient dans les journaux médicaux des compte rendus destinés à égayer les lecteurs beaucoup plus qu'à leur résumer l'enseignement du professeur. On s'étendait sur ses drôleries, sa mise en scène, son arbre symbolique et sur ce qu'on appe-

(1) CAZENAVE et SCHEDEL, *Abrégé pratique des maladies de la peau*, 1^{re} édition, 1828, Introduction, p. 1.

(2) Id. 2^e édition, 1833, Dédicace.

(3) Id., 2^e édition, Prolégomènes, p. XVII.

lait son « romantisme cutané. » Cela obtenait du succès auprès de la jeunesse toujours portée à rire des travers de ses maîtres. Succès d'autant plus faciles, d'ailleurs, que la prodigieuse originalité d'Alibert semblait provoquer ces railleries. Seulement, à force de ridiculiser ses manières et ses trouvailles, on en arriva à ne plus distinguer du tout le côté sérieux de son enseignement. On lui préféra l'enseignement de Biett qu'on jugeait meilleur parce qu'il tombait d'une bouche plus sévère. Ainsi s'explique cette phrase de Hardy, qui les entendit tous les deux, étant interne à l'hôpital Saint-Louis, en 1835 : « On s'amusait avec Alibert au pavillon Gabrielle ; on allait s'instruire dans les salles de Biett, au pavillon Saint-Mathieu (1) ».

4^e Un épisode des controverses dermatologiques à l'hôpital Saint-Louis. Le ciron de la gale.

Parfois cependant, il arrivait que les rieurs fussent tout à coup confondus et mis à leur tour dans une posture ridicule. C'est ce qui advint, par exemple, au terme d'une comique et tapageuse querelle engagée à Saint-Louis à propos de l'agent producteur de la gale et qui mérite d'être rapportée ici pour montrer le degré de passion auquel atteignaient alors les partisans des deux écoles.

On ne s'entendait pas sur la cause immédiate de cette maladie. Les uns l'attribuaient à la présence d'un insecte ; les autres niaient l'existence de celui-ci ou tout au moins ses méfaits. En 1812, Galès, élève d'Alibert, avait entrepris et publié sous les auspices de son maître, un travail sur cette question. Il affirmait avoir rencontré dans la vésicule psorique un ciron, visible à la loupe et à l'œil nu ; et il en donnait une description assez précise puisqu'il lui avait compté six paires de pattes,

(1) Hardy, *Loco cit.*

distingué des mâles et des femelles, et observé que l'un deux recueilli sur sa main s'y creusait aussitôt un petit appartement dans l'épaisseur de la peau. Il avait même dessiné ce fameux ciron. Sa publication avait fait grand bruit, mais avait rencontré plus d'incrédules que de croyants. On avait même douté de sa sincérité, quand l'année suivante, ayant voulu renouveler son expérience, il n'avait pu réussir, non plus qu'Alibert, à retrouver l'insecte. .

Alibert, néanmoins, croyait dur comme fer à son existence et à son rôle pathogène. Aussi, à la reprise de son cours, en 1829, quand il en vint à parler de la gale, tout le public des grands jours était là pour entendre de sa propre bouche l'étiologie de cette maladie devenue fameuse par tout le bruit fait autour d'elle dix-sept ans auparavant. Il traita la question dans toute son ampleur et donna de la gale un superbe tableau où rien ne manquait que le ciron lui-même. A défaut de celui-ci et en sa faveur, Alibert invoquait le témoignage d'observateurs anciens tels que Avenzoar et Morgagni; celui de naturalistes contemporains tels que Latreille, Cuvier, Duméril, Geoffroy-Saint-Hilaire, Olivier, Bosc; celui de Galès enfin, « le cironien en chef », qui avait vu, décrit et dessiné le ciron. Il avait intéressé ses auditeurs et beaucoup se retiraient convaincus.

Cependant, un groupe s'était formé autour de Lugol, qui venait d'assister à la leçon et qu'on savait d'opinion contraire. Lugol parlait avec animation. A différentes époques, racontait-il, et à l'aide des meilleurs microscopes, il avait, comme Bielt d'ailleurs, et aussi vainement que lui, recherché l'insecte. Il s'en tenait là. Pas plus aujourd'hui qu'hier il n'était disposé à faire un acte de foi. Il voulait voir avant de croire. Pour témoigner de ses bonnes dispositions, il proposait un prix de 300 fr. à qui lui démontrerait l'existence du sarcopte. Aussitôt un élève d'Alibert, Patrix, releva le défi. Il voulait même expérimenter séance tenante; mais Alibert, plus prudent, s'y refusa

et fit remettre la démonstration à l'une des séances suivantes.

Là-dessus, il s'éleva de gros rires et des clabauderies bruyantes. Dans une lettre ouverte adressée à Patrix, un interne de Saint-Louis, Arnal, entreprit de ridiculiser Alibert, Galès et leurs adeptes. Ils se promettait une rare joie de voir « un petit bataillon de cirons manœuvrant tout à leur aise « dans la peau de nos pauvres galeux... » Cependant, ajoutait-il, « M. Patrix dit les avoir vus à l'œil nu, courir sur une « glace, peut-être même faisant des glissades; qui sait? Oh! « pour le coup, je m'avoue vaincu et j'admire (1). »

A ces plaisanteries, Patrix répondait qu'il conviait Arnal et M. Lugol en personne à une démonstration probante, avant le temps des vacances. Et il ajoutait cette remarque : « Je « n'ai pas encore appris que les 300 fr. promis aient été déposés chez un notaire, comme M. Alibert l'avait demandé à « plusieurs reprises (2). » Mais Patrix s'était trop avancé. Les vacances étaient passées qu'il n'avait pas encore montré le sarcopte. Les contradicteurs de son maître triomphaient.

Pendant ce temps, de divers côtés, la question une fois de plus occupait les chercheurs. Raspail lui-même s'en mêlait. Avec Meynié, il cherchait le ciron et ne le trouvait pas. Alors l'idée leur vint d'une ruse audacieuse, destinée non seulement à ruiner le travail de Galès, sur lequel Alibert appuyait en grande partie son opinion, mais à faire suspecter la probité scientifique de l'auteur. Voici comment. Meynié arriva un matin à l'hôpital Saint-Louis, en déclarant d'un air malicieux qu'il avait cette fois une pleine poche de cirons. Comme on le regardait, il convoqua les curieux pour le jeudi suivant dans le service de Lugol. Devant eux, le jour venu, il creva plusieurs vésicules de gale, en plaça le contenu sur le microscope dans le champ duquel les spectateurs eurent aussitôt la sur-

(1) *Lancette française*, mai 1829.

(2) *Ibid.*

prise de découvrir toute une armée de cirons. Ils « se regardaient avec étonnement : Oh ! c'est bien cela disait l'un. « Voilà bien les six pattes de celui de M. Galès, disait l'autre. « Quels longs poils ils traînent à leur queue ! qu'il avait bien « raison ce M. Patrix de vanter leur brillant coloris, s'écriaient-ils tous ensemble ! (1). » Et Meynié d'expliquer alors au public émerveillé le procédé bien simple qui lui avait permis d'obtenir ces beaux cirons en aussi grand nombre. Il avait déposé dans sa poche des débris de fromage très finement pulvérisé et contenant des mites par milliers. Au moment de l'expérience, sa main plongée dans la poche avait ramené des parcelles de cette poudre impalpable et l'avait déposée sur les vésicules à percer. En ouvrant celles-ci les mites étaient passées dans le liquide et de là sous le microscope. Or, ces mites, faisait-il remarquer, ressemblaient exactement à l'insecte décrit par Galès. La conclusion se dégagait d'elle-même : Galès avait eu recours à pareille supercherie pour complaire à Alibert.

Raspail, du reste, l'affirmait sans détours, quelques jours plus tard. Répondant à Duméril qui avait critiqué un de ses mémoires traitant de la gale, et donné raison à Patrix en affirmant que lui-même avait observé et décrit trente ans auparavant le ciron de la gale, Raspail, piqué au vif, déclarait nettement : 1^o qu'il ne niait pas la présence d'un insecte dans certaines vésicules puisque d'autres l'y avaient vu ; 2^o qu'en ce cas c'était là simplement un parasite surajouté et non l'agent causal ; 3^o enfin, que « M. Galès ne pouvant le retrouver « et désirant complaire à des maîtres qui se croyaient vaincus de la nécessité de la présence de l'insecte, avait « soumis à leur examen la mite du fromage et non le ciron de « la gale (2). »

(1) *Lancette française*, 5 sept. 1829.

(2) Lettre de Raspail en réponse à la lettre de Duméril (*Lancette française*, 3 oct. 1829).

L'accusation était grave. Il fallait y répondre par la démonstration promise. Celle-ci fut fixée au 22 octobre. Biett et Lugol entre autres, furent priés d'y assister. La séance eut lieu à l'Hôtel-Dieu, dans le service du Dr Sanson, en présence d'un public nombreux et de médecins distingués tels que Récamier, Bégin, Breschet, Sanson, Thillaye, etc... Hélas ! on ne trouva rien. Nouvel essai quelques jours plus tard. Plus de 50 vésicules à tout état de développement furent examinées tour à tour par Thillaye, Dupuytren, Fabré-Palaprat Raspail, Patrix et bien d'autres. Même insuccès. Les cironiens étaient décidément en mauvaise posture. Sous le flot de dérision qui les submergeait, ils devaient battre en retraite. On les tint pour battus et la dispute s'apaisa pour quelques années. En 1833, dans la 2^e édition de leur *Abrégé pratique des maladies de la peau*, Cazenave et Schedel écrivaient avec la plus belle assurance : « Quant à la cause prochaine de la gale, elle est encore entièrement inconnue. On l'a attribuée à la présence d'un insecte, mais nous nous croyons autorisés à penser que l'*Acarus scabiei* n'existe pas. »

Malgré tout, Alibert inébranlable s'en rapportait toujours au témoignage des entomologistes. Il avait raison. Le 13 août 1834, à sa clinique, un petit fait se produisit qui vint jeter sur la question une brusque lumière. Le professeur, une fois de plus, venait de parler de l'*Acarus scabiei*, qu'il reconnaissait loyalement n'avoir pas trouvé lui-même, quand un des étudiants présents, Renucci, natif de la Corse, déclara tout haut qu'il avait souvent vu les femmes de la classe pauvre, dans son pays, extraire avec dextérité cet insecte de leur peau. Comme on le regardait avec surprise, il s'offrit à le rechercher lui-même séance tenante. Ainsi fut fait. A deux reprises, ce matin-là, il put capter et produire aux regards des assistants un animalcule visible, à la loupe et à l'œil nu, qui, transporté sur son ongle, le parcourut en divers sens. Ce que voyant

Alibert, transporté de joie et d'enthousiasme, déclara qu'il convenait de donner plus d'extension et de publicité à ces recherches et que, pour sa part, il ne prendrait point cette année de vacances.

La nouvelle eut vite franchi le jardin du pavillon Gabrielle. Plusieurs crurent cette fois qu'Alibert retombait en enfance. Ce fut de nouveau un beau tapage. Lugol crut nécessaire de réfuter publiquement les assertions d'Alibert. Il écrivait de lui avec une ironie cinglante : « Il y a du courage, au déclin de « sa carrière à recommencer volontairement la lutte sur un « terrain où ses forces toutes déployées ont essuyé, autrefois, « plusieurs défaites, et sur lequel je lui prédis le même sort « aussi souvent qu'il pourra lui plaire de renouveler le combat (1). » Et il rappelait qu'il y avait toujours 300 fr. à gagner pour qui lui montrerait l'invisible ciron.

Mais il fallut bientôt changer de ton. Le 25 août, à Saint-Louis, dans le service d'Emery, en présence d'Alibert et de Renucci, Lugol put contempler à loisir le curieux insecte, au côtés d'un autre spectateur qui n'était autre que Raspail lui-même. » D'un commun accord il fut « décidé que le prix était « mérité et M. Lugol s'empessa de déclarer qu'il y joignait de « tout son cœur l'offre de son amitié (2) ». L'année suivante Renucci fit de cette question le sujet de sa thèse et, le 6 mai 1835, Alibert, à son cours d'ouverture, lui décerna une médaille d'or pour avoir retrouvé l'*acarus* de la gale.

Ainsi se termina cette querelle. L'agent causal de la gale avait certainement été vu antérieurement, au cours de recherches heureuses. Si beaucoup d'autres avaient donné un résultat négatif, c'est probablement qu'on recherchait l'*acarus* dans la vésicule elle-même, tandis qu'il se loge un peu en avant de

(1) LUGOL, *Réponse aux assertions de M. le Pr Alibert, sur la découverte de l'acarus de la gale* (*Lancette française*, 19 août 1834).

(2) *Gazette des hôpitaux*, 4 sept. 1834.

celle-ci. Ce détail avait échappé à Alibert aussi bien qu'à ses contradicteurs ; mais il avait eu le mérite d'adopter et de soutenir une opinion qui lui paraissait expliquer clairement les manifestations de la maladie. Son raisonnement l'avait bien servi. Un de ses élèves démontrait irréfutablement une vérité qu'il avait pressentie et affirmée. Et cela prouve qu'au lieu de s'en tenir à la description des signes apparents des maladies, Alibert avait raison d'en rechercher les causes.

5° Une épidémie de choléra à Paris, en 1832.

Alibert anti-contagionniste.

Malheureusement, à cette époque, l'étiologie d'un grand nombre de maladies échappait encore à la connaissance des observateurs et Alibert ne fut pas aussi heureux en quelques autres circonstances.

En 1832, s'abattit sur l'Europe et sur la France une terrible épidémie de choléra. Les médecins se trouvèrent déconcertés devant cette redoutable maladie. Ils discutaient sur sa contagion ou sa non-contagion et quant aux moyens de la combattre chacun essayait le sien.

L'opinion du plus grand nombre et, en particulier, des corps savants de la France était défavorable à la contagion. Les médecins de l'Hôtel-Dieu de Paris publiaient une déclaration en ce sens, bientôt suivie de déclarations semblables des médecins de la Pitié et de Saint-Louis. Deux commissions que l'Académie de médecine avait envoyées en Pologne et en Russie pour observer la maladie, en rapportaient des impressions analogues. L'Académie elle-même, chargée par le gouvernement de rédiger un rapport destiné à éclairer le public médical, ne dissimulait pas ses répugnances à admettre la contagion. — Mais d'autre part, Bretonneau croyait fermement à celle-ci.

De sa ville de Tours il combattait avec chaleur l'opinion des médecins de Paris. Dans des lettres adressées à Trousseau et à Velpeau, ses élèves, il exposait ses idées avec observations à l'appui et suppliait ceux-ci de les répandre et de les soutenir dans les milieux hospitaliers et dans la presse de la capitale. Velpeau, sans se prononcer catégoriquement, publiait une série de faits qui prouvaient nettement qu'il admettait la contagion. Il ajoutait à propos du traitement : « Le remède du choléra « est encore à trouver (1) ». Sur ce dernier point, Trousseau exprimait la même incertitude : « Savez-vous, écrivait-il à « Bretonneau, que j'ai pour le choléra le plus profond et le « plus misérable mépris ? Cette infernale maladie m'abasour- « dit. Enfin, j'ai pris une grande résolution, je les ai voués à « la médecine expectante et ils ont guéri cent fois plus vite et « plus sûrement que par tout autre moyen. Il est bien temps, « vraiment ! Il en serait donc comme de la scarlatine, de la « rougeole, de la variole, de la dothiéntérie épidémique (2) ? »

Alibert, cette année-là, sans suspendre ses leçons sur les dermatoses, étudiait attentivement la marche et les manifestations de la maladie qui décimait la population de la ville et encombrait les hôpitaux. Les salles de son service étaient envahies par les cholériques. Par l'observation directe, la comparaison, le raisonnement, il essayait de se former une opinion sur la nature de la maladie et d'instituer un traitement efficace. En même temps, il cherchait à faire bénéficier ses élèves de ses recherches et cela lui fournissait matière à un chapitre nouveau d'enseignement qu'il développait, le matin à l'hôpital et le soir à la Faculté, dans son cours de thérapeutique.

L'idée de contagion ne le satisfaisait point. Dans un *Recueil d'observations sur le choléra-morbus* que publiait, en 1832,

(1) *Archives générales de médecine*, 2^e série, 1833, t. I, pp. 532-36.

(2) PAUL TRIAIRE, *Bretonneau et ses correspondants*, Paris, Alcan, 1892, t. II, p. 321.

un interne de son service, se trouvaient rapportés un certain nombre de faits tendant à démontrer que l'opinion des contagionnistes était mal fondée. « Il est possible, notait l'auteur, « que plus tard un habile observateur m'oblige à reconnaître « mon erreur ; du moins aurai-je la consolation d'avoir parta-
« gé les idées des médecins les plus célèbres de la capitale, « parmi lesquels je pourrais citer : M. Alibert, Chomel, Dumé-
« ril, Jules Cloquet, Récamier, Magendie, Dupuytren, Gerdy, « Lugol, Bielt, Emery et d'autres noms tout aussi recomman-
« dables (1) ». Alibert partageait donc sur ce point l'avis du plus grand nombre.

Au contraire, le traitement qu'il instituait s'inspirait de vues assez particulières. Considérant le choléra comme une fièvre pernicieuse, d'après Torti, qui en avait fait une espèce à part, il pensait que le sulfate de quinine et les préparations de quinquina étaient applicables à cette espèce. En conséquence, il les administrait à tous ses cholériques sauf que bientôt il modifiait son procédé, en associant au quinquina l'ipécacuanha. Si cette thérapeutique n'exerçait pas une action héroïque, elle n'était pas plus pernicieuse qu'une foule d'autres mises à l'essai dans le même temps. Alibert obtenait même « un des chiffres les plus modérés de mortalité ». Duchesne Duparc l'affirme et les listes qui furent publiées alors, relatives au mouvement des cholériques dans les divers services, en donnent la confirmation.

C'est peut-être la meilleure réponse qu'on puisse faire à ceux qui ont prétendu qu'Alibert, dans sa manie anti-polypharmaque, ne faisait rien ou presque rien pour les malheureux confiés à ses soins. Il convient d'ajouter que ce médecin que les mêmes mauvaises langues ont taxé de légèreté et d'inconséquences, se montra pendant toute la durée de cette épidémie

(1) DAUVERGNE, *Recueil d'observations sur le choléra-morbus*, faites à l'hôpital Saint-Louis de Paris, 1832, p. 22.

plein de dévouement et de sollicitude pour les cholériques et qu'on vit « ce vieillard visiter jusqu'à trois fois par jour les nombreux malades qui encombraient ses salles (1) ».

6° Dernières années d'Alibert ; ses tristesses.

Mais revenons à la dermatologie qui fut toujours la grande passion d'Alibert. En temps ordinaire, il prenait grand soin de ne laisser admettre dans son service que des malades atteints d'affections cutanées bien caractérisées. « Soyez in-
« flexible, recommandait-il à son élève Girou, contre les para-
« sites qui voudraient envahir vos lits à l'hôpital (2) ». Ail-
leurs encore il exprimait la même volonté, en précisant les
devoirs d'un interne, qui se résumaient en ceci : « 1° Prendre
« scrupuleusement toutes les observations du pavillon Ga-
« brielle. M'en donner un double tous les samedis ; 2° Rendre
« compte de mon cours quand il commence ; 3° Avoir de la
« fermeté dans le pavillon, de l'activité ; être inexorable et ne
« laisser entrer dans mon service que des maladies de la
« peau (3). » Pendant l'année 1832, il avait dû se montrer
moins exclusif ; mais dès que le dernier cholérique eut quitté
son service, il imposa les mêmes exigences. Plus que jamais
il s'appliqua à étudier les dermatoses, à préciser et à mettre
au point les détails de sa grande classification, à répandre sa
doctrine ; bref, à réaliser le programme qu'il s'était tracé pu-
bliquement dans son discours d'ouverture, le 26 avril 1829.

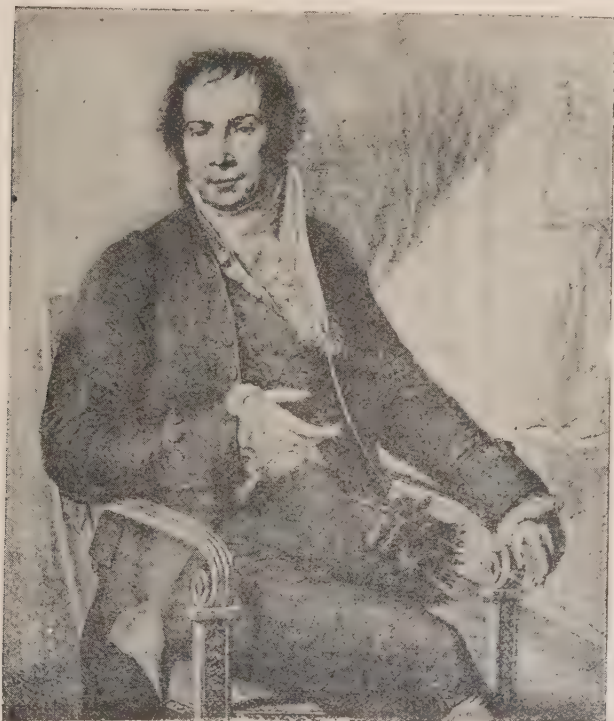
Hardy, à qui il fut donné de l'approcher et de l'entendre en
1835, avait gardé de cette figure de professeur une impression
si vive que, devenu vieux et célèbre à son tour, il pouvait en
tracer, à cinquante ans de distance, ce petit portrait animé :

(1) DUCHESNE-DUPARC, *Traité des gourmes chez les enfants*. Préface 1842.

(2) Lettre autographe d'Alibert à Girou de Buzareingues, 9 avril 1829.

(3) Lettre autographe d'Alibert à Girou de Buzareingues, 27 décembre 1829.

« Lorsque je l'ai connu, il était âgé de 70 ans, mais sa vieille-
« lesse était gaie et avenante : c'était un petit homme à
« jambes courtes, à ventre proéminent, à figure arrondie, avec
« des yeux vifs et brillants, la tête ronde couverte d'une per-



Alibert en costume officiel.

Reproduction du portrait original légué par lui à la Faculté de médecine de Paris et exposé actuellement dans la salle des thèses, n° 2.

« ruque et d'un chapeau vacillant qui avait toujours l'air de
« vouloir tomber⁽¹⁾ ».

A cette époque, malgré tous ses efforts, malgré la séduction qu'il continuait d'exercer du haut de sa chaire rustique, Ali-

(1) HARDY, *Loc. cit.*

bert sentait la faveur du public l'abandonner peu à peu. Elèves et médecins venaient toujours nombreux à ses leçons ; ils applaudissaient bruyamment ses discours ; mais dans le service voisin, le succès croissant de Biett éclipsait déjà le sien.

Un contraste très accentué au physique et au moral, existait entre les deux chefs d'école. « Alibert, raconte Hardy, tel « que je l'ai connu, était un vieillard gai, un peu épicurien et « même anacréontique, aimant la plaisanterie et étant enchanté « de pouvoir placer un bon mot ; Biett au contraire, protes- « tant de religion, dans la force de l'âge, d'une stature assez « élevée, était sérieux ; il se familiarisait peu avec les élèves et, « comme on dit aujourd'hui, il posait toujours devant le public. « Sa parole était nette, claire, mais sobre. Avec les malades, « il était bon, mais digne et il tenait toujours les élèves à une « certaine distance (1) ». Or, du fait qu'Alibert montrait à ceux-ci un visage souriant, qu'il tutoyait ceux-là, qu'il déployait une éloquence brillante, facile et familière parfois jusqu'à la trivialité, beaucoup, comme Cazenave, ne voyaient ou ne voulaient voir que le côté « pittoresque » de son enseignement, tandis qu'ils déclaraient « grave » et profond celui que Biett développait devant eux avec un visage impassible.

En second lieu, comme l'a justement fait remarquer Dauvergne, Biett profitait à ce moment de la situation exceptionnelle que lui avait assurée son ancien maître. De 1820 à 1829, ses leçons cliniques avaient été les seules à l'hôpital Saint-Louis. Dans cet intervalle, il avait pu sans peine grouper autour de lui et former à ses idées un grand nombre de disciples. Pour les lecteurs, *L'Abrégé pratique* de Cazenave et Schedel était depuis 1828 le seul livre classique. Le premier abrégé d'Alibert avait vieilli et était d'ailleurs devenu si rare que Gibert déclarait n'avoir jamais pu se le procurer. La *Monographie des dermatoses*, destinée à le remplacer, ne datait que de

(1) HARDY, *Loc. cit.*

1832 ; encore est-il qu'elle ne réalisait pas les qualités d'un vrai manuel et n'en pouvait avoir la diffusion. Sous la forme orale et écrite, à l'hôpital et au dehors, l'enseignement de Bielt avait donc pris le pas sur celui d'Alibert et le conservait.

Enfin et surtout la classification naturelle d'Alibert paraissait obscure et imprécise parce qu'elle groupait les maladies, tantôt d'après leur étiologie, hélas ! ignorée pour un grand nombre, tantôt d'après leurs caractères dominants, indiqués souvent avec plus d'éloquence que de minutieuse exactitude. On trouvait barbare et révolutionnaire sa nomenclature bourrée de néologismes qui, pour avoir été formés de racines grecques et latines, suivant les meilleures règles, n'en paraissaient pas moins choquants par leur nouveauté. On proclamait bizarre et ridicule l'idée de figurer les maladies sous la forme d'un arbre. On jugeait pauvre et insuffisante une thérapeutique visant bien plus à favoriser ou à rétablir les fonctions des organes qu'à combattre directement les lésions superficielles au moyen d'une foule de médicaments prétendus spécifiques. — Au contraire, la classification anglaise basée sur les lésions élémentaires conduisait facilement au diagnostic des maladies. Les définitions précises, les descriptions minutieuses de Bielt en donnaient une représentation plus exacte. Sa nomenclature préférait aux néologismes les dénominations usuelles. Enfin, sa thérapeutique variée, audacieuse, s'appuyait sur des médications nouvelles, qui, si elles ne réalisaient pas toujours les cures radicales hâtivement annoncées, favorisaient au moins de larges espoirs. Au surplus, cette manière de décrire, de classer, de guérir les maladies de la peau était la dernière venue ; or, la nouveauté a toujours quelque chance de plaire.

Elle plait aux curieux de science. Elle attire davantage encore la foule des malheureux qui ont recours aux guérisseurs. On a vu de tous temps, on voit encore les malades se presser vers les cabinets de vogue naissante. Ainsi s'amorcent,

grandissent et diminuent, au bénéfice du mérite ou de la réclame, des clientèles de passage autour des célébrités du jour. Il paraît bien que, sous ce rapport encore, Alibert éprouva quelques déboires. A mesure que d'autres renommées se substituaient à la sienne, il voyait l'élément flottant de sa clientèle élégante l'abandonner et ne conservait de celle-ci qu'un petit noyau fidèle, grossi des consultants que ses élèves orientaient vers lui.

Cet abandon dût être cruel au médecin mondain, habitué à courtiser la Renommée et à recueillir ses faveurs. Mais plus grande encore était l'amertume du professeur de Saint-Louis, de voir sur ses vieux jours son œuvre scientifique critiquée et battue en brèche. Entrevoyait-il que, lui disparu, elle allait sombrer pour un temps dans un oubli presque complet? Ce n'est pas probable, car il avait trop de confiance dans la valeur des idées qu'il avait défendues pendant toute sa vie. C'est cependant ce qui devait arriver.

7^e Coup d'œil sur les maîtres et les doctrines dermatologiques à l'hôpital Saint-Louis jusqu'en 1850. De J.-L. Alibert à Bazin, à Hardy et aux modernes.

Dans les vingt années qui suivirent, les principaux représentants de la dermatologie en France se donnèrent, avec plus ou moins de franchise, comme les disciples et les continuateurs de Biett. S'ils apportèrent, dans le détail, quelques retouches personnelles à sa classification, ils se rendirent esclaves de sa méthode et en usèrent d'une manière exagérée. Préoccupés surtout des subtilités du diagnostic différentiel, ils en arrivèrent à multiplier les genres, les espèces, les variétés. Ils eurent tendance à séparer l'étude des éléments morbides superficiels de l'étude des troubles organiques profonds.

Quelques-uns furent de bons observateurs ou des thérapeutes avisés. Ils surent caractériser telle maladie mal définie auparavant, utiliser avec bonheur telle médication nouvelle; mais en isolant la dermatologie de la pathologie générale, ils l'engagèrent sur une fausse voie. Ils perdirent le meilleur de ce que contenait l'enseignement d'Alibert. La classification de ce dernier n'était ni meilleure ni plus mauvaise que celle de Willan. Le vrai mérite d'Alibert était d'avoir parsemé ses leçons et ses ouvrages de ces grandes vérités physiologiques, de ces utiles considérations médicales qui font voir dans les maladies de la peau autre chose que des formes plus ou moins bizarres; qui assignent à ces maladies leur véritable valeur en les rapportant à divers états, plus ou moins faciles à caractériser, de la constitution des humeurs et des organes intérieurs.

Rayer, médecin de la Charité, dans son *Traité théorique et pratique des maladies de la peau*, en 1826, accordait encore une place à ces considérations; mais il adoptait déjà la classification de Willan, comme étant « la plus exacte, la plus méthodique » et portait déjà toute son attention sur le diagnostic différentiel exigé par la multiplication des genres, des espèces et des variétés.

Cazenave et Schedel, en 1828, accentuaient cette tendance dans leur *Abrégé* qui n'était que la reproduction intégrale des leçons de Bielt. Négligeant à peu près complètement les considérations physiologiques, pathologiques ou constitutionnelles, ils reportaient toute leur attention sur la recherche des lésions élémentaires. « Le point important, écrivaient-ils dans « leurs *Prolégomènes*, est de reconnaître la lésion élémentaire « primitive, soit qu'elle n'ait point été dénaturée, soit qu'elle « ait été masquée jusqu'à un certain point par des altérations « secondaires. Une fois le but atteint, il ne restera plus qu'à « comparer la maladie que l'on observe avec le petit nombre

« de celles qui, comme elle, reconnaissent les mêmes éléments. » Cazenave d'ailleurs, resta figé toute sa vie dans les limites de la doctrine professée par son maître. Il eut le mérite de discerner l'importance des réactions cutanées individuelles, d'établir l'individualité du pemphigus foliacé, d'étudier mieux que personne le lupus érythémateux ; mais, comme le fait remarquer M. le professeur Gaucher, en 1868, « il niait « encore la nature parasitaire du favus, de l'herpès tonsurant « et du pityriasis versicolor dont il faisait une simple tache « pigmentaire et qu'il rapprochait des éphélides et du masque « des femmes enceintes. Il plaisantait sur ce qu'il appelait le « morbidisme végétal ». Cazenave n'admettait pas qu'on pût « rien changer, ni rien ajouter à l'œuvre de Bielt et, quand il « quitta l'hôpital Saint-Louis en 1867, il n'avait été éclairé « ni par les travaux de Bazin, ni par ceux de Hardy (1). »

Gibert montra plus d'indépendance et de largeur d'esprit. S'étant d'abord initié à l'étude des maladies de la peau, dans le service de Bielt, il avait été aussi l'auditeur d'Alibert. Trois ans après la mort de celui-ci, il fut désigné pour occuper à l'hôpital Saint-Louis sa chaire demeurée vacante. « Comme « lui, a-t-il raconté, dans les jardins de l'hôpital, je fis d'abord, « durant la saison d'été, un cours théorique et pratique annuel de pathologie cutanée spéciale. » Persuadé que ses deux maîtres n'avaient pas tout dit et croyant au progrès, il comprit l'importance des études microscopiques que Gruby, Robin et Bazin poursuivaient alors sur la nature parasitaire des teignes et salua « la révélation des champignons parasites « comme la découverte la plus importante de son époque ». Contre Ricord, il soutint la contagion des accidents syphilitiques secondaires et la démontra expérimentalement. Il mérita d'attacher son nom au pityriasis rosé dont il donna une description complète et au sirop de biiodure de mercure ioduré

(1) GAUCHER, *Leçon d'ouverture*, in *Presse médicale*, 15 novembre 1902.

dont il donna la formule. En étudiant les causes des maladies de la peau, il faisait grand cas de certaines remarques et observations d'Alibert; mais il adoptait la classification anglaise qui lui paraissait « infiniment plus claire, plus simple » et plus facile que celle de M. Alibert et donc aussi plus « philosophique et plus naturelle ».

Devergie sut observer et décrire les formes composées des maladies cutanées, les formes de transitions entre certaines d'entre elles, entre l'eczéma et le lichen, l'eczéma et le pityriasis, l'eczéma et l'impétigo. Placé d'abord « à la tête d'un des plus beaux services de l'hôpital Saint-Louis », il recueillit à la mort de Bielt, la succession de celui-ci. De bonne heure il avait adopté la méthode de classification anglaise, mais il ne tarda pas à en apercevoir les inconvénients. « Cette méthode, disait-il, a introduit dans le diagnostic des maladies de la peau des idées beaucoup plus nettes, beaucoup plus précises; mais elle a brisé la méthode d'Alibert qui conduisait à des données pratiques, à l'égard desquelles la méthode de Willan est tout à fait stérile. » Pour ce motif il revenait de plus en plus ouvertement à la doctrine d'Alibert, « l'admirable nosographe auquel on ne rend peut-être pas assez justice aujourd'hui ». Car c'est ainsi qu'il s'exprimait en 1844; et dix ans plus tard, sans abandonner complètement la classification anglaise, il proposait un groupement nouveau, plus propre, disait-il, « à placer les unes auprès des autres, les maladies qui, sous le rapport thérapeutique, présentent des analogies de développement, d'âge, de tempérament, de constitution, d'évolution et de forme, nous rattachant ainsi aux idées d'Alibert. »

En cela, il suivait le mouvement de rénovation qui s'opérait à l'hôpital Saint-Louis au milieu du siècle dernier. Car, en dépit de l'entêtement de Cazenave, et des sympathies nettement willanistes de Gibert et de Devergie lui-même, un

hommes s'imposait alors qui était en train de rajeunir la doctrine délaissée d'Alibert et de transformer, sous une puissante impulsion personnelle, la dermatologie tout entière. C'était Bazin.

Bazin entra à l'hôpital Saint-Louis en 1850 et y resta jusqu'en 1873. L'œuvre qu'il accomplit et qui subsiste encore aujourd'hui dans ses grandes bases se présente sous un double aspect que M. Gaucher définit ainsi : « En premier lieu, « il a brisé le moule vilanique comprenant bien qu'une maladie est insuffisamment caractérisée par son aspect extérieur « et qu'il faut, pour la définir, remonter de la lésion à la cause ; « en second lieu, il a secoué délibérément le joug de l'organicisme et de l'école anatomique et montré, à nouveau, « suivant les traditions de l'ancienne médecine, que la plupart des affections de la peau n'étaient que les manifestations cutanées d'un état morbide préexistant (1). » En conséquence, Bazin distinguait deux grandes classes d'affections cutanées : les affections de causes externes, mécanique, physique, parasitaire ou toxique ; les affections de causes internes, symptomatiques de maladies constitutionnelles qu'il ramenait à quatre : la scrofule, la syphilis, l'arthritisme (arthritiques gras, à tendance gouteuse), l'herpétisme (arthritiques maigres, à tendance scléreuse).

Dans le même temps que Bazin, Hardy, son concurrent, rompait également avec la doctrine de Bielt et s'inspirait ouvertement de celle d'Alibert. Il la proclamait la plus philosophique, la plus féconde en résultats thérapeutiques. « Peu « nous importe, disait-il, qu'une maladie cutanée se présente « avec des vésicules ou des pustules ; l'essentiel pour le vrai « médecin qui veut connaître une maladie pour s'efforcer de « la guérir, c'est de savoir si elle est accidentelle ou constitutionnelle, si elle doit disparaître spontanément au bout d'un « temps déterminé, ou si, au contraire, elle ne doit céder

(1) GAUCHER, *Loco cit.*

« qu'à un traitement méthodique (1). » Hardy admettait comme cause première de nombreuses affections cutanées l'existence de certains états constitutionnels, inconnus d'ailleurs dans leur nature essentielle, mais manifestes par leurs effets : diathèses dartreuse, scrofuleuse, syphilitique. Que les maladies cutanées fussent diathésiques ou accidentelles, il les groupait d'après leurs affinités et d'après leur étiologie connue ou présumée.

Les progrès réalisés en dermatologie depuis Bazin et Hardy ont dérangé assez sérieusement leurs groupes de dermatoses constitutionnelles ou diathésiques. Néanmoins, la pensée qui les guidait n'a pas perdu de sa valeur. Elle dirige les chercheurs modernes et s'enrichit de leurs découvertes. Beaucoup de causes restent inconnues même de nos jours ; et c'est pourquoi une classification étiologique complète n'est pas encore possible. Mais pour Bazin et pour Hardy, ce fut un grand mérite de faire sortir la dermatologie des classifications purement descriptives dérivées de celle de Willan, pour lui donner un champ beaucoup plus large et beaucoup plus fécond. Ce faisant, ils renouaient avec les traditions de l'ancienne médecine qui avait prévalu d'Hippocrate à Lorry. Ils reprenaient, par dessus Bielt et son école, les idées d'Alibert qui s'était largement inspiré des anciens et qui, il ne faut pas l'oublier, « fut le véritable fondateur de la dermatologie en France ». M. Gaucher, qui lui donne ce titre et qui se rattache à lui par l'intermédiaire de son maître Hardy, ajoute : « Alibert seul fut un créateur et, après lui, Bazin fut le premier qui eût des idées personnelles... Alibert et Bazin sont les deux grands noms de la dermatologie française et aucun pays étranger n'a d'hommes à mettre en parallèle avec eux (2). »

(1) HARDY, *Leçons sur les maladies de la peau*, t. I, p. 10 et suiv

(2) GAUCHER, *Loco cit.*

QUELQUES DÉTAILS SUR L'HOMME

1 Son caractère ; ses vertus, ses faiblesses.

Les pages qui précèdent montrent qu'Alibert possédait à un haut degré les dons de l'esprit : une intelligence vive, lucide, capable de s'exercer sur des sujets très variés ; une imagination brillante qui trouva à s'exprimer dans de grands traités scientifiques encore plus que dans des ouvrages littéraires proprement dits ; une mémoire fidèle, sachant tirer profit d'une observation personnelle étendue et de lectures nombreuses ; un jugement droit, apte à discerner le point essentiel des questions posées ; un sens inné de l'ordre et de la méthode dans le classement des faits et l'exposition des idées : tout cela développé, fortifié, par une solide éducation classique. Mais il montra, à un degré peut-être plus élevé encore, malgré quelques faiblesses, de rares qualités de cœur qui honorent sa mémoire. Qu'il soit donc permis maintenant, pour compléter l'originale figure du médecin, de noter quelques détails ayant trait à la vie privée et au caractère de l'homme.

Les mots de misanthropie, d'intolérance, d'égoïsme, ne sauraient trouver leur place ici. Ils ne conviennent pas pour dépeindre Alibert qui fut au contraire un être éminemment sociable, indulgent et altruiste. Ses amis en ont donné de nombreux témoignages ; ses adversaires eux-mêmes en ont loyalement convenu.

Il aimait la société et la choisissait variée. On a vu plus haut qu'aux matinées, ou *déjeuners-dinatoires*, qu'il donnait chez

lui, se rencontraient des savants vénérables et des muses légères, de graves moralistes et des artistes pleins de fantaisie, des ecclésiastiques de haut rang et des actrices en vogue. Lui-même paraissait volontiers dans les salons mondains et dans les cercles littéraires ou artistiques. Il faisait ses délices de ces passe-temps, sans assez prendre garde peut-être qu'il y gaspillait beaucoup de ses loisirs et un peu de son talent.

Il se plut toute sa vie à commercer avec les opinions les plus variées et contracta des amitiés fort disparates : « C'est ainsi qu'on le vit à la fois l'ami du D^r Roussel, disciple naïf de Bordeu ; l'élève de Cabanis dont la doctrine remplie de d'gers semblait concilier Locke et Condillac ; l'ami de Riche-rand qui, à son insu même, outrait encore Cabanis ; l'intime de Bichat qui récusait ces auteurs encore plus que leurs systèmes : et enfin de Laromiguière qui combattait les uns et les autres de sa dialectique si persuasive et si convaincue(1) »..

Ce dilettantisme d'ailleurs était chez lui tout en surface. Alibert n'était ni un sceptique, ni un blasé. Esprit ouvert et très indépendant, il s'intéressait aux idées et aux opinions d'autrui sans abdiquer ni ses croyances religieuses ni ses opinions philosophiques. Lui qui, dans sa jeunesse, avait été novice chez les Doctrinaires, put devenir par la suite l'élève et l'ami de Cabanis, sans que l'influence de celui-ci réussit à le détourner des doctrines spiritualistes qu'il tenait de son milieu familial et de ses premiers éducateurs ; mais, d'autre part, son spiritualisme ne l'empêcha pas d'honorer la mémoire du philosophe matérialiste et de louer hautement sa probité morale et scientifique.

Les appréciations qu'il portait sur les auteurs et sur leurs œuvres étaient toujours empreintes de la plus grande bienveillance. Il lui arrivait même de faire ressortir leurs mérites jusqu'à l'exagération. Il distribuait largement l'éloge et

(1) ISID. BOURDON, *Loc. cit.*

la louange. Est-ce parce que lui-même y attachait un grand prix ? Toujours est-il que, soucieux de sa réputation, il se gardait de tout écart qui pût la compromettre. Il avait même pour certains hommes influents la plume parfumée et l'encens toujours prêt. En tête de ses livres, il accumulait les dédicaces flatteuses, au point que ses *Eléments de thérapeutique*, en 1817, n'en portaient pas moins de huit. Aussi encourut-il le reproche d'être un médecin cherche-vogue.

Innocente manie, qu'il rachetait par un grand fonds d'honnêteté et de droiture. Pour satisfaire ce besoin de briller et de paraître qui l'emportait irrésistiblement, il employait tous les moyens en sa possession, mais sans jamais essayer de nuire à personne. Sa conversation se passait des traits perfides de la médisance ; ses propos étaient souvent malicieux, jamais méchants. Il ne dédaignait pas d'attirer sur lui les regards, mais il savait à l'occasion rentrer dans l'ombre pour ne gêner personne. Il ne cherchait jamais, la loupe en main, les défauts ou les erreurs de quiconque ne pensait pas comme lui.

Les rapports qu'il entretenait avec ses confrères étaient marqués de la plus franche cordialité et aucun d'eux n'eût jamais à se plaindre de lui. Il lui arrivait même d'exagérer ses marques de bienveillance et de promettre parfois plus qu'il ne pouvait tenir ; mais « il y avait en lui une candeur, une naïveté « de mensonge telles qu'on ne pouvait s'empêcher de lui par-
« donner, d'autant plus que la cordialité affectée, le sourire « faux, contrefaisant le sourire de bonté et même de protec-
« tion, n'entraient pour rien dans son caractère (1) ».

S'il lui arrivait d'être trahi par quelqu'un qu'il croyait sûr, il se contentait d'observer vis-à-vis de l'ingrat un silence indulgent. « Ainsi, personne ne l'a jamais entendu se plaindre « de son élève prévaricateur ; jamais il ne faisait sur lui la plus

(1) RÉVEILLÉ-PARISE, *Loc. cit.*

« légère allusion ; il poussait la bonté de son cœur jusqu'à la « simplicité. Un hiver qu'il passa huit jours au lit pour une « bronchite et qu'il reçut la carte de Biett dont il n'avait plus « entendu parler depuis 15 ans, il m'en montra, dit Dauvergne, un véritable attendrissement, comme le père au retour « de l'enfant prodigue (1) ».

Il était la bonté même. Dans son service d'hôpital, il accueillait les débutants avec ce visage ouvert et souriant qui inspire tout de suite confiance ; il leur parlait sur ce ton paternel qui désarme la timidité ; il leur facilitait, d'autre part, l'accès des services dirigés par ses collègues, leur donnait de sages conseils, les suivait plus tard dans la vie, se réjouissait de leurs succès ou s'attristait de leurs revers. Quant aux malades réfugiés dans ses salles, il les traitait avec familiarité, non pas avec mépris. Pendant l'épidémie de choléra de 1832, il les visitait jusqu'à trois fois par jour. En ville, ce médecin des rois ne refusait pas de monter quelquefois jusqu'aux mansardes des pauvres gens. C'est ce qui faisait dire à Dauvergne : « Il ne s'astreignait pas à l'exergue de son blason : « *pro rege vigilant* ; ses trois coqs veillaient aussi pour les « malheureux, pour ses élèves et pour les dermatoses (2) ».

Pour celles-ci et pour ceux-là, il se montrait généreux jusqu'à la prodigalité. S'il s'agissait de ses ouvrages, il ne reculait devant aucune dépense. Il avait consacré cent mille francs à son premier traité. Son *Arbre des dermatoses* fut tiré sur « une planche énorme en cuivre gravée, très coûteuse (3) ». Et Cruveilhier pouvait dire : « L'histoire apprendra avec reconnaissance que, pour élever à la science un « monument digne d'elle, le professeur Alibert dépensa au delà « de trois cent mille francs (4) ».

(1) DAUVERGNE, *Loc. cit.*

(2) DAUVERGNE, *Loco cit.*

(3) DAUVERGNE, *Loco cit.*

(4) CRUVEILHIER, cité par Auguste THILLAYE, in *Encyclopédie des sciences médicales*, t. II, pp. 933-35.

S'agissait-il des pauvres ? Ses intimes savaient qu'une partie de ses revenus s'écoulait chaque année en œuvres de bienfaisance. « Est-ce que vous m'en voulez, disait-il un jour à « une personne qu'il savait chargée de secourir le malheur ; « il y plus de huit jours que vous ne m'avez rien demandé (1) ». Pariset raconte qu'on le vit nourrir à la fois deux ou trois serviteurs sans place en attendant qu'ils eussent trouvé du travail et qu'il donna pendant vingt ans dans sa maison un abri et du pain à une veuve sans fortune. Et quelle délicatesse dans la manière de donner ! « Découvrait-il quelque artiste, quelque homme de lettres dans le dénuement, « il leur faisait remettre par des mains inconnues et sous des « noms supposés des sommes considérables ; ou, s'il les obligeait directement et acceptait, pour ne pas froisser leur « dignité, des billets signés d'eux, ces billets étaient sur le « champ détruits ou rendus nuls. Plus de cent billets de « cette espèce ont été trouvés dans ses papiers comme dans « les papiers de Corvisart (2). »

Il eut davantage encore cette générosité du cœur qui donne tout son prix à l'amitié et comprit les dévouements que celle-ci impose. Un de ses amis s'étant trouvé, pendant la révolution de Juillet, dans les rangs de ceux qu'une conduite impolitique avait exposés au ressentiment et aux représailles du parti triomphant, Alibert lui offrit sa maison, l'y tint caché pendant trois semaines, assura sa fuite et sa sécurité et ne réfléchit qu'après au danger qu'il avait couru lui-même de ce fait.

2° Son amour de la terre natale. Son traditionalisme.

Un trait achèvera de le dépeindre. Il vaut la peine d'être noté, car il prouve qu'à travers les honneurs et les hautes

(1) DUCHESNE-DUPARC, *Traité des gourmes chez les enfants*, Préface.

(2) PARISSET, *Discours prononcé sur la tombe d'Alibert*.

charges de sa carrière, en dépit de l'attrait peut-être excessif qu'exerçait sur lui le brillant vrai ou faux de la vie parisienne, Alibert enfermait inviolé dans un coin de son cœur le souvenir de gens et de choses plus humbles qu'il ne renia jamais. Cruveilhier écrivant la vie de Dupuytren a fait cette remarque : « Dupuytren ne connaissait pas l'amour du pays natal « qui parle à l'âme un langage si doux et si impérieux à la « fois. On dit qu'il accueillait avec froideur et quelquefois « avec dédain des compatriotes, lors même qu'ils arrivaient « avec des lettres de recommandation (1) ». C'est tout le contraire qu'il faut dire en écrivant la vie d'Alibert.

Le Rouergue où il était né l'avait marqué de la forte empreinte que gardent au loin la plupart de ceux qui désertent ses vallées ou ses montagnes. Au physique d'abord, il reproduisait le type des habitants de cette province : taille moyenne, un peu ramassée, tête solidement attachée sur des épaules trapues ; visage aux traits réguliers, au regard franc et bon ; et, dans la voix, cet accent particulier qui révèle le terroir.

De cette origine il ne rougissait pas. L'un des plaisirs qu'il goûtait le plus à Paris était de se rencontrer avec des compatriotes venus comme lui tenter le succès dans la capitale. Ils étaient plusieurs à cette époque qui n'y faisaient point trop mauvaise figure, tels l'abbé Frayssinous, le moraliste de Bonald, le philosophe Laromiguière, le sculpteur Gayrard, l'historien Alexis Monteil, etc... Alibert fréquentait chez eux ou les invitait chez lui à de « petits déjeuners aveyronnais ». Il recevait aussi des députés de son département, le baron Higonnet, Clausel de Coussergues, Dubruel, Delauro, Flaugergues ; et encore, lors de leurs passages à Paris, des Rouergats de marque, tels que l'historien de Gaujal, l'agronome Girou de Buzareingues. Dans ces réunions empreintes de familiarité et d'abandon, l'une des plus agréables distractions de ces hommes

(1) CRUVEILHIER, *Vie de Dupuytren*, in *Plutarque français*, 1841.

de même race était de faire revivre entre eux le pittoresque et savoureux patois de leur région natalé. La franche gaieté et la plaisanterie joviale n'en étaient point bannies, comme en témoigne cette anecdote rapportée par un médecin de Paris : « Le Dr Delpech, que je voyais souvent chez Alibert, me disait un jour avec son accent gascon : « J'ai connu la misère de « près ; déjà elle me tutoyait et voulait placer sa main sur « mon épaule. Je lui f... un coup de pied au c... Depuis je n'ai « plus entendu parler d'elle ». Il avait effectivement vingt « mille francs de rente (1) ».

Aux compatriotes qui venaient le voir avant de quitter Paris, Alibert confiait volontiers des messages ou des cadeaux pour d'autres restés au pays. De ceux-ci il recevait souvent du gibier ou des fruits dont il les remerciait par d'aimables et spirituels billets où se glissait toujours quelque réflexion traduisant son attachement à la terre natale. Mais, recevait-il avec des lettres de recommandation le parent ou l'ami de l'un d'eux venant à Paris faire des études ou tenter une entreprise, il lui faisait le meilleur accueil et se constituait son conseiller et son guide. Si le jeune homme voulait suivre la carrière médicale, il l'attirait dans son service à l'hôpital Saint-Louis, se l'adjoignait comme *prévost* dans son cours de thérapeutique, à la Faculté, surveillait ses études, inspirait sa thèse ; il l'invitait souvent à sa table, renseignait ses parents sur son travail et ses progrès ; bref, il remplaçait auprès de lui la famille absente. C'est de cette sollicitude affectueuse qu'il entoura notamment les fils de ses amis, le Dr Delpech de Villefranche, et Girou de Buzareingues. Des lettres de lui conservées dans ces deux familles en font foi. On y voit en même temps que ce biographe était mal renseigné, qui a prétendu que, tout en aimant beaucoup ses compatriotes, il ne lui serait

(1) Dr POUMIÉS DE LA SIBOUTIE, *Souvenir d'un médecin de Paris*, Paris, 1910, pp. 103-106.

jamais arrivé de les prendre pour auxiliaires ou coadjuteurs « tant il suspectait leur remuante habileté », mais qu'il leur aurait préféré « les Suisses, les Normands ou les Parisiens (1) ».

On a pu lire en tête de ce travail la jolie et poétique description qu'Alibert a tracée de sa ville natale, coquettement assise au confluent de l'Aveyron et de l'Alzou, bordée de côteaux plantés de ceps, peuplée de vigneron et d'artisans. C'est



Le « château » de Marin, où est le tombeau de J.-L. Alibert.

aux annales de cette cité qu'il a emprunté l'un des épisodes les plus émouvants de sa *Physiologie des passions* : *Les pestiférés de Villefranche* ou *Histoire du magistrat Pomaïrols*. En marge de ce récit, il s'est plu à citer et à glorifier les hommes illustres issus de la petite ville provinciale. Et c'est encore évidemment l'amour de la terre natale qui lui a inspiré l'épisode de *Couramé*.

Il ne se contentait d'ailleurs pas de célébrer de loin son pays. Il en reprenait tous les ans le chemin. A ses premiers

(1) ISID. BOURDON, *Loco cit.*

retours, il descendait, à Villefranche, dans la maison paternelle, située rue basse Saint-Jean, aujourd'hui rue Alibert. Bientôt après, il choisit pour sa résidence de vacances, un autre immeuble, actuellement occupé par M. le Dr Pechdo. Plus tard encore, la fantaisie lui vint de posséder un ermitage dans la solitude des champs. Il fit donc l'acquisition d'une de ces demeures solides, spacieuses, sans style, mais confortable, que les paysans décorent volontiers du nom de « Château (1) ». Elle était située au hameau de Marin, où elle subsiste encore, à 10 kilomètres de la ville et à proximité d'une autre propriété ayant appartenu au célèbre Dr Durand de Montlauseur.

Dans sa maison de Villefranche ou dans celle de Marin, pendant ses vacances, il se plaisait à recevoir ses parents et ses amis dont il comptait un grand nombre parmi la bourgeoisie de la région. Dans cet entourage d'intimes, loin de la cour, des salons et de la chaire, il dépouillait toute prétention, toute attitude guindée. Il ne dédaignait pas de lier conversation avec les plus humbles de ses voisins ou de ses serviteurs. Il les interpellait en patois, par leurs noms familiers, *Pierrou Touénou*, etc. Cette simplicité plaisait. On parlait de lui avec éloge et respect dans les familles. Et c'est pourquoi, aujourd'hui encore, on peut retrouver dans les souvenirs de quelques vieux Villefrancheois, de ces menus détails que la tradition orale a pieusement conservés autour du nom vénéré du bon docteur.

La petite cité rouergate garde de lui quelques trésors grâce auxquels elle ne saurait l'oublier. Dans son testament en date du 19 juin 1833, Alibert avait inséré cette clause : « Je lègue « à la commune de Villefranche-d'Aveyron le tableau de Berthon « qui représente une de mes leçons à l'hôpital Saint-Louis. » Ce tableau faisait partie de la belle collection qui ornait à Paris les salons d'Alibert (2). Le 9 janvier 1838, le conseil municipi-

(1) Voir fig. à la page précédente.

(2) Alibert légua de même à la Faculté de médecine de Paris un portrait « assez

pal de Villefranche acceptait le don et exprimait au juge Alibert, frère et légataire universel du docteur, « les sentiments de reconnaissance dont il est pénétré pour cet acte de munificence en faveur d'une ville qui s'enorgueillit d'avoir vu naître dans son sein un sujet aussi distingué et non moins recommandable par ses savants écrits que par les grandes qualités de sa belle âme ».

Ce tableau est exposé depuis à l'Hôtel de ville. On y voit, en avant du pavillon d'hôpital qui sert de fond, le maître debout au milieu d'un groupe nombreux. Il parle, le bras droit étendu, de la main gauche tenant la main d'un sujet dont il décrit sans doute les lésions ; à sa droite, des auditeurs jeunes et vieux écoutent attentivement ses paroles ; à sa gauche, une religieuse et de belles dames entourent quelques infortunés ; cependant que deux autres religieuses se penchent sur une jeune malade gisant au premier plan. Bien exécutée dans le détail, cette peinture offre, dans sa composition d'ensemble, quelque chose d'un peu factice et théâtral. Il faut moins y chercher la reproduction exacte d'une scène réelle qu'une allégorie où figurent, à côté de la difformité et de la souffrance humaine, la science et la charité collaborant à leur soulagement.

D'autres œuvres inspirées par Alibert ou sorties de ses collections sont venues en la possession de diverses familles de la région. Il existe notamment un autre tableau de Berthon, mentionné dans une note de la *Physiologie des passions* (t. II, p. 182). Ce tableau représente les *Chèvres allaitant les petits orphelins* et constitue en quelque sorte le triomphe du Père Ambroise qui joue un si beau rôle dans l'histoire des Pestiférés (1).

ressemblant », a dit Réveillé-Parise, et où il est peint en costume officiel avec toutes ses décorations. Voir fig. page 159.

(1) L'original, ou tout au moins une bonne copie de ce tableau, existe à Villefranche et se trouve chez M. Combatalade, aumônier de la Sainte Famille.

Qu'il suffise enfin de mentionner les magnifiques cadeaux que reçut du Dr Alibert la Confrérie des Pénitents-Noirs, de Villefranche. Cette confrérie, comme sa rivale, la Confrérie des Pénitents-Blancs, recrutait ses adhérents en grande partie parmi la noblesse, la magistrature, le gros négoce de la région. C'était un honneur pour les familles de haut rang d'y compter un ou plusieurs membres. Pour ceux-ci, c'était une distinction très recherchée que le titre et les fonctions de Prieur de la confrérie. L'élection était annuelle et l'élu avait à cœur de ne pas se montrer ingrat. Il acquittait sa dette par des dons en rapport avec sa situation et sa fortune. Les objets divers ainsi rassemblés, croix, bannières, guidons, encensoirs, navettes, luminaires, etc., rehaussaient le décor de ces processions pittoresques que les Pénitents-Noirs déroulaient, certains jours, il y a peu d'années encore, à travers les ruelles moyenageuses de la petite ville.

Alibert, fidèle aux traditions de sa famille, s'était fait recevoir de bonne heure parmi les membres de la Confrérie des Pénitents-Noirs, ou Frères de la Croix. Il eut un jour une ambition plus haute. Habilement, il prit ses dispositions pour qu'on la devinât. Le 1^{er} mars 1822, ses confrères eurent la surprise de se voir offrir par l'intermédiaire du juge Alibert, son frère, quatre superbes bouquets de fleurs. Cibiel, l'aîné, prieur cette année-là, s'empressa d'exprimer au docteur les remerciements de la compagnie et de lui promettre sa reconnaissance. Quelques jours après, il recevait cette réponse :

« Monsieur Cibiel, je suis charmé que les fleurs artificielles
« que j'ai envoyées à Villefranche aient été agréables à Mes-
« sieurs les Membres de la Confrérie de la Croix. Monsieur
« Gayrard, sculpteur fort habile de notre département, tra-
« vaille en ce moment à vous faire une petite statue pour la
« même église. C'est Jésus-Christ portant sa croix. Agréez,

« etc... Alibert, 1^{er} médecin ordinaire du roi. Palais des Tuileries, le 10 avril 1822 (1) ».

Cette fois, ses confrères ne pouvaient manquer de lui témoigner leur gratitude autrement que par des remerciements. Sur la proposition de Cibiel, ils l'élevèrent à la dignité de Prieur, pour l'année 1823 et lui adjoignirent comme Prieure M^{me} Cardonnel de Fonrozal. Alibert, avisé de sa nomination, écrivait aussitôt au trésorier de la Confrérie :

« J'offre mes hommages à M. Duffour et je le prie de vouloir
« bien être l'interprète de mes sentiments de gratitude auprès de
« la Confrérie de MM. les Pénitents-Noirs. Il voudra bien, en
« même temps, leur faire agréer un guidon qu'on vient de fa-
« briquer tout exprès pour elle. Je serais heureux d'apprendre
« qu'elle l'a jugé digne de figurer dans ses processions. Son
« très dévoué Alibert (2) ».

A l'expiration de ses fonctions, Alibert écrivait encore à la Confrérie pour exprimer son désir d'avoir comme successeur le baron de Privezac, Maréchal-des-logis des gardes du roi. « Il
« acceptera, disait-il, avec plaisir et reconnaissance la place
« de Prieur des Pénitents-Noirs ; il a même un projet qui sera
« utile à la Confrérie, c'est d'envoyer une petite arche qui
« sera portée par des anges. Il faut se presser de le nom-
« mer (3) ». Et pour enlever toute hésitation aux membres votants, il envoyait en même temps le consentement écrit de son candidat. Effectivement, le baron de Privezac fut élu et remercia par l'envoi d' « une croix processionnelle en argent
« où sont gravées ses armoiries ». Ce que voyant, les conseillers de la Confrérie tinrent une délibération spéciale, le 14 juin 1824, et décrètent : 1^o que le nom du baron de Privezac serait inscrit à la suite de celui du docteur Alibert sur le Catalogue

(1) Lettre autographe d'Alibert, conservée dans le Grand Registre des Délivrations de la Confrérie des Pénitents-Noirs, à Villefranche-de-Rouergue.

(2) Lettre autographe d'Alibert, *Loc. cit.*

(3) Lettre autographe d'Alibert, *Loc. cit.*

des bienfaiteurs de la Confrérie; 2^o que l'un et l'autre conserveraient jusqu'à la fin de leur vie la dignité de Prieurs honoraires.

Depuis, la mémoire du Dr Alibert est restée en grande vénération dans la Confrérie. Tous les ans, le jour du vendredi-saint, les Frères de la Croix se rendaient au Calvaire, hors la ville. La procession passait par la rue Saint-Jean. Au niveau de la rue natale du docteur, le suisse et le bâtour courant donnaient le signal de l'arrêt et l'on récitait pieusement un *De profundis* pour le repos de son âme. Cet usage avait pris naissance en 1838 et se continua jusqu'en 1906, date à laquelle les processions dans les rues furent interdites par l'autorité municipale.

Ces détails nous montrent de quelle estime Alibert jouissait parmi ses compatriotes. Ils nous font voir en même temps comment lui-même partageait leurs croyances, observait leurs coutumes, dotait leurs institutions. Traditionaliste dans l'âme, il respectait l'œuvre du passé et faisait volontiers l'éloge des anciens dont les talents ou les vertus avaient contribué à enrichir le patrimoine moral de la petite patrie. Il encourageait les jeunes à marcher sur leur trace. Toute initiative de leur part obtenait son suffrage, pourvu qu'elle eut pour but de faire œuvre belle et utile. C'est ainsi qu'en 1836, il applaudit à la fondation de la *Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron*. Invité, au même titre que Laromiguière, Guérard et quelques autres aveyronnais célèbres habitant Paris, à prêter l'éclat de son nom à cet embryon d'académie, il fut l'un des premiers à envoyer son adhésion de membre honoraire (1).

(1) Voir *Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron*, 1838, Tome I, p. 302. — Lettre d'Alibert à M. H. de Barrau.

MORT D'ALIBERT

LE TRANSFERT DE SA DÉPOUILLE A VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE

Alibert mourut à Paris, le 4 novembre 1837, d'une affection cancéreuse de l'estomac dont les premières manifestations remontaient à quelques mois seulement. Son mal s'était subitement aggravé dans les trois derniers jours qui précédèrent ce dénouement rapide. Tout son entourage en demeura très surpris : ses élèves d'abord, devant lesquels il avait poursuivi les jours précédents ses leçons de dermatologie et de thérapeutique ; ses collègues de la Faculté, car la veille même de sa mort, il devait siéger parmi les membres d'un concours d'hygiène, avec Orfila, Adelon, Pelletan, Bérard, Marjolin, Chomel et Moreau ; enfin ses nombreux amis que sa vieillesse alerte, robuste, enjouée, n'avait point préparés à une fin aussi brusque. Pour expliquer celle-ci, des bruits scandaleux se répandirent dont on ne saurait dire où ni comment ils prirent naissance. Les gens bien informés ou qui prétendaient l'être parlaient tout bas entre eux d'une violente surprise dont Alibert aurait été la victime de la part d'une personne qu'il aurait beaucoup connue autrefois. Mais « cette aventure qui fit beaucoup de bruit, bien qu'on ne se la racontât qu'à l'oreille, restera vraisemblablement toujours entourée de « mystère (1) ».

Respectons ce mystère ; négligeons ces bruits vagues et

(1) ISID. BOURDON, *Loco cit.*

anonymes, trop pareils à nombre d'autres dont s'alimente souvent la malignité publique au lendemain de la disparition de certains hommes en vue. Bornons-nous à reproduire ici le poignant et authentique sanglot arraché à une femme célèbre par la vue de la dépouille inanimée d'Alibert, qui avait été pendant de longues années son médecin, son protecteur et son ami. Un jour que M^{me} Desbordes-Valmore se présentait chez le docteur pour lui rendre visite, au retour d'un voyage en province, elle eut la stupeur d'apprendre, dès le seuil, la fatale nouvelle et en demeura bouleversée. Elle s'en exprimait ainsi quelques jours plus tard, le 25 novembre 1837, dans une lettre à Gergerès :

Ne vous avoir pas répondu, mon ami, n'avoir pas saisi deux occasions de vous jeter un peu de mon cœur est une preuve triste et sans réplique de tous les embarras de ma position. Sans en opprimer votre tendre indulgence pour moi, je vous dirai que Dieu m'a honoré de ses plus grandes épreuves et que je les ai subies à *genoux*. Monsieur Alibert, l'ami fidèle de ma première vie errante, vient de quitter tous ceux qui l'adoraient, au moment où mon retour à Paris venait de le combler de joie. Je l'ai vu et embrassé *mort*, un jour que je montais avec confiance chez lui, contente de voir qu'il allait sortir en voiture. Je m'élance pour monter l'escalier. On me prend par mon manteau et l'on me frappe ce coup dans le cœur ! Je ne sais où j'ai pris l'élan d'arriver à lui... Que voulez-vous, mon bon Gergerès, il était écrit dans ma bizarre destinée que je rentrerais de tous mes pèlerinages pour presser de mes lèvres ce pauvre front glacé !... et pour rouvrir mon cœur en vous le brisant. Le sien si bon, si pur, si fidèle à *sa cause*, ne battait plus sous le crucifix *qu'il avait demandé*. Deux heures auparavant, ce cœur d'enfant dormait. Moi j'étais à demi-morte (1)...

Alibert était mort le 4 novembre ; les obsèques furent reportées au 7. Dans l'intervalle, Cruveilhier, Valeran et Du-four procédèrent à l'autopsie du corps, qui fut ensuite em-

(1) ARTHUR PUGIN, *La jeunesse de M^{me} Desbordes-Valmore*, p. 230-233.

baumé en leur présence par M. Gannal. Le 7 novembre, à 11 heures, le convoi partit du n° 4 de la rue de Varenne et se dirigea vers l'église Saint-Thomas-d'Aquin. Le 8, la *Gazette de France* rendait compte en ces termes des funérailles du « Docteur baron Alibert » :

« Un nombreux cortège, composé de MM. les Professeurs
« de l'Ecole de médecine, de membres de l'Académie de médecine et d'élèves, d'hommes de lettres et d'amis du défunt,
« a accompagné le corps à Saint-Thomas d'Aquin où le service funèbre, avec une messe en Requiem, a été célébré en
« grande pompe. L'église a eu peine à contenir la foule de
« toutes conditions qui se pressait dans la nef et les bas-côtés.
« Un fort détachement d'infanterie rendait les honneurs militaires. Après le service religieux, le corbillard, accompagné
« du clergé et des nombreux amis et confrères de M. Alibert,
« a été conduit au Père-Lachaise par les élèves du savant
« professeur qui avaient dételé les chevaux. M. Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, et M. le Dr
« Cruveilhier ont payé un tribut de regrets à l'homme dont
« tous les assistants rappelaient les qualités aimables, les vertus et les travaux. »

Le corps d'Alibert ne resta pas longtemps au Père-Lachaise. Il fut exhumé au printemps 1838 et transporté à Villefranche-de-Rouergue, conformément aux dernières volontés du défunt. Il resta pendant deux mois dans la Chapelle des Pénitents-Noirs, en attendant que fut terminé, au « château » de Marin, le caveau édifié pour le recevoir définitivement. Le transfert eut lieu, le 7 juillet 1838, avec un grand concours d'assistants. Dans la foule, on distinguait particulièrement les Frères de la Croix vêtus de leurs cagoules noires et portant les armoiries d'Alibert, la croix voilée, la bannière, les flambeaux, le bourdon et le bâton royal. Lentement, le cortège sortit de la ville et s'enfonça dans la campagne. Ainsi se réalisaient pour lui-

même ces lignes que, dans sa jeunesse, Alibert consacrait à la mémoire de son ami Roussel : « Il voulut que ses restes fussent déposés dans un lieu solitaire où personne ne pût les troubler. Les travaux rustiques furent soudainement suspendus ; tous les villageois en pleurs suivirent la dépouille du médecin qui honora tant de fois leur asyle et il fut inhumé au milieu de la douleur profonde qu'il inspirait et de la pompe touchante de la nature (1) ».

(1) ALIBERT, *Eloge du Dr Roussel*.

CONCLUSIONS

Tel fut Alibert : tel est le cycle qu'il parcourut entre 1768 et 1837. Destiné dès l'adolescence à l'enseignement et chassé de sa congrégation par la Révolution, il s'en fut à Paris à l'âge de 26 ans pour suivre les cours de l'Ecole Normale, en réalité entra presque aussitôt à l'Ecole de santé, y fit de très bonnes études, devint médecin-adjoint, puis médecin-chef de l'Hôpital Saint-Louis, fut élu par la suite membre de l'Académie de médecine et professeur à la Faculté ; entre-temps donna ses soins à une clientèle choisie, s'attacha en qualité de premier médecin ordinaire à la personne de deux rois ; acquit des distinctions dont il était très fier et une respectable fortune dont il dépensa royalement les revenus ; puis, au terme d'une longue existence marquée par des travaux importants, de hautes jouissances intellectuelles, des succès mondains et de bonnes œuvres, voulut aller dormir dans un coin silencieux du Rouergue où il était né.

Il ne mourut pas tout entier. Son nom, il est vrai, n'est pas resté dans l'histoire littéraire où il rêvait peut-être de l'inscrire, alors qu'il débutait par des poésies dans l'*Almanach des Muses* et par des dissertations dans le *Magasin encyclopédique*, essais faciles et séduisants où s'affirmaient déjà les rares qualités d'esprit et la solide culture classique du débutant, mais qui manquaient de profondeur et d'envergure. On ne saurait non plus prétendre que sa *Physiologie des Passions*, malgré la diffusion et le succès de l'ouvrage, ait eu la moindre influence sur les idées philosophiques de son temps, ni conféré à

l'auteur des droits certains à l'immortalité. — Par contre, dans l'histoire de la médecine française du premier tiers du ^{xix}^e siècle, où figurent pourtant des noms si brillants, celui d'Alibert, au second rang, rayonne d'un vif éclat.

Avec plus ou moins de bonheur, Alibert exerça son talent sur des sujets variés de la science médicale, nosologie, thérapeutique, eaux minérales, dermatologie, etc... S'il suffit de mentionner son essai de *Nosologie naturelle* qui n'obtint pas de succès et ne fut pas terminé, il convient de souligner l'importance des efforts qu'il fit pour rénover l'Art de guérir. De sa jeunesse à ses vieux jours, il s'efforça par la parole et par le livre, de réhabiliter la thérapeutique aux yeux des médecins de son temps qui la dédaignaient un peu trop, et de relever la matière médicale du discrédit où elle était tombée par la faute des charlatans et des empiriques. Il fut, à la Faculté de Paris, le premier professeur de thérapeutique et de matière médicale.

Mais la célébrité lui vint surtout des brillantes recherches qu'il entreprit sur les maladies de la peau. Son œuvre dermatologique a supporté avec succès l'épreuve du temps et de la critique. Non que cette œuvre soit en tous points parfaite. Elle avait à éclaircir trop d'inconnues pour qu'il ne s'y soit pas glissé d'inévitables erreurs. Elle présente aussi de manifestes exagérations imputables à la vive imagination et à l'enthousiasme débordant de l'auteur ; mais, dans l'ensemble, la forme en est extrêmement soignée et captivante, le fond riche de faits et de saine doctrine.

Elle s'impose au respect de la postérité par des descriptions aussi réussies que celles de la chéloïde, de la teigne amiantacée, du prurigo, de l'ichtyose nacrée, etc... ; par des observations, — les premières qui aient été données, — du mycosis fongoïde, de l'acromégalie, de la sclérodermie ; par l'apport de mots nouveaux couramment employés depuis dans le lan-

gage médical, tels que dermatose, syphilide, mycosis fongoïde chéloïde, etc... Elle a le mérite surtout de respecter et de développer quelques bonnes vieilles idées de la médecine hippocratique. Loin de présenter les maladies de la peau comme autant d'entités morbides, elle les donne, comme n'étant pour la plupart que les manifestations superficielles d'altérations organiques ou humorales préexistantes. Ainsi la dermatologie, au lieu d'aboutir à une science isolée, s'enfermant dans la description minutieuse et le traitement direct des lésions élémentaires, s'offre comme un chapitre spécial de la médecine générale, et soucieuse des causes par delà les phénomènes, conduit à une thérapeutique rationnelle des maladies dont elle traite.

Il importe fort peu après cela que les groupes proposés par Alibert n'aient pas tous été respectés et que l'*Arbre des Dermatoses* ait croulé sous le faix de ses branches. Lui-même ne les proposait que comme des groupes d'attente appelés à se transformer à mesure que se dissiperaient les obscurités répandues à son époque sur la nature véritable d'un grand nombre de maladies. Les classifications de ses adversaires n'étaient ni mieux construites ni plus solides ; mais, offrant plus de facilités pour le diagnostic, elles ont eu plus de durée. En revanche, la doctrine de Willan, propagée par Bielt, a été bientôt abandonnée comme trop étroite et stérile, tandis que celle d'Alibert, éminemment féconde, a reparu, après une éclipse, dans les travaux de Bazin et de Hardy et anime encore les recherches des auteurs contemporains.

Enfin, il convient de se souvenir, pour juger à son prix l'œuvre d'Alibert, qu'il eut à tracer lui-même sa route à travers une région encore inexplorée de la science médicale. Le premier dans notre pays, il fit de l'étude des maladies de la peau le sujet d'une observation patiente et raisonnée. Il employa à décrire ces maladies et à les faire connaître toutes les ressources de son beau talent. Clinicien aux vues larges et

profondes, orateur à la mimique expressive, au parler imagé et sonore, écrivain aux élégances classiques, il sut en rendre l'étude attrayante et fructueuse pour tous ceux à qui il fut donné de l'entendre ou de le lire. Si l'hôpital Saint-Louis est devenu un centre dermatologique de renommée mondiale, c'est à Alibert d'abord qu'il le doit. C'est là que, pendant plus d'un quart de siècle, il attira et tint sous le charme de ses leçons étudiants et médecins venus en foule se mettre à son école ; là qu'il puisa la matière de ces deux magnifiques ouvrages : la *Description des maladies de la peau* qui contient son premier enseignement ; et la *Clinique de l'hôpital Saint-Louis* où se trouve développée sa grande classification. Si ses successeurs ont pu faire mieux que lui, c'est un peu grâce à lui. Après un siècle de recherches, de découvertes et de progrès, Alibert reste véritablement, suivant la juste expression de M. le Professeur Gaucher, « le fondateur de la dermatologie en France. »

VU : *Le Président de la thèse,*

E. GAUCHER.

VU : *Pour le Doyen,*

l'Assesseur,

G. POUCHET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

BIBLIOGRAPHIE

1^o Ouvrages d'Alibert :

a) Publications insérées :

dans le MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE :

De l'influence des causes politiques sur les maladies et la constitution physique de l'homme, 1795, t. V, p. 298-305.

Lettre au citoyen A.-L. Millin, rédacteur du Magasin encyclopédique des Sciences, des Lettres et des Arts, sur la 2^e édit. de la Jérusalem délivrée, traduite en vers français par le citoyen Baour-Lormian, 1797, t. II, pp. 505-512.

Poème sur l'Emulation (fragment) 1797, t. II, pp. 110-112.

Du pouvoir des Consolations sur l'homme souffrant, 1797, t. II, pp. 300-308.

Quelques réflexions sur les poèmes médicaux, 1797, t. XIII, pp. 526-537.

Quelques réflexions sur la valeur des systèmes dans l'étude des sciences, 1797, t. XVI, pp. 469-472.

Nombreux articles d'analyse et de critique dans les volumes parus en 1797, 1798 et 1799.

dans les MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE D'ÉMULATION :

Considérations philosophiques sur les odeurs et sur leur emploi comme médicaments, 1798, t. I, pp. 44-51.

Observations et expériences sur quelques médicaments purgatifs, diurétiques et fébrifuges appliqués à l'extérieur, 1798, t. I, pp. 180-190.

Dissertation pour servir de réponse au mémoire du Dr Valli sur la Vieillesse, 1798, t. I, pp. 205-215.

Considérations physiologiques sur le fruit du coignassier, 1798, t. I, pp. 257-265. -

Du pouvoir de l'habitude sur l'état de santé et de maladie, 1798, t. I, pp. 396-415.

Mémoire sur l'usage économique et médicinal du fruit du coignassier, 1798, t. I, pp. 506-509.

Quelques recherches sur la chéloïde, 1817, t. VIII.

dans l'ALMANACH DES MUSES :

Épître à Sophie sur quelques ridicules, 1799, pp. 83-86.

dans le JOURNAL DE MÉDECINE :

Note sur l'ipécacuanha, 1804, t. IX, pp. 145-151.

dans le BULLETIN DES SCIENCES MÉDICALES :

Note sur le caoutchouc ou résine élastique, 1807, t. pp. 49-51.

dans le RÉPERTOIRE GÉNÉRALE D'ANATOMIE ET DE PHYSIOLOGIE :

Sur une hématomie, 1828, t. V, p. 1.

dans le DICTIONNAIRE DES SCIENCES MÉDICALES :

Nombreux articles, en particulier : *Achores. Alphos. Amiatancée. Couperose. Croûtes de lait. Dartre. Eaux minérales. Ephélide. Frambæsia. Ichtyose. Lèpre. Pian. Prurigo. Teigne.*

dans le JOURNAL COMPLÉMENTAIRE DU DICTIONNAIRE DES SCIENCES MÉDICALES :

Observation d'une lèpre tuberculeuse, 1818, t. II, pp. 159-161.

dans la REVUE MÉDICALE :

Considérations sur les causes secrètes des épidémies, 1832, t. III, pp. 230-248 et 387-394; t. IV, p. 196-210; 1833, t. I, pp. 5-16; t. II, pp. 74-90.

Traduction avec notes du Traité des pertes de sang chez les femmes enceintes, du Dr Pasta, de Bergame, 2 vol. in-8°, Paris, 1800.
Edition : Système physique et moral de la femme, par Pierre Roussel, précédé de l'éloge historique de l'auteur, in-8°, Paris, 1803.

b) OUVRAGES PROPREMENT DITS

Dissertation sur les fièvres pernicieuses ou ataxiques intermittentes, Thèse de Paris, Richard, Caille et Ravier, 1799.

2^e édit., in-8°, 1801.

3^e édit. : *Traité des fièvres pernicieuses intermittentes*, 1804.

4^e édit., 1809.

5^e édit., chez Béchét jeune, 1820.

Nouveaux éléments de thérapeutique et de matière médicale, suivis d'un essai français et latin sur l'art de formuler et d'un Précis sur les eaux minérales les plus usitées. 2 vol. in-8°, chez Crapart, Richard, Caille et Ravier, Paris, 1804.

2^e édit., 1808.

3^e édit., 1813.

4^e édit., 1817.

5^e édit., 3 vol. in-8°, 1826.

Eloges de Roussel, Spallanzani et Galvani, composés pour la Société médicale d'émulation de Paris ; suivis d'un *Discours sur les rapports de la médecine avec les sciences physiques et morales*, in-8°, Caille et Ravier, Paris 1806.

Description des maladies de la peau observées à l'hôpital Saint-Louis, et exposition des meilleures méthodes suivies pour leur traitement, 1 vol. gr. in-folio, 51 planches, Barrois, Paris, 1806.

Précis théorique des maladies de la peau, 2 vol. in-8°, Paris, Caille et Ravier, 1810-1818.

Nosologie naturelle ou Les maladies du corps humain distribuées par familles, 1^{er} vol. in-4°, Paris, Caille et Ravier, 1817 (le 2^e vol. n'a jamais paru).

L'Art de formuler, in-8°, Paris, Caille et Ravier, 1818.

Physiologie des Passions ou Nouvelle Doctrine des sentiments moraux, 2 vol. in-8°, Paris, Béchét jeune, 1825.

2^e édit., 1827.

3^e édit., 1837.

Précis sur les eaux minérales les plus usitées en médecine, suivi de quelques renseignements sur les eaux minérales exotiques, in-8°, Paris, Béchét jeune, 1826.

Clinique de l'hôpital Saint-Louis, ou traité complet des maladies de la peau, orné de 63 planches gravées au burin, parfaitement

coloriées et retouchées au pinceau, 1 vol. gr. in-folio, Paris, Cormon et Blanc, 1832.

Monographie des Dermatoses, 1 vol. in-4°, chez Daynac, éditeur, Paris, 1832.

2° Auteurs consultés

AFFRE (Henri). — *Biographie aveyronnaise*, Rodez, 1881.

ALLAIN (Ernest). — *L'œuvre scolaire de la Révolution. L'Ecole normale de l'an III*, Paris, 1884.

BARANTE (*Souvenirs du baron de*), Paris, 1893, t. III, p. 243.

BARRAU (Fernand de). — *Galerie des Préfets de l'Aveyron*, Rodez, 1905, t. I, pp. 318 et 344.

BAZIN. — *Examen critique de la divergence des opinions actuelles en pathologie cutanée* (Leçons professées par le Dr Bazin, en 1864, rédigées et publiées par le Dr Langronne), Paris, 1866.

BEAUGRAND. — Art. *Alibert*, in *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, t. III.

BEAUMÉS. — *Lettre d'un médecin de province à messieurs les dermatophiles des hôpitaux de Paris*, Paris, 1834.

— *Nouvelle dermatologie*, Paris, 1842.

— *Courte réplique d'un dermatophile de province à un dermatophile parisien*, Lyon, 1843.

BOULENGER (Jacques). — *Marceline Desbordes-Valmore*, Paris, 1909, p. 253.

BOURDON (Isid.). — Art. *Alibert*, in *Dictionnaire de la conversation*, Supplément, t. I.

BRODIER (L.). — *L'enseignement d'Alibert*, in *Paris médical*, Paris, mars 1914.

CABANIS. — *Observations sur les hôpitaux*, Paris, 1790.

— *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Paris, 1802, Préface, p. 39.

CABROL (Etienne). — *Annales de Villefranche*, Villefranche, 1860, t. II, p. 397, 442, 566, 567.

CAZENAVE et SCHEDEL. — *Abrégé pratique des maladies de la peau*. 1^{re} édit., Paris, 1828. Dédicace. Introduction.

2^e édit., Paris, 1833. Dédicace. Prologomènes.

3^e édit., Paris, 1847. Préface.

CAZENAVE (Alphée). — *Leçons sur les maladies de la peau*, Paris, 1845. Introduction.

CHARAUX. — *Elisa Mercœur*, conférences publiques de Tarbes, 1868.

CHASTENAY. — (*Mémoires de M^{me} de*), Paris, 1897, t. II, p. 36-38, 107-108, 152.

CORLIEU (A.). — *Centenaire de la Faculté de médecine de Paris*, Paris, 1896, pp. 45, 222, 224, 231, 235, 237, 286, 288, 350, 352.

CRUVEILHIER. — *Vie de Dupuytren*, in *Plutarque français*, Paris, 1841.

DAUGNAC (C.-D.). — *Quelques mots sur J.-L. Alibert*, in *Revue de l'Aveyron et du Lot*, 4 décembre 1837.

DAUVERGNE. — *Recueil d'observations sur le choléra-morbus*, Marseille, 1832.

— *Historique des dartres depuis les temps hippocratiques jusqu'à nos jours*, Thèse de Paris, 1833.

— *Dogmatisme pratique au sujet des maladies dartreuses*, Paris, 1849.

— *Considérations générales sur les varus et leur traitement*, Paris, 1858.

— *Des nomenclatures et des classifications dermatologiques*, Paris, 1875.

DESBORDES-VALMORE (*Œuvres poétiques de M^{me}*), Paris, A. Lemerre, 1887, t. II, Notice, pp. 15-17.

— *Correspondance intime*, publiée par Benjamin Rivière. A. Lemerre, 1896, t. I, p. 34.

DESCAVES (Lucien). — *La vie douloureuse de Marceline Desbordes-Valmore*, Paris, 1910, p. 158.

DEVERGIE. — *Notions générales sur les maladies de la peau*, Paris, 1844.

DOGNY. — *Histoire de l'hôpital Saint-Louis depuis sa fondation jusqu'au XX^e siècle*, Paris, J.-B. Baillière et fils, 1911.

DUCHESNE-DUPARC. — *Sur les avantages de la méthode naturelle pour l'étude des maladies de la peau*, en tête de la 2^e édit. de la *Monographie des dermatoses*, Paris, 1835.

— *Notice biographique sur Alibert*, en tête du *Traité des gourmes chez les enfants*, Paris, 1842.

— *Examen complet des doctrines médicales qui ont dominé jusqu'ici l'étude des maladies de la peau*, Paris, 1846.

DUMÉGE. — *Histoire des institutions de Toulouse*, 1846, t. IV, pp. 397 et 635.

DUVAL (Jules). — *Girou de Buzareingues*, Paris, 1858, p. 59.

FERRUS. — *Notice historique sur Biett*, in *Mémoires de l'Académie royale de médecine*, 1840, t. X.

GATIEN-ARNOULT. — *Pierre Laromiguière*, in *Mémoires de l'Académie de Toulouse*, 1878, t. X, pp. 449-481.

GAUCHER. — *Leçon d'ouverture*, in *Presse médicale*, 15 nov. 1903.

GENLIS. — (*Mémoires de M^{me} la Comtesse de*), Paris, 1825, t. V, pp. 322, 365, 369, t. VI, p. 337, t. VII, pp. 278, 333, t. VIII, pp. 42, 53, 98, 102, 109, 110.

GIBERT (C.-M.). — *Traité pratique des maladies de la peau et de la syphilis*, 3^e édit., Paris, 1860, Préface. Considérations générales.

GIROU DE BUZAREINGUES. — *Quelques réflexions sur la méthode naturelle appliquée à la pathologie cutanée dans l'ouvrage de M. Alibert*, in *Journal complémentaire des sciences médicales*, 1832, t. XLIV.

— *Considérations sur les maladies cutanées*, thèse de Paris, 1832.

GOUDAL. — *Histoire du collège de Villefranche-de-Rouergue*, Villefranche, 1908, pp. 25, 32, 39, 42.

GUIRONDET (L.). — *Jean-Louis Alibert*, in *Gazette de Villefranche*, 5 novembre 1886.

HARDY. — *Leçons sur les maladies de la peau*, Paris 1858, t. I, p. 10 et suiv.

— *Documents pour servir à l'histoire de l'hôpital Saint-Louis*, in *Annales de dermatologie et de syphiligraphie*, 25 nov. 1855.

MAYJONABE. — *Un chapitre de Doctrinaires en 1786*, in *Revue de Lille*, octobre 1902.

MARJOLIN. — *Discours prononcé dans la séance publique de la Faculté de médecine* du 5 nov. 1838.

MARRAST (Armand). — Article consacré à P. Laromiguière, in *Le National*, 25 août 1837.

MARTINS (C.-L.). — *Les principes de la méthode naturelle, comparée avec la classification artificielle*, in *Revue médicale française*, mai 1833.

MELLINET. — *Elisa Mercœur*, Nantes, 1835.

- MERCEUR. — (*Œuvres complètes d'Elisa*). *Mémoires d'Elisa Mercœur par sa mère*, Paris 1843, t. I, pp. CLXIII et 249-255, t. II, p. 197.
- MIGNET. — *Notice historique sur la vie et les travaux de Pierre Laromiguière*, 1856.
- PAGETT (John). — *Essai sur les avantages de la méthode naturelle, comparée avec la classification artificielle*, in *Revue médicale française*, mai 1833.
- PARISSET. — *Discours prononcé sur la tombe d'Alibert*, le 7 nov. 1837.
- PASQUIER. — (*Mémoires du chancelier*), Paris, 1894, t. III, p. 10.
- PICAVET. — *Les idéologues*, Paris, 1891, pp. 32, 67, 81, 172.
- PIDOUX. — Voir TROUSSEAU.
- POUGIN (Arthur). — *La jeunesse de Mme Desbordes-Valmore*, Paris 1898, pp. 176-177.
- POUMIÉS DE LA SIBOUTIE. — *Souvenirs d'un médecin de Paris*, 2^e édit., Paris, 1910, pp. 103-106.
- QUÉRARD. — Art. *Alibert*, in *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*.
- RAYER. — *Traité théorique et pratique des maladies de la peau*, Paris, 1826. Introduction.
- REISET. — (*Souvenirs du vicomte de*), Paris, 1903, pp. 518-540.
- RÉVEILLÉ-PARISE. — *Galerie médicale*, n^o 8, in *Gazette médicale de Paris*, 30 mars 1839.
- RÉVÉREND (A.). — *Titres et ennoblissements de la Restauration*, Paris, 1901, t. I.
- SABOURAUD. — *Pityriasis et alopecies pelliculaires*, Paris, 1904, p. 26.
- SCHEDL. — Voir CAZENAVE.
- SICARD (Abbé). — *Les études classiques avant la Révolution*, Paris, 1887, p. 439 et suiv.
- TRIAIRE (Paul). — *Bretonneau et ses correspondants*, Paris, 1892, t. II, p. 321.
- *Récamier et ses contemporains*, Paris, 1899, pp. 15, 54, 60, 62, 88, 127, 141, 170, 180, 311, 314.
- TROUSSEAU et PIDOUX. — *Traité de thérapeutique et de matière médicale*, Paris, 1836. Avant-propos, p. XXIII.

3^e Collections, revues, journaux.

- Archives générales de médecine*, de 1826 à 1833.
Clinique des hôpitaux et de la ville, de 1827 à 1829.
Décade philosophique, an III, t. III, p. 307.
Gazette de France, 5, 7 et 8 nov. 1837.
Gazette médicale, de 1832 à 1837.
Globe, 2 juillet 1825.
Journal des Débats, 5, 7 et 8 nov. 1837.
Journal de médecine, de 1798 à 1829.
Journal universel des sciences médicales, 1816, t. II, pp. 207
216.
Lancette française, Gazette des hôpitaux, 1829 à 1836.
*Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Avey-
ron*, Rodez, 1838, t. I, p. 302.
Revue médicale, de 1830 à 1838.
Séances des Ecoles normales, Paris, an III.

4^e Autographes et manuscrits.

- Lettres autographes d'Alibert à divers correspondants.
Registre de catholicité de Villefranche-de-Rouergue (année 1768).
Registre des Délibérations de la Confrérie des Pénitents-Noirs de
Villefranche-de-Rouergue (années 1822-23-24).

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	1
1768-1794. La jeunesse d'Alibert	3
1° A Villefranche-de-Rouergue : la famille ; le collège.....	3
2° A Toulouse : le noviciat des Doctrinaires.....	8
3° A Paris : l'Ecole Normale et l'Ecole de santé de l'An III....	12
1794-1800. Alibert à l'Ecole de santé	19
1° Ses maîtres et ses condisciples.....	19
2° La <i>Société médicale d'Emulation et ses Mémoires</i> . Collabo- ration d'Alibert : Eloges, Discours.....	21
3° Collaboration d'Alibert au <i>Magasin encyclopédique</i> et à l' <i>Al-</i> <i>manach des Muses</i> . Articles médico-littéraires , Bluettes poétiques, critique, etc.....	23
4° La thèse : <i>Dissertation sur les fièvres pernicieuses ou ata-</i> <i>xiques intermittentes</i>	28
5° Travaux divers.....	30
L'hôpital Saint-Louis avant 1800	32
1° Causes de sa fondation.....	32
2° Son aménagement, son rôle, son administration.....	36
1800-1815. Alibert médecin de l'hôpital Saint-Louis	41
1° Etat de l'hôpital Saint-Louis en 1801.....	42
2° Les précurseurs en dermatologie. Alibert et sa méthode....	44
3° L'enseignement dermatologique d'Alibert.....	48
a) Le professeur. Les leçons sous les tilleuls du pavillon Ga- brielle.....	48
b) L'écrivain. La <i>Description des maladies de la peau</i>	56
1815-1829. Alibert sous la Restauration	78
1° Le médecin des rois et des grands. Le « baron » Alibert...	78
2° Le mondain et son entourage. Les « déjeuners-dinatoires »..	88
3° Le protecteur des lettrés et des artistes : Marceline Desbor- des-Valmore, Elisa Merceœur.....	93

4 ^o La <i>Nosologie naturelle</i> . La <i>Physiologie des Passions</i> . Le <i>Précis historique sur les eaux minérales</i>	102
5 ^o Alibert professeur de thérapeutique à la Faculté ; membre de l'Académie de médecine.....	118
1829-1837. Alibert et ses adversaires en dermatologie...	127
1 ^o Bielt et la classification de Willan.....	127
2 ^o Alibert et sa nouvelle classification. L'arbre des Dermatoses.....	134
3 ^o Alibertistes et Willanistes.....	144
4 ^o Un épisode des controverses dermatologiques à l'hôpital Saint-Louis. Le « ciron » de la gale.....	149
5 ^o Une épidémie de choléra à Paris en 1832.....	155
Alibert anti-contagionniste.....	155
6 ^o Les dernières années d'Alibert ; ses tristesses.....	158
7 ^o Coup d'œil sur les maîtres et les doctrines dermatologiques à l'hôpital Saint-Louis jusqu'en 1850. De J.-L. Alibert à Bazin, à Hardy et aux modernes.....	162
Quelques détails sur l'homme.....	168
1 ^o Son caractère ; ses vertus et ses faiblesses.....	168
3 ^o Son amour de la terre natale. Son traditionalisme.....	172
1837. Mort d'Alibert. Le transfert de sa dépouille à Villefranche-de-Rouergue.....	181
CONCLUSIONS.....	185
BIBLIOGRAPHIE.....	189